

586
LA VIE

19275

DE

M. LE NOBLETZ.

PRÊTRE ET MISSIONNAIRE

Par le R. P. Antoine Verjus,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.



LYON,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
rue Mercière, 33.

PARIS,

AU DÉPÔT DE LIBRAIRIE DE PERISSE FRÈRES,
rue du Pot-de-Fer-St-Sulpice, 8.

1836.

ROANNE, IMP. DE É. PERISSE.

f3
922
LEN

LIVRE VII.

DES DERNIÈRES ANNÉES

DE LA VIE

DE

M. LE NOBLETZ,

ET DE SA SAINTE MORT.

CHAPITRE PREMIER.

M. Le Nobletz cherche divers moyens dans le pays de Léon pour instruire les peuples du promontoire de Saint-Matthieu et des environs : il emploie pour cela une fille de village avec une bénédiction toute particulière du Ciel.

M. Le Nobletz retourna en Léon à la soixante et troisième année de son âge, bien plus abattu et exténué par les fatigues de ses missions et par ses austérités continuelles, que par les incommodités de sa vieillesse. Il avait conservé la même vigueur d'esprit, la même ardeur et la même application pour tout ce qui regardait le

salut des âmes et la gloire de Dieu, qu'il avait eue dans un âge plus fervent et plus actif. Il continua d'enseigner et de catéchiser (1) tous les jours sans relâche dans diverses paroisses du Bas-Léon, et dans les maisons particulières, et de former plusieurs personnes pour les rendre capables de seconder son zèle et d'instruire les peuples après sa mort.

Il gagna entre autres en ce temps-là un recteur (2) qui avait beaucoup de vertus, mais qui ignorait la langue du pays, et ne pouvait par conséquent s'acquitter entièrement des fonctions de sa charge. Il le porta à apprendre la langue bretonne, pour catéchiser dans sa paroisse, et pour se rendre même utile aux autres lieux du diocèse, qui manquaient de prêtres assez éclairés ou assez zélés pour les assister. Non-seulement la déférence que cet ecclésiastique eut pour les avis du saint missionnaire fut avantageuse à plusieurs âmes pendant qu'il fut chargé du soin de la nombreuse paroisse de Ploumoguier; mais tout le pays en a reçu les fruits, et en jouit depuis plus pleinement, lorsque la dignité d'ar-

(1) Entre les enfans auxquels le saint prêtre enseignait la doctrine chrétienne se trouvait le nommé Jean Causeur, né en 1638 et mort à l'âge de 137 ans, à St-Matthieu, près du Conquet, le 10 juillet 1775. Ce vieillard, qui a offert un exemple si rare de longévité, docile aux leçons de M. Le Nobletz, avait mené une vie sage et pieuse. A l'âge de 120 ans il entendait encore toute la grand'messe à genoux. Dans ses dernières années, il récitait continuellement le chapelet; alors même il se souvenait très-bien encore du vertueux missionnaire, sous la conduite duquel il avait fait sa première communion.

(2) M. de la Coste, parisien.

chidiacre de Léon fit davantage considérer ses exemples, et rendit ses soins plus universels.

M. Le Nobletz fit son possible pour donner à plusieurs ecclésiastiques de ce diocèse les mêmes sentimens qu'à celui-ci; mais il n'y eut pas le même succès, et il ne s'en trouva presque aucun autre qui daignât prêter l'oreille à ses conseils; soit qu'ils ne fussent pas si bien disposés à le croire et à se donner les peines dont la charité ne manque jamais d'être accompagnée; soit que Dieu voulût réserver cette gloire aux séminaires établis par des prélats zélés, et aux soins d'un jésuite (1), qui est décédé depuis peu en réputation d'une sainteté extraordinaire, après avoir rempli cinq diocèses d'un grand nombre de prêtres fervens et vertueux, qu'il élevait pendant leurs études aux devoirs des ministres de Jésus-Christ, dans une congrégation dont il avait procuré l'établissement pour former à la piété et instruire des cérémonies de l'Eglise ceux qu'il reconnaissait être appelés aux sacrés ministères.

Les ecclésiastiques que le saint missionnaire tâchait de porter à enseigner le peuple, s'éloignant si fort de ce qu'il désirait d'eux, il se servit de moyens pareils à ceux qui lui avaient si heureusement réussi dans le diocèse de Cornouailles; et il porta à une vertu rare des personnes séculières de l'un et de l'autre sexe, qu'il rendit capables par une application particulière

(1) Le Père François Le Grand, de Troies.

de suppléer à l'ignorance et à la négligence des prêtres.

On vit entre autres un effet merveilleux de sa charité et de la grâce de Dieu sur une pauvre fille, dont la mère malade à l'extrémité la lui avait recommandée avant que de mourir, le conjurant d'adopter par charité cette orpheline abandonnée de tout secours humain. C'était une paysanne âgée de vingt et un ans, grossière et ignorante, qui conduisait la charrue, et dont toute la passion était de gagner de quoi vivre par un travail continu, sans se mettre en peine d'acquérir ce qui lui était le plus nécessaire pour bien vivre.

Après la mort de sa mère, le saint homme, qui lui en avait prêté le jour et l'heure, l'engagea de venir au Conquet demeurer chez une demoiselle, pour la servir sans gages, à condition qu'on lui accorderait tout le temps nécessaire pour se faire instruire. Il s'y donnait une peine incroyable, sans qu'elle parût au commencement en fort profiter; de sorte que plusieurs personnes, qui croyaient que tous les soins qu'il prenait pour cultiver un esprit si pesant seraient inutiles, lui conseillaient de s'occuper ailleurs plus avantageusement.

La maîtresse même de cette pauvre fille contrevenant à ce qu'elle lui avait promis, faisait tout son possible pour ôter à sa servante le temps qu'elle devait employer à se faire instruire, et pour lui faire perdre la confiance qu'elle avait prise en son directeur. Mais ce zélé serviteur de

Jésus-Christ, qui avait préparé son cœur, en l'appelant au service de Dieu, à souffrir la tentation et à surmonter les obstacles qui ne manquent jamais de s'opposer aux meilleures entreprises (*Eccli. 2.2.*), lui persuada d'aller à Douarnenez se loger pour quelque temps chez une des vertueuses-veuves, par le moyen desquelles la parole de Dieu fructifiait si admirablement dans cette côte de Cornouailles. La maîtresse de la fille, qui eut avis de son dessein, et qui ne pouvait souffrir qu'on la privât d'une servante fort fidèle et fort laborieuse, ne se contentant pas de la maltraiter de paroles, lui donna un rude soufflet, et lui dit tout ce qui lui vint à l'esprit de plus offensant contre le saint prêtre et contre ses instructions.

Il était bien éloigné de demander à Dieu la punition de ceux qui attaquaient sa réputation par des injures et des médisances; mais son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut de cette pauvre fille, que ce mauvais traitement avait intimidée et ébranlée dans sa résolution, le porta à aller aussitôt trouver la demoiselle dans une église du lieu dédiée à saint Laurent, où elle était allée entendre la messe. L'ayant trouvée à la porte de cette église, il lui dit en présence de bien des gens avec un visage enflammé d'une sainte colère: « Vous avez mal parlé de » la parole de Dieu et de ceux qui l'enseignent; » vous avez voulu détourner une orpheline contre votre promesse, contre les dernières volontés de sa mère et contre l'ordre de Dieu, » d'apprendre la doctrine de Jésus-Christ. Je

» ne puis ni ne veux vous battre comme vous l'avez battue ; mais je puis vous jeter aux yeux la poudre de mes souliers , comme le Sauveur me l'ordonne , et vous donner sa malédiction , puisque vous refusez ses bénédictions que vous eût attirées la charité que vous deviez avoir pour cette pauvre fille. Tout ce que vous lui avez dit , pour la détourner de la voie du salut , est aussi faux qu'il est vrai que vous serez muette jusqu'à la mort pour le salut de votre âme. »

Cet arrêt terrible fut bientôt après suivi de l'effet ; et cependant M. Le Nobletz loua un bateau , sur lequel il envoya sa pupille à la veuve de Douarnenez , qui lui apprit la science du salut avec tant de douceur et tant de facilité , qu'elle la rendit entièrement affectionnée à ce saint exercice , et capable en peu de mois d'instruire les autres.

C'était une merveille , que cette pauvre pay-sanne , qui semblait n'être née que pour cultiver la terre , et n'avoir pas assez de lumière naturelle ni de mémoire pour apprendre les premiers élémens de la doctrine chrétienne , non-seulement acquit les connaissances nécessaires pour le salut par le moyen des peintures , dont sa maîtresse lui apprenait l'usage ; mais apprit aussi dans ces mêmes tableaux tout ce qu'on lit dans les livres touchant la perfection du chrétien et les maximes de la vie spirituelle.

Tandis qu'on exerçait son esprit et sa mémoire , son cœur n'était pas oisif , et elle sentait

de très-grands désirs de se perfectionner dans la vertu , et même de contribuer à la perfection des autres , et de leur apprendre les vérités de l'Évangile avec la même ferveur qu'on les lui avait enseignées.

Son cher directeur lui donna bientôt le moyen de se satisfaire là-dessus , la rappelant de Douarnenez six mois après qu'il l'y eut envoyée , et l'employant à expliquer ses emblèmes spirituels dans ses catéchismes : ce qu'elle faisait avec tant de grâce , et avec une si grande facilité de se faire entendre , qu'elle donnait de l'admiration et de la dévotion à tous ceux qui y assistaient.

Avant que de lui faire commencer ces saints exercices de zèle et de charité , il voulut qu'elle attirât la bénédiction du ciel par une confession générale de toute sa vie , et par une mortification et une affection à l'oraison plus grande que l'ordinaire.

Pour commencer aussi par la soumission que tous ceux qui veulent se rendre utiles au prochain doivent à leur supérieurs , il l'envoya à Saint-Pol prendre la bénédiction du grand-vicaire du diocèse. C'était un docteur de Sorbonne fort éclairé , qui n'était pas disposé à souffrir qu'une fille de village se mêlât d'enseigner. Mais ayant interrogé soigneusement celle-ci , il fut surpris des lumières de son esprit , et du don qu'elle avait reçu de Dieu de bien expliquer ses pensées. Il lui donna donc avec bien de la joie la permission qu'elle lui demandait d'instruire

en particulier les personnes de son sexe , de répondre en public au catéchisme , et d'y expliquer les peintures de son directeur, quand elle en serait interrogée par un ecclésiastique.

Dieu se servit d'elle depuis pour l'instruction d'un grand nombre de personnes du pays de Léon, et surtout pour apprendre aux malades et aux moribonds ce qu'ils devaient faire en cet état. Elle avait un don tout particulier pour les assister utilement et pour les disposer à une meilleure vie par le moyen d'un tableau dont les figures représentaient les vertus que les malades doivent pratiquer, les défauts qu'ils doivent éviter, et les tentations dont l'ennemi se sert d'ordinaire pour les attaquer dans l'extrémité de la maladie.

Elle prit un soin particulier de consoler et d'instruire par ses peintures son ancienne maîtresse du Conquet, qui lui donnait par signes autant de témoignages de bonté et d'affection qu'elle lui en avait donnés de la mauvaise volonté pendant qu'elle l'avait eue à son service, et qui fit paraître trois ans après en mourant toutes les marques possibles d'une véritable pénitence.

Cette fille a fait de cette façon de très-grands biens dans les missions de son directeur, et de celui que Dieu appela depuis par son moyen pour instruire les peuples de Bretagne à son exemple : il plut même quelques années après à la bonté divine de lui déclarer sa volonté par un miracle, lorsqu'étant frappée de peste et dans

un danger prochain de la mort, elle se trouva guérie en un instant, en faisant vœu de continuer à s'employer dans ces exercices de charité.

CHAPITRE II.

Il établit dans l'exercice des missions celui que Dieu lui avait désigné pour successeur, et l'assiste avec un zèle et une charité paternelle.

Le jeune jésuite (1) que Dieu avait désigné à M. Le Nobletz pour son successeur dans l'exercice des missions, étant arrivé au collège de ces Pères à Quimper, bientôt après que ce saint prêtre eut été banni de Cornouailles, il le conjura de le venir trouver au Conquet, puisque les défenses qu'on lui avait faites de retourner en Cornouailles, et ses incommodités ne lui permettaient pas de l'aller entretenir des desseins que Dieu avait sur lui, pour le bien des peuples de Bretagne. Il lui mandait par la même lettre qu'il voulait être avec lui quand il jetterait les premiers fondemens de ses missions, et qu'il mourrait content, lorsqu'il verrait en lui l'accomplissement de ce qu'il avait désiré avec tant d'ardeur, et de ce que Dieu lui avait promis.

Toutes choses se disposaient à lui donner cette joie. Les supérieurs de ce jésuite avaient reconnu que la volonté de Dieu était qu'il se consacrat entièrement à ces missions, et l'a-

(1) Le P. Julien Maunoir.

vaient envoyé en Basse-Bretagne pour lui donner toute liberté d'y suivre les mouvemens du Saint-Esprit. M. le grand-chantre de la cathédrale de Léon (1), qui venait d'être nommé à l'évêché de Cornouailles, dont il a tenu si dignement le siège, se trouva si bien disposé à l'employer, aussi bien que les autres Pères de sa compagnie, qu'il dit à l'évêque de Léon, dont il étoit grand-vicaire, qu'il eût rendu son brevet au roi, et eût renoncé à la dignité épiscopale, s'il n'eût espéré que les jésuites qu'il avait dans sa ville épiscopale l'aideraient à en supporter les charges.

Ce jésuite étant passé au Conquet, le saint homme versa bien des larmes de joie en l'embrassant. Après lui avoir fait le lendemain sa confession générale, il voulut qu'il commençât dès le même jour les fonctions de son ministère, et le fit prêcher, catéchiser et confesser dans l'église, et le conduisit chez tous les pauvres et les malades de cette petite ville pour les assister et les consoler.

Il le mena ensuite sur le soir dans sa chambre, où il le surprit fort en lui faisant voir, à l'ouverture d'un livre de théologie écrit de sa main, la décision d'un cas de conscience, dont ce Père était en peine, et sur lequel il souhaitait d'être éclairci, sans qu'il lui eût rien témoigné du doute où il était, et sans qu'il lui eût tenu aucun discours approchant de ce sujet. Mais sa surprise

(1) M. Du Louet.

augmenta bien davantage lorsque cet homme éclairé de Dieu lui expliqua l'état de sa conscience, de ses pensées et de ses inclinations les plus cachées, avec autant de certitude et de facilité qu'il l'aurait pu faire lui-même.

Sur la fin de cette mission, lui donnant les règles qu'il avait composées pour sa propre conduite, il lui dit qu'il lui donnait son Apocalypse, qu'elle ne contenait rien qu'un enfant de saint Ignace ne pût pratiquer, et qu'il avait toujours tâché d'imiter ce grand serviteur de Dieu, et de prendre son esprit. En effet, ces règles étaient presque toutes tirées tant de celles que ce saint a faites pour toute sa compagnie, que de celles qu'il a prescrites en particulier à tous ceux de ses enfans qui devaient être employés aux missions. Quoiqu'elles en continssent tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus élevé, on ne vit jamais notre saint prêtre faire volontairement aucune chose contre ces lois saintes que la charité lui avait imposées.

Pour encourager encore davantage ce Père dans l'exercice des missions de la campagne, il lui en expliqua soigneusement les avantages, lui fit voir quel bonheur c'était d'enseigner les pauvres, et qu'il y avait bien plus de sûreté et plus de profit spirituel à espérer pour ceux dont le zèle s'attachait à des sujets qui ne pouvaient leur donner de vanité ni d'affection aux créatures, que pour ceux qui pouvaient se promettre quelque gloire et quelque satisfaction mondaine dans leurs emplois de charité. Il lui ajoutait, pour

un grand sujet de joie , qu'on rencontrait dans ces sortes de missions champêtres des trésors de souffrances , de mépris , de peines et de persécutions , bien plus précieux que ne le furent jamais tous les trésors de l'Égypte.

Il lui recommanda fort ensuite de ne se lasser jamais de persuader le mépris du monde , et de prêcher toujours d'une manière qui tendît à en faire haïr les maximes à ses auditeurs ; l'assurant que pourvu qu'il eût cette vue dans tous ses discours , Dieu ferait de grands fruits par son moyen. Il lui conseilla pour cela de se servir de ses peintures , qui enseignent les vertus de la Croix et la haine du monde , qu'il disait être le plus court chemin pour arriver au parfait amour de Dieu.

Ce fut aussi dès-lors qu'il lui persuada d'introduire partout l'usage des cantiques spirituels , qui continssent l'abrégé de ses catéchismes et de ses sermons ; de choisir toujours , tant qu'il pourrait , d'aller plutôt par terre que par mer , non pas pour éviter le danger du naufrage , mais pour rencontrer plus de monde à instruire dans les chemins en marchant , et d'avoir plus de soin qu'il n'en avait eu jusqu'alors d'une santé qu'il devait rendre utile au salut d'un grand nombre de personnes.

Ce grand serviteur de Dieu ayant encore vécu douze années depuis , ce Père eut la consolation de retourner le voir plusieurs fois , et de prendre ses conseils sur toutes choses pour l'augmentation du saint nom de Dieu dans ses missions. On voyait aussi ce bon vieillard rendre tous les

bons offices imaginables à ce jeune homme que Dieu lui avait donné pour successeur ; faire , quand il savait qu'il devait venir , un mémoire exact de toutes les choses dont il prévoyait qu'il pourrait avoir besoin pour sa mission , et l'en pourvoir avec toute la charité et toute la tendresse qu'eût pu avoir la meilleure mère du monde pour l'enfant le plus chéri. Il lui rendait même souvent les offices les plus abjects , que son humilité lui faisait dissimuler par mille saintes industries , de peur qu'on l'en empêchât.

Il faisait quelquefois des préparatifs pour sa venue avant qu'il eût pu en avoir eu aucun avis ; et on le vit une fois entre autres se lever à minuit , aller par la rue une lanterne à la main , éveiller ses disciples , leur disant : « Voici l'ami » de Dieu , allons au-devant de lui ; » et se transporter sur le port , pour y voir aborder le Père et celui qui l'accompagnait , sans qu'on l'eût pu avertir de leur passage de l'île de Sizun , où ils étaient , puisque la seule occasion d'un vent qui s'était élevé tout-à-coup les avait déterminés à en partir.

Ce Père pour observer l'ordre de la plupart des religieux , et pour supporter les travaux de ses missions , avait besoin de quelque autre jésuite qui pût l'accompagner partout , et qui n'eût point de ces engagements différens où l'on voyait tous les Pères de cette compagnie attachés pour le service du public ; il ne s'en trouvait point qui entendît la langue du pays , ou qui n'eût plus d'inclination pour les missions des pays

barbares, qui leur semblaient avoir plus absolument besoin de leurs secours, et les devoir d'autant plus séparer de la chair et du sang, qu'elles seraient plus éloignées de leur pays.

Il y en avait un (1) parmi eux dans leur collège de Quimper, âgé de cinquante-six ans, qui n'entendait pas à la vérité la langue bretonne, mais que sa simplicité admirable, sa foi vive et sa charité ardente rendaient fort propre à cet emploi. M. Le Nobletz, qui avait pris une grande confiance en lui, et qui témoignait avoir beaucoup d'admiration pour sa vertu, le conjura de se donner pour compagnon à son successeur. Ce Père, qui connaissait aussi les lumières divines du saint missionnaire dont il avait dirigé la conscience, prit ces invitations pour des marques certaines de la volonté de Dieu; et commençant dans un âge si avancé à apprendre une des plus difficiles langues du monde, il s'affectionna si fort à ses missions, qu'il demandait tous les jours à Dieu par une prière particulière la grâce de mourir dans cet emploi de charité. Cette faveur lui fut accordée quinze ans après, et ces missions le perdirent un samedi (2) par une maladie qui ne dura qu'une demi-heure, mais qui lui donna néanmoins le loisir de recevoir ses derniers sacrements: ce qu'il fit avec une joie et des sentimens d'amour de Dieu les plus tendres du monde, après avoir fait le jour précédent une

(1) Le P. Pierre Bernard.

(2) Il mourut à Quimper le 28 novembre 1654, à l'âge de soixante-onze ans.

confession générale de toute sa vie, comme par un pressentiment de ce qui devait lui arriver le lendemain: de sorte que rien ne lui manqua de tout ce que portait une prière qu'il faisait tous les jours à Dieu, par laquelle il lui demandait, outre la grâce que nous venons de dire, celle de sortir du monde un samedi, et de n'être pas long-temps malade, pour être, disait-il, mieux reçu de la sainte mère de Dieu en se présentant à elle dans un jour qui lui fût consacré, et pour n'être incommodé à personne par une trop longue indisposition.

Il n'est pas de mon sujet de rapporter toutes les merveilles de la vie de ce fervent religieux, qui mérite le volume à part, dont j'ai appris que quelqu'un avait dessein de faire quelque jour présent au public. L'odeur de sa sainteté dure encore dans la ville de Quimper et dans toute la Basse-Bretagne, où il a procuré le salut d'un très-grand nombre d'âmes, ensuite de la déférence qu'il eut pour le conseil de M. Le Nobletz. Il recevait souvent des lettres de ce saint homme, par lesquelles il lui marquait les avis qu'il jugeait nécessaires au jeune Père que Dieu lui avait donné pour successeur, afin de lui faire reconnaître les desseins que Dieu avait sur lui, et de quelle manière il voulait le conduire dans la vie apostolique par la voie des souffrances. Les Pères jésuites de Quimper ont eu entre les mains les originaux de plusieurs de ces lettres, dans lesquelles il paraît tant de prudence divine, une si ardente charité, et un don si manifeste et

si merveilleux de prophétie, qu'il n'y a personne qui n'en soit ravi, et qui n'admire en les lisant la grandeur et la bonté de Dieu dans ses saints.

CHAPITRE III.

Son zèle à aider les nouvelles missions des jésuites l'ayant fait persécuter tout de nouveau, est ensuite approuvé et appuyé de l'autorité épiscopale.

CET homme véritablement apostolique était dans un état où les fluxions continuelles qu'il avait sur les yeux, un grand tremblement de mains, sa faiblesse et ses autres maladies ne lui permettaient plus de fournir aux plus grands travaux des missions, ni même d'offrir le sacrifice auguste de la messe. Il tâchait du moins de faire par le moyen des autres ce qu'il ne pouvait plus faire par lui-même. Il pria son successeur, et celui qui l'accompagnait, de commencer toutes leurs courses évangéliques par des missions dans les lieux pour lesquels Dieu lui avait donné une tendresse particulière, afin, disait-il, qu'ils réparassent au plus tôt ses fautes dans les endroits où il croyait en avoir commis un plus grand nombre, parce qu'il y avait demeuré plus long-temps.

Ces deux Pères jésuites firent pour lui obéir leur première mission à Douarnenez et sur la côte voisine (1). Il les secourait de loin de tout

(1) En 1640 et 1641.

son possible pendant qu'ils y étaient ; il y écrivit à ses plus fervens disciples pour les exhorter à contribuer par leurs exemples et par leurs discours ordinaires parmi le peuple, au renouvellement de la sainte ferveur qu'il y avait laissée ; il en envoyait aussi d'autres exprès pour le même dessein ; il excitait ces Pères par de fréquentes lettres pleines de charité ; il les avertissait de toutes les choses qu'il jugeait nécessaires au bien de ces peuples, et que sa continuelle communication avec Dieu et sa longue expérience lui avaient apprises ; il leur envoyait ses énigmes spirituelles, et des personnes pour les expliquer ; et il leur composait des cantiques pieux qui instruisaient les plus simples d'une manière si agréable et si utile, qu'on en voyait venir un très-grand nombre de quinze et de vingt lieues des environs, pour les apprendre, et s'en retourner peu de jours après assez savans pour enseigner aux autres les mêmes choses dans leur pays.

Plusieurs disciples de M. Le Nobletz, sans attendre que les paysans de la campagne vinsent à Douarnenez, pour se faire instruire de cette manière douce et efficace, allaient chez eux les chercher bien loin ; et non-seulement leur apprenaient à tous par le moyen de ces pieux cantiques ce qu'ils étaient obligés de savoir pour leur salut, mais aussi en portaient plusieurs à une piété tout-à-fait extraordinaire et merveilleuse parmi des gens de la campagne : de sorte qu'on ne chante encore aujour-

d'hui partout sur cette côte maritime autre chose que ses saints cantiques, comme si on y avait entièrement oublié les chansons lascives, dont la langue bretonne ne manquait pas, non plus que toutes les autres langues.

Quoique les missionnaires n'eussent autre occupation pour ce qui regardait ceux de Douarnenez, que de les conserver dans les pratiques de vertu et de piété où ils les avaient trouvés, et que leur charitable directeur les y eût si bien établis, qu'il n'était pas difficile de les y maintenir, ils ne manquaient pas néanmoins d'exercice, à cause du grand concours de peuple qui venait de tous côtés à cette mission, dont ces Pères attribuaient tout le succès aux prières et au mérite du saint homme qui avait si heureusement cultivé la vigne du Seigneur.

Ils ne trouvèrent pas d'abord la même facilité à s'employer à la conversion du peuple de Léon. M. Le Nobletz les ayant fait venir au Conquet, pour y travailler conjointement avec eux à une mission qu'il prétendait rendre utile à tout le pays, avait cru qu'il n'y trouverait aucune opposition de la part de l'illustre prélat (1) qui

(1) Ce prélat était Robert Cupif, angevin, archidiacre, official et grand-vicaire de Quimper, le même, à ce qu'il paraît, qui avait ordonné à M. Le Nobletz de quitter Douarnenez. Il fut nommé à l'évêché de Léon en 1637, à la place de M. de Rieux, qui, ayant suivi hors du royaume la reine Marie de Médicis, fut privé de son siège; mais le clergé de France ayant réclamé en sa faveur dans son assemblée de 1645, il le recouvra, et M. Cupif fut transféré à Doc où il mourut en 1660.

avait pris depuis peu possession de ce diocèse, et des bonnes intentions duquel tout le monde était fort persuadé. Cependant ces Pères s'étant présentés à lui pour recevoir ses ordres et prendre sa bénédiction, ils le trouvèrent dans les maximes qu'une mauvaise émulation, couverte souvent d'un faux prétexte d'ordre et de discipline, a introduites parmi quantité de personnes, qui croient qu'il vaut mieux que les âmes périssent que de les voir assistées par des gens d'une autre profession que de la leur, et qui, en considérant un peu trop la dignité de leur ministère, en veulent rendre les fonctions si singulières, que la plupart des peuples manquent de prêtres qui les instruisissent et qui leur administrassent les sacrements de l'Eglise, si tous les prélats étaient dans ces mêmes sentimens.

Le grand-chantre de la cathédrale de Léon, nommé à l'évêché de Cornouailles, dont nous venons de parler, se crut obligé, par le zèle qu'il avait pour le salut des âmes et par son ancienne amitié avec le saint homme, qui tâchait de procurer cette mission, de représenter à ce prélat, « que ces Pères ne s'ingéraient pas d'eux-mêmes » dans les fonctions ecclésiastiques, puisque ce » lui qui les avait appelés par un zèle fort louable, les avait envoyés pour prendre leur mission de lui; que quand leur institut serait de » vivre dans la solitude et de n'aider les peuples que par leurs prières, il n'y avait rien de » si ordinaire dans la pratique de tous les siècles

» de l'Église, que de voir des moines sortir
 » de leur désert pour instruire et fortifier les
 » fidèles, et pour convertir les païens et les
 » hérétiques; et que la profession de ces reli-
 » gieux les portant à servir le prochain en
 » toutes occasions et de toutes les manières pos-
 » sibles, c'était un bonheur aux évêques zélés
 » de trouver des instrumens si propres pour
 » les aider à s'acquitter des obligations de leur
 » charge; qu'au reste s'il était résolu de ne
 » point employer ces Pères dans la terre-ferme,
 » parce qu'il ne se pouvait pas entièrement fier
 » à des gens dont il ne connaissait pas encore
 » assez le mérite personnel, non plus que la
 » sainteté de leur ordre, il pouvait en faire l'é-
 » preuve en les employant dans les îles que les
 » dangers du passage privaient de tous les se-
 » cours spirituels. »

Le prélat suivit ce conseil, de sorte que ces Pères furent envoyés aux îles de Molevez et d'Ouessant, dans la dernière desquelles ils trouvèrent une extrême ignorance de tout ce qui regarde le salut.

M. Le Nobletz avait souvent désiré d'y retourner, parce qu'il n'y avait pu faire un assez long séjour quand il y avait été trente ans auparavant, et qu'aucun prêtre capable d'instruire le peuple n'y était passé depuis. Il eut donc une joie extrême de ce que Dieu avait disposé les choses de cette manière pour sa gloire, et ne manqua pas d'assister les Pères dans cette mission de la même manière que dans celle de

Douarnenez. Aussi les fruits en furent-ils par ses soins aussi grands que son zèle le lui pouvait faire souhaiter.

Cependant les habitans de Douarnenez, qui avaient cru que la mission devait se faire au Conquet, y passèrent en grand nombre sur leurs barques, tant pour avoir la consolation de revoir leur cher directeur, que pour avoir part aux avantages qu'il voulait procurer à ce lieu par le moyen de la mission. Ces fervens chrétiens, dont plusieurs avaient leurs parens et leurs amis au Conquet, n'y ayant pas trouvé les deux missionnaires, ne laissèrent pas d'y demeurer quelques jours pour leur enseigner les cantiques spirituels qu'ils avaient appris de ces Pères. Les maisons n'étant pas assez grandes pour recevoir ceux qui voulaient les écouter, il y en eut quelques-uns qui allèrent dans la place publique pour chanter près d'une croix, et qui se trouvèrent aussitôt environnés d'une grande multitude de personnes de tout âge.

Le saint vieillard étant ravi de voir que les plus stupides apprenaient par cette industrie avec une facilité merveilleuse tout ce qu'il faut croire de nos mystères, et étaient bien plus touchés et plus portés à se convertir par ce chant que par les discours les plus forts des prédicateurs, ne se contentait pas d'y inviter tout le monde, mais il se trouvait lui-même auprès de la croix, et prenait un singulier plaisir à mêler sa voix dans cette dévote harmonie. Ce zèle fut l'occasion, et même en partie le sujet des nouvelles

accusations qu'on suscita contre cet ardent amateur de la croix du Sauveur, qui s'affligeait et craignait de moins plaire à Dieu, parce que les persécutions lui manquaient depuis quelque temps.

Cesujets d'affliction cessa bientôt, et il eut de nouvelles injures à souffrir de cette envie, qui se trouve toujours parmi les personnes de même profession, et qu'on peut dire être un des derniers défauts dont se défont ceux qui aspirent à la perfection, puisque nous voyons souvent que les personnes qui passent pour les plus vertueuses n'en sont pas tout-à-fait exemptes.

L'évêque ayant fait en ce temps-là sa visite au Conquet, il se trouva deux ou trois prêtres, dont quelqu'un paraissait d'autant plus croyable, que sa charge l'obligeait à un plus grand zèle et à une plus grande sagesse, qui accusèrent publiquement M. Le Nobletz devant ce prélat, d'avoir fait passer la mer à de jeunes gens d'un autre diocèse pour chanter dans les rues des chansons méchantes et dangereuses; d'avoir paru au milieu d'une place publique contre la gravité de son âge et la dignité de son caractère, présidant aux assemblées de ces chantres de carrefour; d'avoir amusé le peuple par des spectacles nouveaux et par des peintures qui étaient si peu dévotes, qu'il les faisait expliquer par des femmes, et enfin de n'avoir exercé depuis longtemps aucunes fonctions de prêtre, et d'avoir été plusieurs années sans en faire la principale, qui est d'offrir le sacrifice auguste de notre religion.

L'humble serviteur de Jésus-Christ garda en cette occasion le même silence que notre Seigneur lorsqu'il fut accusé; et l'évêque le pressant de lui dire si ce qu'on disait contre lui était vrai, il se contenta de répondre qu'il était un méchant prêtre, très-indigne de cette sainte profession, et qu'il méritait bien qu'on lui en interdît toutes les fonctions. De sorte que le prélat le jugeant sur son propre témoignage, lui fit des réprimandes fort sévères, et l'exhorta avec beaucoup de charité à se corriger des fautes dont on l'accusait.

Cependant ayant voulu voir de ses peintures, qui faisaient un des chefs de l'accusation, il les approuva fort et les jugea très-propres à enseigner les ignorans. Mais ne pouvant s'instruire par lui-même de ce que contenaient les chansons bretonnes, parce qu'il n'entendait pas encore la langue, il en crut les accusateurs, et enjoignit sous peine d'excommunication à tous ceux qui logeaient quelques-uns de ces chantres de Douarnenez, de les renvoyer au plus tôt dans leur diocèse.

Notre saint prêtre ne pouvait souffrir qu'on se plaignît de ses accusateurs, ni qu'on attribuât ce qu'ils avaient fait à la jalousie et à la haine, qui les avaient fait agir. Ne pouvant toutefois nier la vérité à une personne vertueuse qui en était assez informée pour ne pas ignorer la faute de deux prêtres qui avaient inventé les calomnies contre lui, et qui ne l'était pas assez pour savoir l'innocence d'un recteur de paroisse

qui l'avait blâmé sur le rapport de ces mêmes prêtres, il lui dit confidemment que ce recteur, en lui attirant ce mauvais traitement, avait satisfait au devoir de sa conscience, puisqu'il tâchait de remédier à des désordres qu'il avait crus véritables; et que pour les deux autres prêtres, il en fallait laisser le jugement à la justice de Dieu, qui leur ferait avant la fin de l'année rendre compte de leur procédé.

La suite fit voir la vérité de cette prédiction, aussi bien que d'une autre qu'il fit le même jour à l'une des veuves dévotes qu'il avait mandées pour servir à l'explication des énigmes spirituelles et à l'instruction particulière des petites filles dans la mission du Conquet. Cette bonne femme lui ayant dit « que s'il avait gardé le silence » dans les accusations qui le regardaient, il » aurait pu du moins dire quelque chose pour » la défense de ses disciples. Si je vous avais » excusée, lui dit-il, Dieu ne l'aurait pas fait, » comme il le fera lui-même par des voies admirables de sa sagesse : nous aurons demain des » nouvelles qui vous empêcheront de vous repentir de votre patience. »

Ces nouvelles ne manquèrent pas d'arriver le lendemain, et furent apportées par plus de mille messagers, qui étaient autant de personnes qui venaient de la mission que les jésuites faisaient en l'île d'Ouessant, pour recevoir le sacrement de Confirmation. Ils avaient fait retentir la mer, depuis leur île jusqu'au port du Conquet, des chants spirituels que ces Pères leur venaient

d'apprendre, suivant le conseil de M. Le Nobletz; et quand ils y furent abordés ils marchèrent deux à deux avec une modestie ravissante, en continuant leur chant jusqu'à la petite ville de Saint-Mathieu, où ils allaient trouver l'évêque.

Ces pauvres gens furent fort étonnés d'entendre de tous côtés, en arrivant, les défenses que chacun leur faisait de continuer à chanter : ils ne pouvaient se persuader qu'une chose si dévote, et qu'ils jugeaient si agréable à Dieu, pût déplaire à leur prélat; et il semblait que les mauvais traitemens dont on les menaçait les excitassent à chanter davantage, comme s'ils se fussent crus fort heureux de souffrir pour une bonne cause, et de trouver sitôt une occasion de pratiquer l'amour de la croix, qu'on venait de leur prêcher.

Il se trouva sur le lieu un ecclésiastique plus habile ou mieux intentionné que les accusateurs de M. Le Nobletz, qui était le théologal de la célèbre église de Notre-Dame de Folgoat. Ayant eu la curiosité de savoir distinctement ce que contenaient ces cantiques, sur lesquels on avait voulu rendre ce saint vieillard si criminel, et qu'on avait fait passer pour impudiques et scandaleux, il se les fit chanter par quelques petites filles, et en fut si édifié, qu'il se crut obligé d'aller aussitôt trouver le prélat pour lui en faire son rapport. Non-seulement il lui expliqua quelques-uns de ces cantiques, et lui dit en général le sens de quelques autres, mais il lui fit

aussi considérer les biens que pouvait causer en peu de temps parmi ce peuple cette manière d'enseigner, pratiquée autrefois en différens lieux par saint Vincent Ferrier, par saint François Xavier, et par tant d'autres hommes apostoliques, à l'imitation des fidèles des premiers siècles, qui célébraient les fêtes solennelles et les funérailles des morts par ces sortes d'hymnes et de cantiques spirituels (1). Il se réjouit avec lui de ce qu'il voyait dans son diocèse la même chose qui tira autrefois en Palestine des larmes de joie à saint Jérôme, lorsqu'il crut devoir exhorter une dame de grande qualité à venir de Rome exprès pour entendre l'air retentir incessamment de chants pieux, qui étaient dans la bouche de tous les paysans et du simple peuple (*Ép. 17 à Marcella*), au lieu des airs déshonnêtes qu'on y entendait partout auparavant; et de ce que les hymnes de gloire, qui se chantaient à l'honneur des trois personnes de la Trinité par toutes les campagnes, du temps de saint Basile (*L. du S. Esprit, c. 7 et 29*), ne se chantaient pas avec moins de dévotion devant lui par les enfans et les peuples grossiers dont il devait procurer le salut.

De sorte que le bon évêque ne doutant plus de la malice des persécuteurs du saint homme, fit monter en chaire une personne constituée en dignité ecclésiastique, qui en sa présence dit

(1) Victor d'Utique dans l'histoire des martyrs de l'Eglise d'Afrique.

de sa part au peuple qu'on l'avait mal informé de la conduite de M. Le Nobletz et de ses missions, aussi bien que de ce qui était contenu dans les cantiques spirituels des enfans de Douarnenez; qu'il reconnaissait que ce bon vieillard était un homme de sainte vie et fort utile au salut des peuples; qu'il lui donnait sa bénédiction pour continuer de les instruire et de les assister; qu'il la donnait aussi à tous ceux qui prendraient conseil de lui, qui le croiraient et qui lui obéiraient, aussi bien qu'à ceux qui avaient composé les chants spirituels, à ceux qui les apprendraient par cœur, à ceux qui les chanteraient et qui les écouteraient, et à tous les habitans de Douarnenez qui étaient venus au Conquet pour entendre la parole de Dieu et pour exciter les autres par leur exemple.

Dieu ayant mis dans le cœur de cet illustre prélat un amour tendre pour son troupeau en lui en donnant la conduite, il fut ravi des fruits que les Pères jésuites avaient faits dans les îles de Molevez et d'Ouessant, et commença de les appuyer en toutes rencontres de sa protection. Il commença aussi à les employer dans les lieux qu'il chérissait davantage, et M. Le Nobletz continua à les aider de ses conseils et de ses soins avec des succès qui ne seraient pas croyables, si les provinces entières n'en pouvaient rendre témoignage.

M. de Rieux, après avoir été rétabli dans l'évêché de Léon, ayant appris les souffrances du

saint prêtre et le grand nombre de merveilles que Dieu avait faites par son intercession, le conjura encore de se joindre aux Pères jésuites dans les missions qu'il leur faisait faire en divers lieux ; mais le sage vieillard s'en excusant sur ce que ses infirmités le rendraient inutile dans ces emplois de fatigue, et incommoderaient plus les autres missionnaires que sa bonne volonté ne pourrait les soulager, il le pria de continuer à se servir de ces Pères, qui avaient commencé avec tant de bénédiction à sanctifier son diocèse, et lui promit de lever cependant sans cesse les mains au ciel pour en obtenir les grâces qui seraient nécessaires à ceux qui s'occuperaient à un si saint ministère sous ses ordres. Cet évêque, qui porta toujours depuis une très-grande affection à ces Pères, voulut en avoir durant quelque temps pour instruire son peuple, et fut imité depuis par plusieurs autres grands prélats de la Bretagne, qui ont fait faire par les mêmes religieux de ces sortes de missions, dont notre saint prêtre avait été le premier auteur.

Cet homme apostolique avait la joie d'apprendre tous les ans que plus de trente mille âmes étaient instruites par ces saintes industries qu'il avait mises entre les mains des successeurs de son zèle ; qu'il se faisait dans leurs missions un concours de peuple de quinze et de vingt lieues loin ; qu'on y entendait jusqu'à quatre mille confessions générales, et qu'on y voyait d'ordi-

naire jusqu'à deux mille conversions de pécheurs obstinés dans le vice, qui faisaient une véritable pénitence de leur vie passée.

Ces Pères avaient la consolation de recevoir souvent de ses nouvelles ; et suivant avec respect les avis qu'il leur donnait, tantôt de mettre leurs missions sous la protection de la sainte Vierge, tantôt d'avoir recours aux anges tutélaires de ceux qu'ils voulaient convertir, quelquefois de faire des vœux aux saints protecteurs des lieux où on les employait, et d'autres fois des processions où ils fissent porter le Saint-Sacrement, et où ils attirassent la curiosité des peuples par quelques spectacles dévots. Ils remarquaient que leur déférence pour ses conseils attirait toujours sur leurs travaux des bénédictions du ciel, qu'ils n'eussent osé espérer s'ils n'avaient eu un si puissant intercesseur auprès de Dieu.

De sorte que toutes les diverses persécutions qu'on suscita contre eux, et toutes les calomnies qu'employait continuellement l'esprit du mensonge pour décrier les saintes industries que l'homme de Dieu leur avait suggérées, n'empêchèrent pas que ces Pères ne fussent demandés de tous côtés dans six grands diocèses par des prélats zélés pour l'instruction de leurs peuples ; que plusieurs ecclésiastiques ne se joignissent à eux pour les seconder dans des travaux auxquels ils n'eussent pas pu suffire quand ils eussent été en beaucoup plus grand nombre ; que les villages où ils allaient ne devinssent fréquentés d'une aussi grande quantité de personnes qu'il y en a

dans les grandes villes fort peuplées ; qu'ils ne fussent obligés partout de prêcher dans les places publiques , ou au milieu de la campagne , ne se trouvant point d'églises assez grandes pour contenir tous leurs auditeurs ; et que près de quatre cent mille âmes n'eussent l'obligation au saint vieillard avant sa mort , de ce qu'elles avaient été mises par les instructions de ses successeurs dans les voies du salut , et plus de vingt mille de ce qu'elles avaient quitté une vie scandaleuse et déréglée pour en embrasser une sainte et digne de véritables chrétiens.

CHAPITRE IV.

Le saint prêtre étant tombé dans une longue paralysie est souvent cruellement maltraité des démons durant cette maladie , et se prépare à la mort avec beaucoup de soin.

IL y avait plus de soixante ans que M. Le Nobletz se préparait à la mort , ne considérant tout le cours de sa vie que comme une disposition à ce passage si terrible , ou plutôt comme une véritable mort , qui le crucifiait au monde , lui donnait entrée dans les délices immenses et éternelles du royaume de Jésus-Christ. Mais se sentant approcher du centre de son bonheur par son grand âge , et Dieu lui ayant fait connaître le temps auquel il l'appellerait à lui , il prit des soins extraordinaires pour ménager utilement ce qui lui restait de vie pour la gloire de son maître ; et l'on put remarquer en lui voyant re-

doubler sa ferveur malgré sa vieillesse et ses indispositions , et s'attacher à ses exercices ordinaires de piété avec plus de force et d'activité qu'auparavant , qu'il n'y a point de vertu si consommée qui ne puisse recevoir de nouveaux accroissemens , ni d'homme si saint et si juste à qui il ne reste de la sainteté à acquérir.

Ce fidèle serviteur de Dieu , par un sentiment merveilleux de tendresse pour la sainte enfance du Sauveur , et pour ses souffrances sur la croix , l'avait souvent prié de lui donner avant sa mort la faiblesse et les infirmités d'un enfant , et les douleurs d'un crucifié , lui conservant cependant le jugement sain et la liberté du cœur entière , pour l'aimer et le servir actuellement jusqu'à la fin de sa vie. Il avait été assuré d'une manière surnaturelle , trois ans et demi avant qu'il mourût , que Dieu lui accordait toutes ces demandes ; et il crut même devoir faire part de cette révélation à une personne vertueuse , dont il dirigeait la conscience , à qui il dit dès-lors précisément le temps et les diverses circonstances de sa maladie et de sa mort.

On commença de voir , trois ans après , cette prédiction s'accomplir. Ce fut vers la fête de l'Archange saint Michel , l'an 1651 , que cet homme de Dieu , ayant été frappé tout-à-coup de paralysie , et étant tombé à terre au milieu de sa chambre , sans qu'il pût s'en relever , se trouva dans l'état qu'il avait souhaité. Cette maladie dura sept mois , durant lesquels il fut toujours traité , levé , couché et nourri comme un

petit enfant , sans qu'il eût l'usage libre d'aucune partie de son corps.

Ce fut principalement en cet état de souffrances , qu'on vit cet homme apostolique , prêcher comme de dessus la croix , encore mieux qu'il ne l'avait fait durant tout le cours de sa vie.

Il avait déjà fait son testament , et son adieu à ses chers disciples de Douarnenez par une lettre dans laquelle il leur réitérait la plupart des maximes spirituelles qu'il leur avait données , et leur recommandait de nouveau quelques points qu'il jugeait nécessaires pour conserver ce peuple choisi dans la fidélité au service de Dieu , où il l'avait laissé. Il les conjurait entre autres choses d'avoir un lecteur qui pût les instruire assidûment dans l'église par la lecture des bons livres ; de ne pas se plaindre de la dépense qu'il leur faudrait faire pour la bonne instruction de leurs enfans , et de gager pour cela des maîtres vertueux , capables de leur donner quelque commencement des bonnes lettres ; d'honorer avec un profond respect tous les ecclésiastiques , et d'assister avec un soin particulier ceux qui se tireraient de la corruption ordinaire des vices du pays pour vivre selon les saintes lois de leur profession ; de continuer à porter une singulière affection aux Pères Capucins et aux autres religieux , à les secourir dans leurs besoins , et à profiter de leurs instructions et de leurs exemples ; de considérer dans toutes leurs libéralités , ce qui serait le plus avantageux pour

l'édification du peuple et l'avancement de la religion , plutôt que ce qui serait le plus conforme à leur inclination et à leurs sentimens particuliers ; et enfin d'attendre de l'union et de la charité qu'ils conserveraient entre eux tout le succès de leurs affaires domestiques , et d'en tirer les marques les plus certaines pour reconnaître si l'esprit de Dieu serait parmi eux.

Il fit depuis son adieu à ses héritiers , et son testament par écrit , par lequel il leur laissa son néant et sa pauvreté , qu'il avait toujours prise pour son unique trésor , et dont il fait un continuel éloge dans ce testament , beaucoup plus riche que les testamens des plus grands de la terre , qui disposent à leur mort d'une fortune dont ils n'ont jamais su jouir durant leur vie , et qui se trouvent d'autant plus pauvres devant Dieu , qu'ils ont paru plus riches aux yeux des hommes.

Ce saint prêtre recevant quantité de visites de ses disciples et des pauvres dont il avait toujours été le père et le protecteur , ne cessa durant toute cette longue maladie de catéchiser les enfans , de reprendre les vices et d'exhorter à la pratique des vertus , avec une grâce et une bénédiction du ciel toute particulière. Il n'y avait personne qui ne lui demandât quelque instruction pour sa conduite , et outre celles qu'il donnait en particulier à chacun selon ses besoins , il en faisait à tous de générales , pour les porter au mépris du monde et à la pure charité du prochain. Il leur répétait sans cesse , à l'exemple

du Sauveur et de son disciple bien-aimé, « qu'il » ne lui restait qu'un seul conseil à leur donner, » qui contenait la perfection de toute la loi et » des prophètes, et qui les ferait reconnaître » pour les véritables disciples du Fils de Dieu; » qu'ils aimassent ceux qui les haïssaient, et » qu'ils fissent du bien à ceux qui leur faisaient » du mal, pour surpasser la vertu des païens » et des hérétiques, qui n'aiment d'ordinaire » que ceux qui les aiment, et ne font du bien » qu'à ceux dont ils en reçoivent. »

Plusieurs personnes de qualité ayant aussi eu la curiosité de voir un si rare exemple de patience, en furent merveilleusement édifiées. M. de Kerodern, aîné de ses neveux, et le principal héritier du nom et du bien de sa famille, l'ayant cru fort proche de sa mort, voulut avoir la consolation de recevoir auparavant ses derniers avis sur sa conduite : mais le saint homme, à qui Dieu avait fait connaître distinctement le temps auquel il voulait couronner ses souffrances, renvoya ce gentilhomme, l'assurant qu'il pourrait encore l'entretenir dans quelques mois, et le priant de revenir au commencement du mois de mai de la même année, qui était le temps auquel il espérait passer à une meilleure vie.

Il reçut aussi en ce même temps-là une visite de madame la comtesse de Carné sa nièce; et l'assurant qu'elle était grosse, quoiqu'elle crût être certaine du contraire, il lui dit qu'elle ne devait pas fonder sur cela de grandes espéran-

ces pour sa famille, et qu'elle accoucherait avant le terme d'un enfant qui n'aurait que très-peu de vie. ce qui arriva depuis comme il l'avait prédit.

Le marquis de Kergroadez l'ayant trouvé trop mal logé dans une petite chambre, qui n'avait qu'environ dix pieds de long, le pria de souffrir qu'on le transportât dans un lieu plus commode pour sa santé, et lui demanda s'il ne serait pas content de changer sa petite maison avec son château de Kergroadez, qui n'était pas fort éloigné, et que chacun sait être l'une des plus superbes et des plus magnifiques maisons de Bretagne. Le saint homme reçut l'offre de ce seigneur en souriant; et lui ayant demandé agréablement s'il voudrait lui donner beaucoup de retour dans cet échange, il ajouta qu'il pouvait garder son château pour lui, mais qu'il ne le garderait pas long-temps, et qu'il voudrait bientôt avoir changé ce riche palais avec une pauvre cellule semblable à la sienne. La mort de ce marquis arrivant bientôt après, fit voir l'accomplissement de cette prophétie.

Ce patient imitateur de Jésus-Christ souffrant, trouvait toujours quelque chose de nouveau à ajouter à la ferveur avec laquelle il se préparait aux derniers combats que devait lui livrer l'ennemi du genre humain. S'il avait quelque impatience dans sa maladie, elle ne venait que du désir qu'il avait de souffrir davantage, et se trouvant alors au temps que l'Eglise célèbre avec des solennités particulières la mort douloureuse

de son Sauveur , et adore les instrumens sacrés de sa passion , il le pria instamment de lui donner encore plus de part à sa croix et à ses douleurs.

Le démon , dont la rage contre lui était continuelle , lui fit souvent connaître que ses prières avaient été exaucées. Il fut par trois différentes fois chargé de coups de fouets par ce cruel ennemi , avec tant de fureur , que toutes les parties de son corps , depuis la tête-jusqu'aux pieds , en demeuraient meurtries. Il en fut surtout traité plus rudement la dernière fois , qui fut le jour du Vendredi-Saint ; et au lieu qu'on avait remarqué aux deux fois précédentes que les marques des fouets imprimées sur sa chair , avaient disparu entièrement le même jour , il les garda cette dernière fois jusqu'au jour glorieux de la résurrection du Sauveur. Les marques des gros clous que le même esprit malin sembla en ce même temps lui vouloir enfoncer dans la main , durèrent long-temps , et paraissaient encore distinctement après sa mort. Il avait été souvent traité de cette même manière avant sa maladie , et un de ses amis à qui il découvrit avec beaucoup de confiance sa conduite intérieure , ayant été une fois étonné de lui voir le dehors de la main fort meurtri , et lui en ayant demandé la cause , il lui répondit avec sa douceur et sa gaieté ordinaire , qu'il avait cette obligation à son bon ami ; c'est ainsi qu'il parlait en riant du démon , qui avait tâché diverses fois de lui percer la main de cette même manière.

Afin que ses blessures fussent plus semblables à celles du Sauveur , il en reçut une fort grande au côté environ un mois avant sa mort. Ce ne fut pas sans une rude attaque de l'ennemi ; et le bruit qui se fit en même temps dans son lit ayant éveillé les personnes qui étaient dans sa chambre , et qui s'étaient laissés surprendre du sommeil , on trouva le saint homme encore tout hors d'haleine de l'émotion que lui avait donnée ce combat cruel ; et l'on fut dans un extrême étonnement de voir à son côté cette plaie assez grande pour lui ôter la vie , si le souverain Médecin , qui avait permis qu'elle lui fût faite , n'eût aussi pris le soin de la guérir en peu de temps.

Souvent le démon donna d'autres marques de sa haine contre le saint prêtre durant sa maladie ; et quand il ne pouvait lui faire d'aussi cruels traitemens , il tâchait du moins de lui nuire en mille autres manières différentes.

Dieu qui n'abandonne jamais ses fidèles serviteurs , ne le privait pas de ses consolations célestes au milieu de ces peines. Le Père Quintin , qui était mort il y avait déjà vingt ans , lui apparut ; et ce fervent religieux de St-Dominique , qui avait été le compagnon et l'imitateur infatigable de son zèle , l'invita dans cette visite aux délices immenses du ciel , où il était parvenu par sa conduite et par son exemple.

Ce fut alors qu'il crut devoir se servir des préparations à la mort , dont usent les fidèles quand ils s'en voient proches , et se munir des secours ordinaires de l'Eglise contre les nouvelles atta-

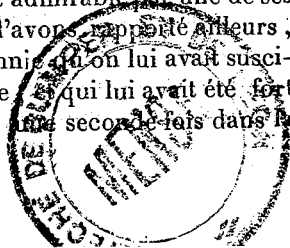
ques de l'ennemi. Il avait continué durant tout le cours de sa dernière maladie de recevoir deux fois toutes les semaines le corps adorable du Sauveur, aussi bien que dans les autres temps, auxquels ses infirmités l'avaient empêché de célébrer la sainte messe; mais il voulut alors recevoir ce sacrement en forme de viatique avec une dévotion et une application particulière. Après qu'on l'eut descendu de son lit, qu'on l'eut mis au milieu de sa chambre, à genoux, comme il l'avait désiré, et qu'il eut adoré son Sauveur dans la sainte hostie, il pria le prêtre de la mettre près de lui sur une table qu'il avait fait préparer pour cela, où l'ayant encore adoré avec une humilité et une dévotion ravissante, il parla en ces termes à plusieurs personnes qui étaient présentes : « Je me sens obligé de décou-
» vrir une grâce qu'il plut à Dieu par sa miséri-
» corde infinie de me faire dans mon jeune
» âge, lorsque je faisais mes études à Agen. La
» sainte Vierge ma bonne maîtresse, dont j'ai
» toujours éprouvé la protection toute particu-
» lière, eut la bonté de me visiter dans une
» grande affliction qui m'était survenue; et après
» m'avoir consolé, me donna de la part de son
» Fils la couronne de la virginité, que Dieu
» m'a conservée jusqu'à présent, de telle sorte
» qu'avec l'aide de sa grâce, je ne sache point
» avoir jamais commis aucun péché contre cette
» vertu. J'atteste cette vérité devant mon Créa-
» teur, en mettant la main sur l'adorable sa-
» crement de l'autel : ce que je fais afin que

» nous remerciez pour moi de cette grâce celui
» qui me l'a accordée, non pas en ma considé-
» ration, puisque je ne la méritais nullement,
» mais pour la gloire de son saint nom, pour le
» bien des personnes que j'ai tâché de porter à
» la vertu, et afin qu'après ma mort vous fassiez
» plus d'état de la doctrine que je vous ai pré-
» chée par son ordre. Quand je pourrai parler
» plus commodément, j'en dirai davantage sur
» ce sujet. »

Il reçut ensuite la sainte Eucharistie, et peu après, l'Extrême-Onction, avec des sentimens de la piété la plus tendre, répondant toujours au prêtre qui lui administra ces sacremens, et formant divers actes d'amour et de reconnaissance.

Quelque temps après ayant eu la parole un peu plus libre, il raconta au long toutes les circonstances de la faveur qu'il avait reçue de la sainte mère de Dieu, lorsqu'elle lui donna à Agen non-seulement la couronne de la virginité, comme il l'avait déjà assuré, mais aussi celle du mépris du monde, et celle de docteur, comme on l'a trouvé écrit de sa main, après sa mort, dans ses mémoires des grâces extraordinaires que Dieu lui avait faites.

Il dit que cette reine du ciel, après l'avoir consolé d'une manière admirable par une de ses visites, comme nous l'avons rapporté ailleurs, en parlant d'une calomnie qu'on lui avait suscitée dans son jeune âge, et qui lui avait été fort sensible, lui apparut une seconde fois dans la



ferveur de sa prière , et lui donna trois belles couronnes , en lui disant ces paroles si remarquables :

« J'ai obtenu de mon Fils ces trois couronnes
 » pour vous : l'une est celle de la virginité , que
 » vous garderez inviolablement jusqu'à la mort.
 » Quand il s'agira de la gloire de Dieu et du salut de votre prochain , ne craignez point de
 » converser avec toutes sortes de personnes , et
 » ayez toujours confiance en la bonté et en la puissance de mon Fils , qui vous conservera
 » cette couronne , sans que jamais vous sentiez
 » aucune attaque de l'ennemi qui puisse vous
 » en faire craindre la perte.

« Cette seconde couronne est celle de docteur et de maître de la vie spirituelle , que
 » mon Fils a prêchée sur la terre , et qu'il veut
 » apprendre à un grand nombre de personnes par votre moyen.

« La troisième couronne que Jésus-Christ
 » vous donne , est celle du mépris du monde ,
 » dont vous ferez une profession particulière
 » dans l'état ecclésiastique. Commencez dès
 » maintenant à le bien mépriser dans l'occasion
 » qui s'en présente , et ne vous mettez pas en
 » peine des médisances qui vous attaquent ,
 » dont on reconnaîtra bientôt la fausseté par
 » des marques certaines et infaillibles , qui
 » fermeront entièrement la bouche à la calomnie. »

Il donna ordre ensuite qu'il y eût toujours quelqu'un qui veillât auprès de lui , et qu'on lui

lût toutes les nuits la passion du Fils de Dieu , qu'il disait être propre à ôter aux plus malades tout sentiment de douleur , pour ne leur faire ressentir que celles de Jésus-Christ. Il avait une particulière consolation à entendre cette histoire des douleurs de Jésus-Christ en la même langue qu'il l'avait prêchée durant tout le cours de sa vie ; et s'il faisait interrompre ces lectures , ce n'était que pour méditer les mystères qu'elles contenaient , et faire les actes de toutes les vertus qui pouvaient l'unir davantage à son Dieu dès cette vie.

Il plut à la bonté infinie , cinq semaines avant sa mort , de lui en révéler précisément le temps et toutes les particularités plus distinctement qu'elle ne l'avait encore fait ; de sorte que considérant ce qui lui restait de vie comme un jour de salut , dont tous les momens lui étaient infiniment précieux , il fit venir une personne à qui il avait appris à assister les moribonds , et lui dit « qu'enfin son heure approchait ; que ses chaînes seraient bientôt rompues ; que son cher Maître avait pitié de lui , et que sans avoir égard à ses péchés et à ses infidélités il voulait le couronner bientôt de sa gloire ; qu'il lui restait trois grandes peines à souffrir ; qu'il avait besoin d'être secouru , et qu'on lui suggérât dans ses agonies les pensées dont il avait accoutumé lui-même de fortifier les autres en pareilles occasions , contre les suggestions et les attaques du démon. Il ajouta que les efforts de cet ennemi sont si grands dans

» ces derniers combats, qu'il n'y a personne
 » qui ne soit dans un extrême danger d'y être
 » vaincu, s'il ne se prépare soigneusement à
 » correspondre aux grâces du ciel ; que chacun
 » y est attaqué par son faible, et que de diffé-
 » rens artifices dont le diable se sert suivant
 » les différentes dispositions du cœur des per-
 » sonnes qu'il attaque, ceux qu'il emploierait
 » contre lui, seraient de lui représenter ce qu'il
 » avait tâché de faire pour la gloire de Dieu,
 » et de le tenter d'infidélité ; qu'il désirait pour
 » cela qu'on lui répêât souvent comme à un
 » petit enfant avec beaucoup de simplicité ce
 » qu'on doit croire des mystères de la Trinité et
 » de l'Incarnation, et qu'on lui fit produire des
 » actes de foi sur chaque article ; qu'il priait
 » qu'on ne lui parlât jamais de ses bonnes œu-
 » vres, mais de ses péchés, des grâces que Dieu
 » lui avait faites, de sa lâcheté à y correspon-
 » dre et de ses négligences à s'acquitter de son
 » devoir dans les fonctions de son sacré minis-
 » tère ; qu'on lui fit faire en même temps plu-
 » sieurs actes de contrition ; qu'on lui présentât
 » souvent la croix à adorer, dans laquelle il avait
 » mis son unique confiance ; qu'on lui suggérât
 » plusieurs entretiens amoureux avec le Sauveur
 » crucifié ; et plusieurs actes d'espérance qu'il
 » avait marqués pour s'en servir à assister les
 » moribonds : et qu'enfin on le fit ressouvenir
 » d'avoir recours à la sainte Vierge sa bonne
 » maîtresse, et à ses autres protecteurs.
 » Il recommanda qu'on se servît du moins

» une fois tous les jours de cette pratique pour
 » l'assister pendant le temps qui lui restait à vi-
 » vre, mais qu'on le fit de demi-heure en demi-
 » heure durant sa dernière agonie. Il dit qu'il ne
 » verrait personne les trois derniers jours de sa
 » vie, et qu'il ne parlerait qu'au seul successeur
 » de ses missions, qu'il appelait son cher fils ;
 » que durant ces trois jours il fermerait les por-
 » tes de son âme aux images de toutes les choses
 » visibles, pour unir toutes ses puissances in-
 » térieures à la contemplation et à l'amour du
 » souverain bien ; et qu'enfin il aurait le bonheur
 » d'expirer lorsque tout le monde serait en
 » prières pour lui. »

Quoique ce saint homme n'eût jamais autant
 de douleur qu'il désirait d'en souffrir, il de-
 mandait alors pardon à Dieu avec beaucoup de
 contrition de celles qu'il s'était procurées lui-
 même avec excès ; et regrettait souvent de s'être
 ainsi rendu moins propre à servir le prochain,
 qu'il ne l'eût été s'il eût toujours usé de la mo-
 dération qui distingue, selon S. Athanase (*Vie
 de sainte Synclétique*, c. 13) les plus saintes aus-
 térités de celles qui sont à éviter parce qu'elles
 privent souvent l'Eglise de ses plus grands se-
 cours et de ses plus fermes appuis.

Il demanda en ce même temps des nouvelles
 du recteur d'une paroisse de Cornouailles, dont
 il avait été fort persécuté pendant qu'il avait de-
 meuré dans ce diocèse-là ; et ayant appris qu'il
 vivait encore, il se mit à prier Dieu pour lui avec
 beaucoup de tendresse, comme Jésus-Christ l'a-

avait fait pour ses ennemis avant sa mort. Cet ecclésiastique rendant depuis , à la première nouvelle qu'il eut de son décès , les témoignages qu'il devait à une vertu si merveilleuse , lui fit un service solennel dans son église , ensuite duquel il prononça lui-même son oraison funèbre ; et ayant une extrême douleur des mauvais traitemens qu'il lui avait faits durant sa vie , voulut avoir de ses reliques , et l'invoqua souvent dans une longue maladie , dont il mourut peu d'années après le saint missionnaire.

CHAPITRE V.

Il souffre trois rudes agonies de plusieurs jours , après lesquelles il meurt , laissant plusieurs marques illustres de sa sainteté.

ON peut dire que le saint prêtre eut un mois d'agonie avant sa mort , puisqu'il souffrit presque durant tout ce temps toutes les peines et toutes les douleurs que ressentent les moribonds , quoiqu'il eût aussi quelques intervalles dans lesquels il semblait se mieux porter. Ainsi après cinq jours qu'il parut combattre avec la mort , et qu'il souffrit les peines extrêmes d'une douloureuse agonie , on le vit revenir au même état qu'il avait été avant ces peines extraordinaires , recouvrer l'appétit , et reprendre ses premières forces ; de sorte qu'il en eut assez pour donner lui-même à un pauvre qui le vint voir une partie de ses habits ,

pendant que ceux qui le gardaient , étaient allés entendre la messe.

Cette petite convalescence ne dura que quatre jours , au bout desquels il entra dans une seconde agonie qui fut aussi longue que la première. Après avoir souffert durant tout ce temps-là dans toutes les parties de son corps un froid aussi grand que s'il eût été couvert de neige , il eut tous les mêmes symptômes qu'on remarque dans ceux qui expirent , il parut rendre les derniers soupirs , et son corps demeura froid et immobile , sans pouls , sans respiration et sans aucun battement de cœur : de sorte qu'il n'y avait personne de tous les assistans qui ne le pleurât comme mort.

Mais on ne peut dire dans quelle surprise de joie et d'étonnement furent ces mêmes personnes , lorsqu'elles le virent environ demi-heure après recommencer tout-à-coup à respirer et à parler , et bientôt après à manger et dormir , comme il avait fait avant cette seconde agonie.

Plusieurs de ceux qui furent témoins d'une chose si extraordinaire , et qui savaient quel désir ce saint homme avait d'endurer toujours davantage , crurent qu'il était ressuscité pour glorifier encore Dieu quelque temps par ses souffrances. Lui-même étant interrogé là-dessus , refusa de répondre autrement que par un sourire , qui confirma encore davantage dans cette pensée ceux qui connaissaient sa manière de cacher les grâces extraordinaires que Dieu lui faisait.

J'avoue que je suis fort éloigné de rien assu-

rer là-dessus , quoique l'histoire de l'Eglise , nous fournisse des exemples de grands saints , à qui l'auteur de la vie et de la mort a fait de semblables faveurs , et qu'on ne doive trouver guère de choses impossibles dans un homme pour qui Dieu a si souvent employé sa toute-puissance (1).

Deux Pères jésuites du collège de Quimper-Corentin ayant appris la maladie du saint homme , voulurent avoir la consolation de le voir avant sa mort , et de l'assurer encore une fois de la reconnaissance éternelle qu'aurait toute leur compagnie de la protection et des secours dont il avait assisté leurs missions de Basse-Bretagne , et le nouvel établissement de leur collège. Ils arrivèrent après cette seconde agonie , qui lui laissa , durant quelques jours , l'usage de la parole un peu plus libre : de sorte qu'ils purent recevoir de lui de nouveaux témoignages de cette bonté paternelle qu'il avait toujours eue pour eux.

On ne peut exprimer quelle joie il eut de les entretenir un jour et deux nuits entières sur ses espérances du ciel , et sur les desseins de leurs missions , dont il voulut prendre soin jusqu'à la fin de sa vie , pour leur procurer encore de plus grandes bénédictions du ciel après sa mort. Il renouvela dans ces deux Pères le zèle pour le salut des peuples de la campagne , qui leur

(1) Grég. de Tours , l. 7 , c. 1 , de S. Sylvius , évêque d'Alby , ressuscité de cette manière.

avait été inspiré par son moyen ; il leur recommanda particulièrement quelques-uns de ceux pour qui Dieu lui avait donné plus de tendresse , et les pria surtout de donner de sa part sa dernière bénédiction à ses chers enfans de Douarnenez.

Il voulut ensuite que ces Pères retournassent à leur mission éloignée de dix lieues , qu'ils avaient quittée pour le venir voir , à quoi il leur fut d'autant plus aisé de consentir , que l'un des deux , qui a été le successeur de ses emplois apostoliques , ne doutait nullement qu'il ne fût averti assez tôt pour l'assister à la mort , parce que le saint homme lui avait envoyé dire quatre ans auparavant dans une maladie dont il avait dès-lors pensé mourir , « qu'il ne se mît pas en » peine de le venir trouver , qu'il guérirait contre l'espérance des médecins , et qu'il aurait la » consolation de l'avoir auprès de lui , lorsqu'il » passerait de cette vie à une autre ; ce qui arriva , comme nous verrons , ainsi qu'il l'avait » prédit. »

Il eut encore après le départ de ces Pères un peu de temps de meilleure santé , dont il se servit à donner quelques ordres pour sa sépulture et pour les prières qu'il voulait qu'on fit pour lui après sa mort. Il désira que son corps demeurât trois jours exposé dans une chapelle dédiée à saint Christophe , afin , disait-il , que ses frères les pauvres y vinssent en plus grand nombre prier Dieu pour le salut de son âme ; il voulut aussi qu'incontinent après son décès

on invitât ses amis, et ses plus chers disciples d'aller à une autre chapelle dédiée à sainte Barbe, prier la sainte mère de Dieu et ses autres patrons de présenter au Père éternel les trésors infinis des mérites de Jésus-Christ, pour le délivrer des flammes du Purgatoire, s'il arrivait que cette prison des âmes prédestinées retardât la passion qu'il avait de s'unir à son principe; il ordonna que son corps fût porté dans l'église de Lochrist, et y fût inhumé au bas de la chapelle de saint Tugean, au lieu où l'on enterrait les plus pauvres.

Il recommanda encore à ses amis de combattre les coutumes du monde après sa mort, de ne porter aucun deuil de lui, mais plutôt de se servir de leurs habits de fête, et de remercier Dieu avec beaucoup de joie de ce qu'il lui avait plu de mettre fin à son exil.

Il apparut cette même nuit fort distinctement à un homme qui était éveillé dans son lit, et lui parlant d'une voix articulée, l'exhorta à se confesser le lendemain, et à faire pénitence d'un péché qu'il avait toujours caché à ses confesseurs et dans lequel il y a bien de l'apparence qu'il fût mort, sans cet avis miraculeux, que cet homme suivit avec beaucoup de soin et de reconnaissance pour une bonté si particulière de Dieu et du saint prêtre envers lui.

On le vit entrer bientôt après dans sa dernière agonie, qui était sans doute la troisième de ces grandes peines auxquelles il s'était préparé par la connaissance surnaturelle qu'il en avait eue,

et qui eut cela de semblable à celle du Sauveur, qu'elle fit suer le sang et l'eau tout ensemble à ce saint moribond. Ce qu'il y endura fut fort différent de ce qu'il avait souffert dans ses deux agonies précédentes; car il était brûlé en celle-ci d'une chaleur si extraordinaire, que la véhémence de l'ardeur passait jusqu'aux parties extérieures de son corps, sa peau s'en trouvait presque toute grillée, et s'attachait si fortement aux draps de son lit, qu'on ne pouvait la détacher sans lui faire une extrême douleur.

Son unique sujet de plainte en cet état était de ce qu'il ne souffrait pas encore assez, et de ce qu'il ne pouvait pas ressentir les douleurs de tous les martyrs, pour témoigner à Jésus-Christ souffrant son amour et sa reconnaissance.

Le second jour de cette agonie il manda, selon sa promesse, le Père jésuite (1), à qui il avait inspiré le zèle des missions, et qui était alors éloigné d'une grande journée de chemin, de sorte que personne ne croyait qu'il pût arriver assez tôt pour l'assister à la mort.

Le jour suivant plusieurs personnes qui étaient auprès de son lit, et qui accouraient pour le voir expirer, le virent avec admiration ravi en extase deux heures entières, durant lesquelles ses yeux furent toujours immobiles et attachés au même lieu, et son visage parut si resplendissant et son teint si frais et si vermeil, qu'il n'y avait personne à qui la joie, dont il paraissait rem-

(1) Le P. Maunoir.

pli, n'élevât le cœur au ciel, et ne fît concevoir de grandes espérances des biens éternels, dont il semblait que ce saint homme fût déjà entré en possession.

Ce fut en même temps qu'un peintre survint heureusement, pour faire un crayon du saint prêtre, sur lequel on a tiré tous les portraits qui s'en sont faits.

Une personne dévote l'ayant conjuré au nom de Dieu, après qu'il fut revenu de cette extase de dire ce qu'il avait contemplé, et quel avait été le sujet de cette joie si extraordinaire qui avait paru sur son visage, il lui dit simplement que sa chère maîtresse, qui l'avait autrefois consolé si à propos à Agen, avait eu la bonté de le venir consoler encore dans cette occasion.

On lui vit ensuite fermer les yeux du corps, pour n'ouvrir presque plus que ceux de l'âme, et demeurer dans une continuelle union avec Dieu. Il regarda néanmoins encore avec beaucoup de démonstrations de joie, le jésuite qu'il avait envoyé chercher le jour d'auparavant, et qui était venu assez tôt, contre l'espérance de tout le monde, pour recevoir ses dernières paroles et pour lui fermer les yeux.

Ayant voulu, aussitôt après l'arrivée de ce Père, l'entretenir des biens éternels, et recevoir de lui pour la dernière fois l'absolution, il passa la nuit suivante dans des entretiens continuels avec Dieu; et enfin le lendemain, jour de la Translation du corps de saint Corentin, qu'il célébrait avec une dévotion particulière, après

s'être recommandé tendrement à cet apôtre de la Basse-Bretagne, il rallia toutes ses forces, et renouvela la vigueur de son esprit, qu'il avait tenu incessamment appliqué à la contemplation des choses divines durant ces trois derniers jours.

Il se mit à faire un grand nombre d'actes d'union et de parfait amour de Dieu, baisant sans cesse tendrement son crucifix, entre les bras duquel il rendit l'âme plein de confiance en la miséricorde de celui qu'il avait si fidelement servi. Le jour de son décès fut le cinquième du mois de mai de l'an 1652, dans la soixante et quinzisième année de son âge; et il expira pendant que tout le monde était en prières pour lui à la messe paroissiale, suivant ce qu'il avait prédit longtemps auparavant.

Les personnes qui eurent soin de l'ensevelir, assuraient que non-seulement son corps, mais aussi la paille sur laquelle il était mort, ses draps, et tout ce qui lui avait servi à cette dernière heure de sa vie, rendaient une odeur fort douce et fort agréable; de sorte que plusieurs eurent la curiosité de reconnaître par eux-mêmes ce qui en était et confirmèrent tous la vérité de cette merveille.

CHAPITRE VI.

Sa mort est suivie de signes extraordinaires ; et son corps ayant été mis dans une chapelle pendant trois jours , plusieurs malades y recouvrent la santé. Il est ensuite transporté et enterré dans une autre église , où Dieu honore encore sa mémoire de quelques guérisons subites et miraculeuses.

Le corps du saint prêtre fut porté après sa mort en la chapelle de S. Christophe , suivant les ordres qu'il avait laissés ; et les dépositions d'un grand nombre de témoins portent que les prières y étant faites à l'ordinaire pour le repos de son âme , en présence du corps , ils le considérèrent attentivement , et qu'ils crurent tous voir une couleur vermeille monter à son visage , et ses lèvres se remuer sensiblement lorsqu'on vint à réciter les litanies de la mère de Dieu , comme s'il eût répondu , et témoigné encore après sa mort sa piété envers sa divine protectrice.

Les peuples y accoururent de toutes parts en si grand nombre , qu'il fallut laisser les portes de cette église ouvertes deux jours entiers , pour contenter la dévotion de tous ceux qui allaient baiser les mains et les pieds de ce corps vierge , et qui y faisaient toucher leurs chapelets et leurs livres de dévotion qu'ils conservaient ensuite comme des choses sacrées et devenues infiniment précieuses.

Il s'en trouve qui ont attesté juridiquement qu'étant allés la nuit dans cette chapelle pour y

honorer le corps du saint homme , ils avaient été fort surpris de la trouver remplie d'une clarté extraordinaire , quoiqu'il n'y eût aucun flambeau , aucune lampe , ni aucune chandelle allumée.

Des femmes qui avaient admiré cette clarté , n'admirèrent pas moins un concert de voix mélodieuses , dont le bras de mer qui est au pied de cette chapelle retentissait ; et de voir en l'air au-dessus de cette même côte de la mer un dais blanc et lumineux environné de flambeaux qui rendaient une grande lumière.

Des mariniers de l'île d'Ouessant étant arrivés le lendemain matin au même lieu , donnèrent beaucoup de poids à la relation de ces femmes , assurant qu'ils avaient été la même nuit poursuivis de fort près par un vaisseau Dunkerquois (1) , et qu'ils n'avaient été sauvés que par une grande lumière , qu'ils décrivirent de la même sorte que ces femmes l'avaient fait , et qu'ils assurèrent les avoir dérobés à la vue de ceux qui leur donnaient la chasse , en se mettant entre le navire de ces pirates et le leur.

Cette merveille fut encore confirmée par le témoignage d'un marchand de la même île , qui fut surpris , en passant au port du Conquet , d'une si rude tempête , qu'il se préparait à la mort avec tous ses matelots , quand ils virent sortir de la chapelle où le corps du saint missionnaire avait été mis pour trois jours , une lumière semblable

(1) Dunkerque appartenait alors aux Espagnols , qui à cette époque étaient en guerre contre la France.

à celle du soleil en plein midi, à la faveur de laquelle ils pouvaient travailler à réparer leur vaisseau qui était en mauvais état; et la tempête ayant cessé aussitôt, ils abordèrent à la côte d'où leur était venu leur salut, et ne doutèrent point qu'ils ne le dussent aux puissantes intercessions du saint homme, à qui ils en rendirent mille actions de grâces dans la chapelle.

Il y en eut qui reçurent de plus près des marques de la vertu que Dieu avait attachée à ce saint corps. Une petite demoiselle qui était en une maison de son père appelée le Predic, proche de la ville de Saint-Mathieu, tombant depuis deux mois d'épilepsie accompagnée d'une fièvre maligne, fut portée à la chapelle de saint Christophe par le conseil d'une dame de qualité qui était sa marraine; et ses mains ayant été mises sur le corps du saint prêtre, elle se trouva délivrée de ces deux maladies sans en avoir jamais eu depuis aucun ressentiment, comme l'ont assuré tous ceux qui l'ont connue, et comme l'ont déposé juridiquement les personnes mêmes qui lui avaient fait toucher ce précieux dépôt, et qui par toutes sortes de raisons prenaient le plus de part à ses maux et à sa guérison.

Le missionnaire apostolique avait pris un soin particulier avant sa dernière maladie de visiter souvent, de consoler et d'instruire une autre petite fille âgée d'environ douze ans, qui était devenu muette et paralytique; il lui avait même par sa prière délié subitement la langue, un jour

qu'il reconnut qu'elle avait un désir ardent de faire quelques oraisons vocales. Peu de mois après qu'elle eut ainsi recouvré la parole, sans guérir de sa paralysie, elle perdit entièrement la vue, et son corps s'affaiblit de telle sorte qu'elle tombait régulièrement tous les jours en pâmoison. Mais le saint homme continua après sa mort de lui donner de grandes marques de sa protection, et il le fit surtout dans un besoin pressant qu'elle eut de son secours quatorze heures après qu'il eut expiré. Cette fille étant alors furieusement tentée par le démon dans les souffrances de sa maladie de se laisser emporter jusqu'au blasphème et au désespoir, il la fortifia intelligiblement par ses conseils, comme il avait coutume de faire autrefois, et lui enseigna des moyens de chasser l'ennemi en de pareilles rencontres. Le lendemain elle raconta tout ce qu'elle avait entendu à son confesseur et à sa mère, qui l'ayant aussitôt portée à la chapelle de saint Christophe, l'avertit qu'elle était proche des pieds de son bon maître. La pauvre fille aveugle les baisa avec beaucoup de confiance, et ayant commencé dès ce moment de voir tout-à-coup la lumière, elle commença aussi de marcher le lendemain, et se trouva ainsi guérie en peu de temps de toutes ses infirmités.

Ce n'est pas cette seule fille que le saint homme a délivrée des attaques les plus dangereuses du démon depuis sa mort: on a les dépositions de plusieurs autres, à qui il s'est présenté envi-

ronné de lumière , pour les tirer des dernières abominations , que les esprits de ténèbres tâchaient de leur faire commettre , ou dans lesquelles il les avait déjà engagés : de sorte qu'il semble que comme on pouvait l'appeler l'apôtre des personnes séduites par le malin esprit , dont il avait converti un très-grand nombre durant sa vie , Dieu voulut aussi faire ressentir après sa mort , plus souvent et d'une manière plus merveilleuse , son assistance à ceux qui étaient près de tomber dans de pareils malheurs , et de contracter des engagemens funestes avec l'ennemi du genre humain.

Après que le corps du serviteur de Dieu eut été exposé trois jours dans une chapelle , suivant l'ordre qu'il en avait donné , il fut porté à Lochrist , pour y être inhumé au lieu que son humilité lui avait fait désigner. Son convoi ne fut pas comme celui d'un particulier , mais comme celui du père des peuples et de la patrie. Il semblait une procession générale , où chacun se croyait obligé d'assister. Ce ne furent pas les pauvres seuls et les affligés qui l'honorèrent en cette occasion comme leur protecteur et leur consolateur , mais toutes sortes de personnes de toutes conditions suivaient ce saint corps en foule ; et il y avait entre autres plus de deux cents personnes de qualité qui voulurent y signaler leur reconnaissance et leur piété.

Le jésuite qui l'avait assisté à la mort , fit son oraison funèbre , et persuada d'autant plus aisé-

ment cette nombreuse assemblée de ses vertus héroïques , qu'il ne rapporta aucune des merveilles de sa vie , dont il n'y eut plusieurs témoins présens ; de sorte qu'il était difficile de juger si les larmes qu'ils versèrent tous en abondance , venaient plutôt d'affliction d'avoir perdu sur la terre un si sage directeur , que de joie d'avoir acquis un si puissant protecteur dans le ciel.

Son corps ne fut pas confondu avec ceux des plus pauvres du peuple , comme il l'avait désiré ; mais il fut enterré dans le tombeau d'une famille illustre , qui avait des prééminences dans cette chapelle.

Avant qu'il eût été couvert de terre , une dame de qualité qui était travaillée d'une fièvre quarte depuis plusieurs mois , descendit dans la fosse ; et embrassant la bière , conjura le saint homme avec une foi et une ferveur très-grande d'obtenir de Dieu sa guérison. Sa prière fut aussitôt suivie de son effet , sentant tout-à-coup dans elle-même un mouvement qu'elle n'avait jamais expérimenté ; il lui sembla respirer un baume très-doux , et elle n'eut depuis aucune atteinte de fièvre.

Celui qui devait combler la fosse , demeura au même lieu à jeun jusqu'au soir , ne pouvant quitter le corps du saint homme , qui rendait une odeur si suave et si pénétrante , qu'il n'avait jamais rien éprouvé de plus délicieux. Plusieurs personnes qui ont depuis fréquenté ce tombeau , où il s'est fait et où il se fait encore

tous les jours un grand nombre de miracles , ont senti de pareilles odeurs , dont ils ne pouvaient assez admirer la douceur et le plaisir qu'ils en recevaient ; et il s'en est même trouvé qui sans en savoir le chemin y ont été conduits par cet air embaumé , qu'ils respiraient plus sensiblement à mesure qu'ils en approchaient davantage.



LIVRE HUITIÈME.

DES VERTUS

DE

M. LE NOBLETZ.

Quoique tout ce qui a déjà été dit de la vie de M. Le Nobletz fasse assez voir qu'il possédait toutes les vertus dans un éminent degré , il en reste à rapporter tant d'exemples merveilleux , dont on ne sait pas le temps assez précisément , et tant de sentimens de maximes et de pratiques qui ne peuvent s'attribuer particulièrement à aucun temps ni à aucun âge de sa vie , parce qu'elles ont toujours régné dans toute sa conduite , que ce sera faire une chose très-utile et très-agréable à ceux qui aspirent à une haute perfection , de traiter ici brièvement de chacune des mêmes vertus en particulier. Non-seulement je supposerai les principes de l'Évangile et la plupart des maximes de la vie spirituelle , qui se trouvent partout admirablement expliquées dans

les ouvrages de ce grand serviteur de Dieu, et qui donneraient beaucoup de jour à ce traité si ceux pour qui j'écris n'en avaient acquis d'ailleurs assez de connaissance; mais je ne toucherai même aucune des choses que j'ai déjà dites, qui ont beaucoup de liaison avec celles que je rapporterai ici, et qui pourraient leur servir de preuves, ou du moins de circonstances presque nécessaires pour les rendre croyables. Je prie seulement ceux qui voudront s'instruire ici sur les exemples de ce saint homme, ou y reconnaître la magnificence et la bonté admirable de Dieu envers ses saints, de ne le faire qu'après s'y être disposés par la lecture de ce qui a déjà été dit de sa vie et de ses actions.

CHAPITRE PREMIER.

De la foi de M. Le Nobletz.

IL suffirait de dire, pour faire voir la foi de M. Le Nobletz, qu'il était plus fortement persuadé de tous les mystères de notre sainte religion, même de ceux qui surpassent davantage toute croyance humaine, que des objets les plus manifestes, et à la certitude desquels tous les sens concourent.

L'étude de la sainte écriture, qu'il savait presque toute par cœur, et l'assiduité avec laquelle il l'avait méditée, avaient beaucoup contribué à lui donner cette fermeté inébran-

lable de croyance. Il ne la lisait jamais qu'en interrompant sa lecture par de fréquentes réflexions et par des aspirations ardentes vers la première vérité. Il possédait si avantageusement ce trésor précieux de la sagesse et de la science divine, qu'il n'avait nul besoin des concordances de la Bible, pour en trouver les passages en composant ses sermons; et ses traités spirituels, quoiqu'ils en fussent tous tissés; et il s'était rendu si propres ces livres sacrés, qu'il semblait que tous les endroits qui avaient quelque rapport au sujet qu'il traitait, se présentassent à lui dans le besoin, sans qu'il fît aucun effort pour les chercher; ce qui le rendait dans ses entretiens si admirablement fécond en conceptions et en expressions toutes divines, qu'on pouvait dire de lui ce qu'un pape dit un jour de saint Antoine de Padoue, en admirant sa profonde science des saintes Écritures, « qu'il était la véritable arche du Testament.

Pour en acquérir une plus parfaite connaissance et un plus grand usage, entre les saints Pères et docteurs de l'Église, dont il avait lu les ouvrages, il s'était surtout attaché à ceux qui ont eu des lumières particulières pour l'explication de la sainte Écriture; et l'on reconnaît partout dans ses œuvres spirituelles, qui sont pleines d'une lumière et d'une solidité admirable, qu'il avait fait son étude la plus douce et la plus ordinaire des livres de saint Jérôme, de saint

Jean Chrysostôme, de saint Bernard, de saint Bonaventure et de saint Thomas.

Parce que la foi, qui est la première de toutes les vertus surnaturelles, est le premier don de Dieu, et la source de tous les autres, il la lui demandait sans cesse avec ardeur; et ceux qui l'ont le plus pratiqué, assurent qu'il n'avait point d'raison vocale plus ordinairement dans la bouche, que celle dont les apôtres se servaient pour obtenir de Jésus-Christ la perfection de cette vertu si nécessaire : *Seigneur, augmentez notre foi.*

Comme il croyait que la plupart de ceux qui étaient tombés dans l'infidélité, n'avaient perdu la foi qu'après avoir perdu la pureté de cœur et l'humilité, qu'il jugeait en être comme les gardiennes, il tenait aussi qu'on ne peut accroître cette vertu, qui est le fondement de toutes les autres, qu'en s'établissant de plus en plus dans cette même tendresse de conscience et dans ce mépris de toute vanité et de toute bonne estime de soi-même; que sans l'une l'esprit orgueilleux ne peut se captiver sous les lumières de l'Evangile; et que sans l'autre le cœur humain, rempli d'attaches et de passions, ne peut convenir de sa condamnation portée dans toutes les maximes du Fils de Dieu.

Ces sentimens l'éloignèrent toujours infiniment, pour ce qui regarde la croyance des fidèles, de toutes singularités et de toutes nouveautés de doctrine, qui ordinairement naissent

de ces deux sources empoisonnées, et jamais on ne le vit plus affligé d'aucune chose que des nouvelles opinions (1), dont il avait prédit la naissance et les suites plusieurs années auparavant, et qui ont frustré l'Eglise du secours et des ouvrages de tant d'écrivains savans, qu'on a vus employer dans des contestations ennemies de la charité les dons excellens qu'ils n'avaient reçus que pour la mieux établir.

Il s'était fait des sujets de méditation fort solides non-seulement sur les motifs ordinaires de notre croyance, mais aussi sur ceux qui lui étaient propres, et dont il s'était senti particulièrement touché par les inspirations divines; et il les concluait d'ordinaire par ces paroles du prophète : *Mon Dieu, je n'ai que trop de preuves qui me rendent plus que suffisamment croyables vos vérités éternelles (Ps. 92. 5.).*

Il faisait à toute heure des actes de foi sur les plus hauts et les plus obscurs de nos sacrés mystères, et principalement sur ceux de la Trinité, de l'Incarnation du Fils de Dieu, de la très-sainte Eucharistie, et de la résurrection des morts. Il croyait que Dieu n'était jamais mieux glorifié que par une confession de foi simple, pure et aveugle sur ces admirables vérités; et son grand usage des communications intimes avec Dieu, des voix intérieures, des révélations, des extases, et des faveurs les plus particulières de l'E-

(1) Le Jansénisme introduit en France par Jean Duvergier de Haurane, abbé de St. Cyran, et qui dès-lors commençait à se répandre.

poux des saintes âmes , n'empêchaient pas qu'il ne dît et qu'il ne tint pour une maxime indubitable , « qu'il faut préférer un seul acte de » cette foi , sans laquelle il est impossible de » plaire à Dieu , à toutes ces grâces extraordinaires et à toutes ces douceurs de la vie unitive : » puisqu'elles ne perfectionnent l'âme , et que » l'on ne s'y doit fier , qu'autant qu'elles sont » conformes aux lumières de la foi. »

Enfin , non-seulement il avait cette simplicité et cette fermeté inébranlable de la foi , que Dieu a promis de récompenser par les plus grands miracles ; mais la sienne était encore si ardente , qu'il ne s'est passé aucun jour de sa vie depuis sa conversion , qu'il ne se soit offert plusieurs fois à Dieu , pour confirmer les vérités de notre sainte religion par l'effusion de tout son sang , et par les plus grandes douleurs des martyrs.

Ce flambeau divin l'éclairant en tous ses doutes et en toutes ses actions , il n'était jamais en peine sur le choix de ce qu'il devait faire , et ne souffrait aucune inquiétude , qu'il ne se servît de quelque passage de l'Ecriture , qu'il prenait comme pour une lettre qui lui était envoyée du ciel , ou pour un arrêt de l'Esprit consolateur ; et Dieu lui faisait la grâce de lui parler par cette voix si à propos dans ses besoins , qu'il ne manquait jamais d'en recevoir le secours et les lumières que ne lui eussent pu donner les conseils de tous les plus sages de la terre , et qui lui servaient de règle infaillible dans sa conduite.

De manière qu'il était par cette pratique le

juste qui , comme dit saint Paul , ne vit que par la foi et suivant les maximes de l'Évangile. Il s'en servait à l'imitation du Sauveur , pour résister à toutes sortes de tentations du malin esprit. On trouve parmi ses papiers des dialogues merveilleux , où se proposant toutes les sollicitations du diable , et toutes les raisons qu'il emploie afin de perdre chaque homme par son faible , il ne lui donne , pour toutes réponses que des passages de l'Écriture les plus propres à rejeter les invitations et les charmes de chaque péché.

Il faisait naître le désir de cette vertu dans les cœurs de tous ceux auprès desquels il exerçait son zèle ; et sa méthode dans les lieux où il faisait quelque séjour , était d'y établir d'abord durant un assez long temps la connaissance et la croyance de nos mystères , qu'il expliquait par ordre , et qu'il répétait souvent aux peuples avec différentes industries ; et de se servir ensuite toujours jusqu'à la fin de sa mission de ces solides fondemens qu'il avait jetés pour élever l'édifice des autres vertus , qu'il rapportait toutes à la foi.

Il employait d'ordinaire en prêchant le premier point de ses discours à établir la foi dans les esprits de ses auditeurs , le second à enflammer leurs cœurs d'amour et de charité , et enfin le troisième à leur faire tirer des conclusions pratiques pour leur conduite , et à les exciter fortement aux actions particulières de vertu.

Il observait soigneusement , lorsqu'il s'employait à la conversion de quelque pécheur , s'il y avait encore de la foi dans son âme , et quand

il y trouvait quelque reste du christianisme , il avait accoutumé de se servir utilement de cette heureuse semence, pour y rappeler la charité et les autres vertus. Il réduisait par cette industrie les pécheurs les plus endurcis à leur devoir , et les portait enfin à toutes sortes d'œuvres de piété.

CHAPITRE II.

De son espérance et de sa confiance en Dieu.

L'ESPÉRANCE et la confiance en Dieu étant de si grande importance aux missionnaires dans les emplois de charité , qu'elle est , au sentiment de l'Apôtre des Indes , S. François Xavier, le principal ressort de la vocation apostolique ; M. Le Nobletz fit toujours son possible pour s'y perfectionner. Il considérait incessamment dans ses travaux, comme saint Paul , le terme de ses espérances, avec une ferme confiance qu'il y serait toujours secouru et fortifié d'en haut ; et pour s'attacher plus fortement aux objets surnaturels , il disait souvent en latin ces paroles : *Élevons nos cœurs au ciel , pour empêcher qu'ils pourissent sur la terre : Sursum corda ne putrescant in terra.*

Il croyait que cette ferme et simple confiance en Dieu, est le plus court chemin pour parvenir à une grande sainteté, et que plusieurs personnes dévotes qui désirent ardemment de profiter dans

la vertu , n'y font pas néanmoins de grands progrès, et demeurent long-temps dans des imperfections et des vices considérables, parce qu'elles se fient en leur courage et en leurs résolutions, et qu'elles manquent de cette vertu , qui est la clef de toutes les grâces nécessaires pour se vaincre soi-même, et pour déraciner les mauvaises habitudes.

C'est pourquoi le premier conseil qu'il donnait aux personnes qui lui témoignaient vouloir s'adonner tout de bon à la vie spirituelle , était qu'elles s'abandonnassent à la divine providence avec une confiance parfaite, et qu'elles se persuadassent bien que tout ce qu'elles feraient pour leur propre perfection , serait inutile , tant qu'elles se croiraient capables de quelque chose et qu'elles n'attendraient pas tout de Dieu.

Il ne conseillait en cela que ce qu'il pratiqua toujours lui-même. Il apprit dès le commencement de sa conversion, comme saint Augustin , à ne mettre sa confiance en aucune chose créée, et n'attendre rien de ses propres forces ni du secours de tous les hommes. Il n'avait jamais plus de satisfaction que quand il se voyait abandonné de tout le monde , parce qu'il se pouvait tenir alors assuré que c'était Dieu qui était l'auteur de tout le bien qu'il faisait, et que la nature n'y avait nulle part. Il appelle dans ses journaux *son paradis* cet état d'abandon où il se trouvait , quand toutes les créatures lui étant contraires, il ne pouvait avoir d'autre refuge que le sein de la providence de Dieu, dans lequel il

était heureux de se perdre. Il le remerciait tendrement de ce qu'il l'avait ainsi laissé dans un parfait dénûment de toutes les consolations humaines, pour le consoler lui-même par son saint Esprit.

Avec cette confiance parfaite il ne jugeait aucune entreprise difficile ni hasardeuse quand il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut du prochain ; et lorsque des personnes qui se réglaient par une prudence humaine et ordinaire, voulaient l'en détourner, il leur répondait en ces termes : « Je ne prétends qu'obéir à mon Dieu , » de sorte que je ne puis douter qu'il ne seconde » ce que j'entreprends uniquement pour sa gloire, si moi-même je n'y mets empêchement par » mes infidélités. Aucunes créatures ne me peuvent nuire le moins du monde sans sa permission expresse ; et s'il veut qu'elles me fassent » endurer quelque chose, il saura bien tirer sa » gloire de mes souffrances : de sorte que quelque succès qu'aient les desseins qu'il a la bonté » de m'inspirer , j'aurai toujours le bonheur de » lui plaire , et d'accomplir son adorable volonté. »

Il disait qu'il « ne voyait point de plus grand » danger pour un homme que Dieu employait au » salut du prochain , que celui de craindre trop » les dangers, et de ne se pas fier à la promesse » que Jésus-Christ a faite aux hommes , de conserver ceux qui ne refuseraient point de se » perdre pour son amour.

Cette même confiance faisait qu'il se dépouil-

lait sans peine des secours présents, dont il semblait ne se pouvoir passer pour les nécessités de vie ; et il était si peu trompé dans l'espérance certaine qu'il avait que Dieu y suppléerait, que se privant ainsi souvent, pour subvenir aux besoins des pauvres, des seuls moyens qui lui restaient de pourvoir aux siens propres, et de se nourrir le lendemain ou le jour même, il ne manqua néanmoins jamais de rien jusqu'à la mort, dont il ne crut se pouvoir aisément passer.

Dieu avait si agréable cette dépendance parfaite que le saint homme avait de sa providence, qu'il ne lui refusait aucune des choses nécessaires pour lui ou pour ses amis, et qu'il lui accordait ces faveurs par des moyens qui étaient impossibles à toutes les créatures, ainsi qu'il l'a remarqué lui-même dans une méditation qu'il fit sur les bienfaits particuliers qu'il avait reçus de Dieu.

La personne qui avait soin de lui acheter et de lui apprêter à manger, lui faisant quelquefois ses plaintes lorsqu'elle se trouvait sans aucun moyen de l'assister, de ce qu'il avait tout donné aux pauvres sans en rien réserver, et lui disant qu'elle ne savait où trouver de quoi lui préparer ses repas, il lui répondait « que pour lui » cela ne lui donnait nulle peine, et qu'il savait » fort bien d'où il devait attendre ce secours ; » qu'il avait une obligation sur une personne » puissante, riche et portée à faire toute sorte » de biens à ceux qui espèrent en sa bonté ; que » cette personne était le Verbe incarné, qui » s'était obligé à ceux qui recherchent le royaume

» me de Dieu , de leur fournir abondamment
 » ce qui leur serait nécessaire. Présentons , di-
 » sait-il , au Père éternel cette obligation de son
 » Fils , et soyons assurés que sa providence ne
 » nous manquera jamais. »

Il disait encore à une personne de confiance, qui lui faisait de pareils reproches de ses saintes profusions , « que Dieu a trois sortes de providences particulières pour trois différentes sortes de personnes ; que par la première il pourvoit aux besoins de ceux qui font état de garder ses commandemens ; que par la seconde il assiste ceux qui , suivant les conseils de l'Évangile , font tellement profession de la pauvreté , que sans rien espérer ils sont assurés de tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie ; et que par la dernière il veille d'une manière privilégiée et avec une tendresse extrême sur ceux qui se privent de tous les secours ordinaires, pour en assister les pauvres, et pour procurer avec plus de liberté la gloire de Dieu et le salut des âmes, sans avoir aucun autre fonds ni aucune autre ressource que cette même providence ; et que cette dernière sorte de personnes, qui suivent ainsi ce qu'il y a de plus parfait dans la pauvreté évangélique , reçoivent des caresses et des faveurs incroyables du Père de tous les pauvres, comme il l'avait ressenti lui-même dans ses besoins par de très-fréquentes expériences.

Il serait presque infini de dire tous les secours extraordinaires , toutes les multiplications mi-

raculeuses , et toutes les autres faveurs surprenantes que Dieu accordait à l'espérance et à la confiance de son serviteur : je puis seulement assurer ici , en attendant que nous en rapportions quelques exemples en parlant de ses miracles , que comme il ne s'en lit guère en plus grand nombre dans la vie d'aucun saint , il n'y en a guère aussi que la qualité et le nombre des témoins doivent rendre plus croyables.

CHAPITRE III.

De sa charité ardente envers Dieu et le prochain.

IL ne me reste guère de preuves à donner de la charité ardente de notre saint missionnaire , après ce que j'en ai rapporté en plusieurs endroits de sa vie , dont elle a été comme l'âme et le motif universel qui l'a toujours fait agir. Ce saint homme était un flambeau lumineux et ardent , mais qui avait encore plus d'ardeur que de lumière , puisqu'il n'éclairait les peuples que parce qu'il était consommé de l'amour de Dieu , et parce qu'il tirait , comme autrefois saint Dominique l'avoua de lui-même , tout ce qui lui servait à inspirer la vertu aux autres , du seul grand livre de la charité.

Il donna toujours toutes les preuves qu'on pouvait avoir du feu divin qui était allumé dans son cœur , et qu'il allumait si efficacement dans les autres lorsqu'il prêchait , qu'il leur faisait

presque toujours verser beaucoup de larmes de tendresse. Aussi parlait-il de Dieu et des mystères de son amour envers nous avec une si grande profusion et une si douce abondance de cœur, et il était si fécond et si disert sur ce sujet, qu'il eût pu en dicter des traités très-solides et très-touchans, ou en entretenir le prochain les journées entières sans aucune interruption, comme il l'a quelquefois avoué à son directeur, et comme il l'a fait souvent voir par expérience.

Il s'attachait tellement au solide de cet amour divin, que lorsqu'il en recevait moins de douceurs et de joies sensibles, il en faisait des actes plus difficile et plus héroïques; et il ne priait jamais avec plus de persévérance, ne fuyait jamais le monde et les consolations humaines avec plus de soin, ni ne traitait son corps avec plus d'austérité, que lorsqu'il semblait que le ciel fût de bronze pour lui, et lorsque Dieu suspendait, pour éprouver son courage, les saintes familiarités et les grâces particulières dont il le favorisait.

Il avait pour maxime qu'il est impossible de bien témoigner son amour, sans souffrir pour celui qu'on aime; et cette pensée lui faisait trouver des délices incroyables dans ses douleurs et ses humiliations, qu'il eût voulu pouvoir égaler à celles de tous les martyrs.

Parce qu'on fait croître l'amour de Dieu dans son âme à proportion du soin qu'on prend de la purger de toutes les attaches et de toutes les passions humaines, comme il le rapportait souvent

de saint Augustin, non-seulement il bannit de la sienne toute attache au péché, en sorte qu'il n'en commit jamais aucun depuis sa conversion que par surprise et faute d'une réflexion suffisante, mais il mit même toujours tout son soin et toute son application à en exclure tous les sentimens d'inclination pour les objets les plus engageans, qui étant de soi indifférens, et même pouvant être sanctifiés par le bon usage qu'on en fait, ne laissent pas d'être à craindre, parce qu'il est plus ordinaire d'en abuser, en s'y attachant trop au préjudice du premier attachement que nous devons avoir au souverain bien.

Ce fut cette conduite, et ce désir de réduire tous les mouvemens de son cœur à la seule charité divine, qui lui donna cette haine parfaite du monde, ce mépris généreux pour tout ce qu'on estime et ce qu'on admire sur la terre, et cet amour ardent de la pauvreté et de la douleur, qui fut toujours si avant dans son cœur, comme nous le verrons en parlant de ses autres vertus.

Cette charité était en lui si extatique, et le possédait de telle sorte, que quelque chose qu'il fit; et dans les actions ordinaires qui paraissent avoir le moins de rapport à Dieu, il avait avec lui une union continuelle d'esprit et de cœur; et pendant qu'il satisfaisait pour l'entretien du corps aux nécessités de la vie, toutes les puissances de son âme étaient presque aussi fortement attachées aux biens spirituels par l'habitude qu'il s'en était faite, que s'il eût toujours

été dans une contemplation actuelle : de sorte que cette union continuelle avec Dieu le rendait, suivant la maxime de saint Paul, un même esprit avec lui. (2. Cor. 6. 16.).

L'amour pour Dieu, qui ne peut être véritable, selon l'apôtre saint Jean, s'il n'est accompagné de l'amour pour le prochain (*Ep. 1. de S. Jean. 4. 20.*), ne manqua pas en lui de cette marque nécessaire de la parfaite charité. Il ne fut pas sitôt inspiré de s'adonner à la vertu, qu'il conçut ce zèle ardent du salut des âmes, qu'il pratiqua avec tant de confiance jusqu'à la mort. Toute sa vie en a été un exercice continu, et il serait inutile d'en rapporter ici des exemples particuliers, puisque nous en parlerons plus amplement au chapitre suivant.

Quoique les secours spirituels qu'il rendait à tout le monde, fussent ceux auxquels il s'était principalement dévoué, il ne manquait aussi jamais d'assister tous ceux qui souffraient quelque nécessité corporelle. On sait d'un grand nombre de témoins qu'il s'est souvent dépouillé de ses propres habits, et même de sa chemise, pour en revêtir des pauvres, ne se réservant que sa seule soutane, dont il fut une fois obligé de se contenter pendant tout l'hiver, qui lui fit souffrir beaucoup de froid et d'extrêmes douleurs.

Quand il s'était ainsi dépouillé, il ne lui était pas aisé de recouvrer bientôt ce qui lui était nécessaire pour se faire habiller; parce qu'il ne pouvait remarquer aucune personne dans la

nécessité, qu'il ne lui donnât aussitôt avec quelque sorte de profusion ce qui lui venait d'argent de son bien ou des charités qu'on lui faisait.

Sa bourse ne demeurait jamais pleine plus d'un jour; et il ne se couchait point, qu'il n'eût fait des libéralités de ce qu'il avait, aux pauvres veuves et aux orphelins qu'il allait promptement chercher dans leurs maisons pour les assister. « Il disait que Dieu lui ayant donné les sentiments qu'il avait pour les pauvres, il se fût cru » du nombre des réprouvés, s'il eût gardé » plusieurs jours un écu d'argent. Il s'est trouvé des personnes qui ont attesté qu'elles l'ont vu recevoir tout son revenu d'une année, qui était assez considérable, et le distribuer entièrement dès le même jour aux pauvres.

Mais il ne se contentait pas de se priver de son propre bien pour satisfaire sa charité, il se faisait lui-même pauvre et mendiant pour subvenir aux besoins des malades et de toutes les personnes qui souffraient, et pour porter aux bonnes œuvres ceux qui étaient le plus à leur aise. Il aimait à se voir sans pain après avoir donné le sien aux pauvres, afin d'avoir une raison d'en aller demander de porte en porte.

On l'a vu souvent après avoir rempli le coin de son manteau de morceaux de pain qu'il avait ainsi mendiés, aller de côtés et d'autres chercher les plus pauvres pour les leur distribuer. Aussitôt qu'il avait découvert le besoin pressant de quelques pauvres honteux, il leur portait assez ordi-

nairement ce qu'on lui avait préparé pour ses propres repas, en attendant qu'il eût trouvé quelques moyens de les mieux secourir.

Plusieurs honnêtes familles affligées, qui tenaient leur misère fort secrète, étaient dans un grand étonnement, voyant venir ce saint homme lorsqu'on y pensait le moins, comme un Ange du ciel que la providence divine envoyait à leur secours, après lui avoir appris l'état pitoyable où elles se trouvaient réduites. Quoique la honte de quelques-uns les empêchât d'avouer l'extrémité où ils étaient, il les forçait de recevoir des sommes capables de les mettre bien dans leurs affaires, en leur promettant de garder un secret auquel il croyait être encore plus intéressé qu'eux.

Ces pauvres gens surpris de sa charité ardente, ne l'étaient pas moins de la manière dont ils voyaient souvent profiter le pain et l'argent qu'ils avaient reçu de lui, comme s'il eût multiplié entre leurs mains, après avoir déjà multiplié dans les siennes avant qu'il le leur donnât. Dieu bénissait de telle sorte cette tendresse que son serviteur avait pour les membres de Jésus-Christ, que quelque profusion qu'il fît en leur faveur, il trouvait toujours de nouvelles ressources qui favorisaient l'inclination qu'il avait de n'en jamais abandonner aucun; et un prêtre vertueux qui a été vingt-cinq ans son confesseur, et qui avait observé soigneusement sa dépense de chaque année, assurait que ce qu'il employait en charité passait plus de vingt fois son revenu.

Il serait trop long de dire tout ce qu'il faisait soit pour assister les religieux mendiants, et surtout les Pères capucins de Quimper, dont il entretenait toujours au moins deux ou trois, soit afin de pourvoir aux pupilles, qu'il mettait en métier, ou qu'il prenait avec lui pour les instruire; soit pour découvrir les besoins des pauvres veuves et des autres personnes affligées, qu'il consolait si doucement et si efficacement, qu'il en a tiré de cette manière quelques-unes du dernier désespoir, et n'a jamais manqué de rendre la joie et la tranquillité à aucune.

Non-seulement il visitait tous les malades, et les assistait lui-même durant tout le cours de de leur indisposition, jugeant qu'il n'y avait point de temps plus propre pour parler de l'éternité, et pour élever les esprits et les cœurs au Ciel, que lorsque les corps étaient dans la souffrance et l'infirmité. Mais afin qu'il y en eût un plus grand nombre qui se ressentit de ses soins dans les lieux où la multitude de ses affaires de zèle l'empêchait de pouvoir assister tout le monde, il communiqua à d'autres personnes, comme nous l'avons dit ailleurs, les divines industries dont il se servait pour porter ceux qui souffraient à une grande résignation aux volontés de Dieu; et pour les disposer sur la fin de leur vie à passer heureusement à une autre meilleure.

Il en usa de la même manière pour les remèdes qu'il donnait aux pauvres, afin de les guérir de leurs maladies et de leurs plaies. Il persua-

da à deux dames de qualité , qui étaient ses nièces , et à quelques autres personnes vertueuses, de s'employer à assister de tout leur pouvoir les malades, à panser leurs plaies, et à apprendre la composition de plusieurs remèdes , leur promettant que Dieu donnerait sa bénédiction à leurs soins et à leur zèle , et donnant la sienne aux mains qui devaient être occupées à un travail si louable. Ces dames se sont en effet occupées depuis tout le reste de leur vie à ces exercices de charité avec tant de succès , que la plupart de ceux qui étaient abandonnés des médecins et des chirurgiens dans les diocèses de Léon et de Cornouailles , et qui ont été traités de ces mains bénites par notre saint ecclésiastique , en ont été guéris au grand étonnement de tous ceux qui les connaissaient.

Enfin , à peine peut-on s'imaginer aucune manière d'assister le prochain , que ce prêtre charitable n'ait mise en usage avec un zèle et une prudence extraordinaire , et avec une grâce toute particulière du Ciel , qui a paru par un grand nombre d'effets surprenans et miraculeux de la toute-puissance de Dieu.

CHAPITRE IV.

De son zèle pour le salut des âmes.

NOTRE fervent missionnaire ayant pris pour lui dès son enfance ces paroles de saint Paul :

Malheur à moi si je ne préche l'Évangile (1. Cor. 91. 16.) , devint dès-lors si altéré du salut des âmes , qu'on peut dire que ce noble désir dont il brûlait , fut toujours le principal ressort de sa conduite et le premier mouvement de toutes les actions de sa vie.

Ce zèle dès son commencement se trouva en lui si pur et si désintéressé , que n'ayant autre vue que la gloire de Dieu et l'imitation de Jésus-Christ , et rejetant tout l'honneur et les avantages qu'il eût pu en espérer , il s'attacha surtout à en instruire les plus pauvres et les plus simples du peuple , dont l'estime n'était pas capable de contribuer à sa réputation. Il avait remarqué que le Sauveur qui avait daigné visiter le valet du centenier , avait refusé de faire le même honneur au fils d'une personne de grande qualité , et qu'il avait conversé plus familièrement avec les pauvres , en voulant même avoir pour ses apôtres et pour sa compagnie et son entretien ordinaire.

Sur ce divin modèle , bien loin de faire distinction de personnes en faveur des riches et des gens de qualité , lors même qu'il pouvait s'employer aussi utilement auprès d'eux qu'auprès du petit peuple , il se servait toujours plus volontiers de ces dispositions heureuses à l'Évangile , qui se trouvent d'ordinaire parmi les pauvres de la campagne.

On doit encore juger de la pureté de son zèle par la joie extrême qu'il avait quand Dieu se servait d'autres que de lui , pour faire dans son Église des fruits pareils aux siens , ou même plus

grands que les siens, et par l'application et le soin avec lequel il secondait leurs desseins en toutes rencontres et de toutes les manières possibles.

Ce même zèle lui faisait souffrir avec une douleur incroyable les péchés des hommes. Dieu lui ayant fait connaître les abominations de plusieurs personnes qui s'abandonnaient à l'ennemi de leur salut, et à qui l'usage des sacremens ne servait qu'à augmenter le nombre de leurs horribles profanations, il conçut tant d'affliction, et en versa tant de larmes, qu'il en perdit le cil des yeux, et en pensa même perdre la vue à force de pleurer. Les fluxions qui lui en demeurèrent, la lui affaiblirent tellement, qu'elles l'empêchèrent de pouvoir lire pendant les quinze dernières années de sa vie, et contribuèrent avec ses autres infirmités à le priver de la joie qu'il avait eue toujours auparavant, depuis qu'il était prêtre, de pouvoir dire la messe tous les jours.

Ce saint homme ayant ainsi appris dans quels abîmes se plongeaient ces misérables personnes engagées dans des pratiques si funestes, qui conspiraient avec le diable pour mettre partout l'impiété, et pour détruire le royaume de Jésus-Christ, conçut un désir ardent de les convertir.

Il plut à Dieu de lui en faciliter les moyens, et de lui apprendre des industries toutes particulières pour découvrir ces mystères d'iniquité, et pour faire avouer aux plus scélérats les

crimes énormes qui s'y commettaient. Il avait remarqué soigneusement pour se rendre plus capable d'assister ces malheureux esclaves de Satan, toutes les règles des pères Henry et Jacques Sprenger de l'ordre de Saint-Dominique, qui furent autrefois envoyés en Allemagne par le pape Innocent VIII, avec la qualité d'Inquisiteurs de la foi, afin d'en exterminer cette peste, qui y faisait d'extrêmes ravages.

Mais rien ne lui servait davantage à ce dessein que les lumières admirables qu'il avait reçues du ciel, et qu'il a laissées par écrit entre les mains d'un sage directeur, qui s'en est depuis souvent heureusement servi pour tirer plusieurs âmes du plus profond puits de l'abîme.

Elles ont été examinées et approuvées par plusieurs évêques et par un grand nombre de personnes d'une vertu et d'une suffisance extraordinaire. Plusieurs excellens missionnaires s'en sont même servis en diverses provinces de ce royaume avec un succès qui pourrait suffire pour faire connaître que celui qui en était l'auteur ne peut les avoir écrites qu'avec une assistance particulière du Saint-Esprit, qui a voulu donner jour dans ce siècle aux plus épaisses ténèbres de l'enfer, en choisissant notre saint prêtre pour l'apôtre de cette malheureuse secte, coupable de la plus détestable infidélité qui fut jamais au monde.

Ce n'était pas seulement ces sortes de crimes qui le faisaient pleurer de douleur. Un archidiacre de Léon très-savant et très-vertueux le

rencontra un jour fondant en larmes sur un grand chemin ; et lui ayant demandé la cause de sa douleur : « J'ai trouvé , lui dit ce saint » homme en sanglottant , une personne extrême-ment âgée , qui ne connaît pas encore » celui qui est mort pour nous , et qui est insensible pour tout ce qui regarde son salut. » La tristesse qu'il avait conçue de l'aveuglement et de l'insensibilité de cette âme fut si grande , qu'il en tomba malade , et ne recouvra sa santé que plusieurs jours après.

Quoique son zèle pour le salut de toutes sortes de personnes fût ardent , il avait une tendresse toute particulière pour les pécheurs , parce que Jésus-Christ les a aussi aimés d'un amour extrême.

Il se disait souvent à lui-même , pour se confirmer dans ces sentimens , ce que nous lisons dans saint Augustin (*Traité 49 sur saint Jean*) , « que si le Sauveur n'avait beaucoup » aimé les pécheurs , il ne serait pas descendu » sur la terre. » Ainsi les plus endurcis étaient ceux à la conversion desquels il s'attachait le plus volontiers , et il ne désespérait jamais du salut d'aucune âme rachetée du sang de Jésus-Christ.

Comme il donnait un jour la nourriture spirituelle à plusieurs pauvres qu'il avait assemblés pour leur donner ensuite la corporelle , une personne dont il se servait pour faire cette distribution ayant aperçu une pécheresse publique et invétérée depuis long-temps dans le

mal , ne crut pas que cette pauvre fille fût capable de profiter de l'instruction qu'on leur faisait , ni qu'elle dût avoir part à l'aumône qu'on leur allait faire. Elle la voulut donc chasser de la troupe , et la tirait déjà dehors avec effort ; mais le saint homme , blâmant son zèle indiscret par un zèle bien plus éclairé et plus ardent , exhorta cette fille décriée par sa mauvaise conduite , à demeurer et à entendre son exhortation. Elle le fit avec tant de bonheur , qu'étant touchée au vif de la ferveur , de l'humanité et de la douceur du charitable missionnaire , elle imita la Magdeleine , en se jetant à ses pieds avec beaucoup de confiance et de regret de ses péchés ; et après lui avoir fait une confession générale , elle s'éloigna toujours depuis avec beaucoup de soin et de fidélité de toutes les occasions du péché , et consacra , pour faire pénitence de ceux qu'elle avait commis , ce qui lui restait de vie , au service des malades dans un hôpital.

Une autre entretenue par un gentilhomme au grand scandale de toute une ville , qui était d'ailleurs fort exempte de ces sortes de vices par les soins de ce saint homme , fut un jour tout-à-coup si touchée de la charité et de la douceur avec laquelle il lui faisait voir le malheureux état où elle était , qu'elle se prosterna à ses pieds , fondant en larmes , et le conjurant de lui prescrire ce qu'il jugerait à propos , pour la tirer du funeste engagement où elle se trouvait. Le saint homme n'omit aucun des plus

grands ni des plus petits soins nécessaires pour mettre cette pauvre fille à couvert de semblables dangers ; il la conduisit lui-même secrètement dans un lieu de sûreté , et lui fit ensuite passer un bras de mer avec une sûre escorte , pour la remettre entre les mains de son père et de sa mère , d'où le gentilhomme l'avait enlevée , et où elle vécut depuis dans la crainte de Dieu.

Il touchait d'ordinaire de cette façon, en prêchant, les plus insensibles , par la véritable compassion qu'il avait de les voir aveuglés des enchantemens de ce monde trompeur ; et les larmes que sa charité lui faisait quelquefois verser en abondance sur les pécheurs au milieu de ses discours , étant encore plus efficaces que ses paroles , ont remporté un grand nombre de victoires signalées sur les ennemis de la croix du Sauveur , et lui ont ouvert les esprits les plus rebelles et les cœurs les plus endurcis.

CHAPITRE V.

De sa prudence et de ses industries particulières dans ses emplois de zèle.

Je ne parle point ici de cette prudence sur-naturelle et de ce don de conseil que Dieu communiquait à M. Le Nobletz d'une façon si merveilleuse , qu'il lui faisait connaître ce qu'il désirait de lui , non-seulement sur la conduite générale de sa vie , mais aussi sur ses

actions particulières et sur leurs moindres circonstances , avec plus de certitude et de clarté intérieure , qu'on ne voit les choses que le soleil éclaire en plein midi. Je ne prétends parler ici que de cette prudence dont on peut juger sur les dehors , et des actes de laquelle il n'est pas aisé de connaître si c'est une habitude infuse ou acquise qui les produit.

Sa première et sa principale maxime pour les fonctions de son zèle , était qu'il faut acquérir beaucoup de vertu et de piété , pour en donner aux autres , et qu'il est impossible de bien persuader les choses dont on n'est pas soi-même persuadé , ou d'enseigner des pratiques dont on n'a pas reconnu l'utilité par sa propre expérience.

Cette raison lui faisait mettre en usage tout ce qu'il conseillait aux autres ; de sorte que ses traités spirituels et ses sermons n'exhortaient à aucunes bonnes œuvres qu'il n'eût lui-même auparavant soigneusement pratiquées.

C'était ce sentiment qui lui faisait faire de fréquentes retraites chaque année, pour rentrer à loisir en lui-même , et pour s'appliquer de tout son pouvoir à s'établir dans toutes les vertus qu'il voulait faire naître et entretenir dans les cœurs des fidèles ; et il ne détournait avec tant d'ardeur les jeunes gens de s'ingérer légèrement dans le saint ministère , que parce qu'il croyait que la plus grande imprudence du monde , était de se mêler trop tôt et avec danger de travailler au salut des autres , avant que

d'avoir pensé à mettre en quelque sorte le sien propre en sûreté par une étude constante de la vertu.

La prudence que le Sauveur recommandait à ses apôtres, ne regardait pas seulement leur propre conduite; mais étant le bien et la sainteté de tous les peuples, elle leur apprenait tous les moyens possibles de les assister. Celle de notre prêtre apostolique fut si industrieuse, qu'elle lui fit ou renouveler ou inventer un grand nombre de manières presque inconnues jusqu'alors d'instruire et de sanctifier le prochain.

Ses cantiques spirituels sur les mystères de la foi, qu'il faisait chanter après ses catéchismes suivant les sujets qu'il y avait expliqués, et par lesquels il sanctifia les boutiques des marchands et des artisans, le travail des laboureurs, et les barques des pêcheurs et matelots, furent une de ses industries qui lui réussirent le plus heureusement.

Dieu ne bénit pas de moindres succès la coutume qu'il introduisit en divers lieux, où l'ignorance était extrême, d'interroger toutes sortes de personnes sur les principaux articles de notre foi, avant que de les admettre aux sacrements; ce qu'il rendit si facile par sa douceur pleine de charité, que personne n'appuya plus fortement cet usage, que ceux qui y avaient d'abord davantage résisté.

Non-seulement il faisait faire les jours de fête et de dimanche des lectures dévotes dans les églises en public, semblables à celles qu'il

avait établies à Douarnenez depuis le dîner jusqu'à vêpres, dont tous les habitans de cette ville tiraient pour leurs âmes beaucoup de profit et de consolation; mais il faisait aussi faire en particulier aux personnes qu'il portait à la vertu, des lectures qui leur étaient encore beaucoup plus utiles que celles qui se font en public.

Il donnait à quelques-uns pour cela, conformément à leurs besoins, des traités imprimés des auteurs les plus spirituels et les plus capables de les porter aux vertus qui leur étaient les plus nécessaires, et de leur en apprendre des pratiques. Mais il se servait plus ordinairement des traités que lui-même avait composés, et qui étaient admirablement efficaces pour imprimer le mépris du monde et l'amour de Dieu dans les cœurs de ceux qui les lisaient. Il les écrivait dans des cahiers séparés, dont il faisait faire un grand nombre de copies, pour les distribuer en même temps à plusieurs de ses disciples selon leurs besoins et leur capacité.

Il se trouve encore près de deux cents petits livres ou cahiers différens, qu'il avait ainsi composés, dont il y en a quarante qui ne contiennent que des explications de ses énigmes spirituelles, et tous les autres sont des traités et des instructions qui paraissent écrites avec une onction toute particulière du Saint-Esprit, et avec une science plutôt divine et infuse, qu'humaine ni acquise par l'étude.

Il trouva moyen de donner aussi des livres de dévotion , des traités spirituels, et des sujets de méditation , aux personnes qui ne savaient pas lire , en leur faisant peindre dans chaque feuillet de leurs livres , des figures et des hiéroglyphes divins , qui leur servaient de caractères pour représenter à leurs yeux et à leur mémoire les sujets sur lesquels il voulait qu'elles exerçassent leur entendement et leur volonté.

Il envoyait à ses amis et à ses disciples , au commencement de chaque année , des présens d'étrennes , qui n'étaient autre chose que des règles pour se bien comporter dans l'état de vie auquel ils étaient engagés , et pour s'y avancer dans le chemin de la vertu. Il en avait de propres pour toutes sortes d'âges , de conditions, et d'engagemens différens de ceux à qui il écrivait ; et il marquait si bien jusqu'aux moindres circonstances de la conduite que chacun devait tenir pour surmonter les vices ordinaires du monde, et les défauts de ceux de sa profession , et pour se perfectionner de plus en plus dans l'amour de Dieu , qu'il n'y avait personne de ceux qui s'en servaient , qui ne fit de très-grands progrès dans le chemin de la vertu.

Son zèle ardent pour la gloire de Dieu lui fit inventer des cartes et des descriptions de lieux , pour expliquer les mystères de l'amour divin , peut-être aussi ingénieuses , et du moins beaucoup plus utiles que celles dont d'autres se sont servis depuis , pour expliquer les maximes et les poursuites de l'amour profane. Il se servait en

cela de symboles proportionnés à la profession des personnes qu'il instruisait , et leur représentait les choses du monde , dont ils avaient le plus d'usage , pour les faire entrer dans la connaissance des plus spirituelles , et qu'ils eussent eu le plus de peine à concevoir , sans ces sortes d'aides sensibles.

Ainsi il faisait peindre aux gens de guerre un combat ou l'attaque d'une place , pour leur faire comprendre aisément toutes les attaques de nos ennemis invisibles , et tous les saints stratagèmes dont nous devons nous servir dans ces combats spirituels. Il représentait aux gens de la campagne des lieux champêtres , où il y avait des chemins différens , des châteaux , des villages , des montagnes et des vallées , sur lesquelles il appliquait , comme pour attacher et fixer leur imagination , les choses qu'il leur voulait apprendre. Il faisait voir aux matelots et aux pêcheurs les dangers et les naufrages des hommes dans ce monde par le péché , sous les images des naufrages de la mer , dont il leur montrait des tableaux.

Ce fut de cette manière de parabole qu'il se servit souvent pour instruire les mariniers des côtes de la Basse-Bretagne , leur proposant entre autres un tableau , dont on a trouvé l'explication que je vas rapporter presque dans les mêmes termes ; non pas comme la croyant la plus digne d'être mise ici , pour faire juger plus avantageusement de toutes les autres , mais parce qu'elle est une des plus courtes que j'aie pu

rencontrer , et qu'elle suffit pour faire voir combien cette méthode d'enseigner était facile , et propre à faire retenir aux esprits les plus grossiers du peuple les instructions qu'il leur donnait.

« On vous représente dans ce tableau la vie » de l'homme , les dangers qu'il doit éviter , et » les vertus qu'il lui faut pratiquer , pour arriver » au port de la vie éternelle. Cette grande mer » sur laquelle tant de vaisseaux font voile , afin » d'arriver au port qui doit les introduire dans » la terre de promission , où l'on rencontre un » royaume de paix et de délices , n'est autre » chose que la vie passagère et inconstante de » ce monde : ces navires portent des chrétiens » vertueux , et sont chargés de précieuses marchandises , c'est-à-dire , de la grâce sanctifiante , des dons du Saint-Esprit , et des vertus infuses qu'on reçoit avec le baptême , aussi » bien que des grands mérites que ces âmes ont » acquis depuis par leurs bonnes œuvres. Le port » et le royaume où elles tendent toutes , c'est le » séjour des bienheureux.

» Proche de ces riches vaisseaux vous en » voyez d'autres qui ont été entièrement pillés , » et il n'y est demeuré qu'un miroir et un ancre. » Ces frégates ainsi en désordre sont celles des » chrétiens qui ont perdu par le péché mortel » la grâce du baptême , ou la grâce sanctifiante » qu'ils avaient reçue par une véritable contrition et par le sacrement de pénitence. Du » moins leur est-ce un grand bonheur dans ce » malheur extrême , de n'avoir pas perdu la

» foi , qui est ce miroir où ils doivent considérer l'état pitoyable auquel ils sont réduits par leur faute , non plus que l'espérance , qui est » l'ancrage du salut.

» Jésus-Christ notre Sauveur est ce pilote » qui conduit ce vaisseau ; on ne peut sans lui » ni partir , ni trouver la véritable route , ni » avancer , ni même subsister selon la grâce ni » selon la nature , puisqu'il est , comme il le dit » lui-même , l'unique chemin , la vérité et la » vie ; et tous les hommes ni toutes les créatures » ne peuvent faire aucune chose que par son » secours.

» Hélas ! que les quatre autres misérables navires que vous voyez errer en désordre , et » prendre un chemin contraire aux premiers , » sont à plaindre ! L'un est celui des païens , qui » ne veulent pas reconnaître et adorer un seul » Dieu ; le suivant est celui des Juifs , qui refusent de croire en Jésus-Christ ; le troisième » est celui des hérétiques , qui ont abandonné » la foi qu'ils avaient reçue au baptême ; et ces » derniers sont des schismatiques , qui ne perdent leur route que faute de reconnaître le » pape , et de vouloir accepter pour pilote celui » que Jésus-Christ leur a donné , pour tenir sa » place au gouvernail du vaisseau.

» Admirez en même temps que vous plaignez l'aveuglement de ceux-là , le zèle de » ceux-ci , qui veulent les remettre dans leur » route ; ils leur crient sans cesse de prendre » garde , qu'ils s'éloignent infiniment du port

» de la vie éternelle , puisqu'elle consiste à re-
 » connaître un seul vrai Dieu , et son Fils J. C.,
 » qu'il a envoyé pour sauver les hommes. Cette
 » troupe généreuse d'ecclésiastiques et de reli-
 » gieux suit toujours ces pauvres égarés sans
 » les abandonner un seul moment jusqu'à ce
 » qu'ils les retirent du danger prochain , ou
 » qu'ils les voient submergés ; ils présentent des
 » esquifs et des planches à ceux qui , enfin re-
 » connaissant la vérité , veulent bien se servir
 » des secours que ces hommes apostoliques leur
 » fournissent. Vous en voyez quelques-uns qui
 » étant plus particulièrement éclairés du ciel ,
 » et se laissant persuader à ces savans nauton-
 » niers , entrent dans les deux premiers vais-
 » seaux qui ont Jésus-Christ pour principal
 » pilote , et en sont heureusement conduits au
 » havre de grâce et de salut. Il y en a même qui
 » ayant commencé à faire naufrage , s'en sau-
 » vent par la pénitence , que les saints Pères ap-
 » pellent la seconde planche après le naufrage.
 » Mais hélas ! malheur à ceux qui choisissent le
 » naufrage plutôt que le port , et qui aiment
 » mieux demeurer dans les ténèbres que d'ou-
 » vrir les yeux à la lumière , qui doit leur faire
 » voir leurs funestes égaremens.

» Mais hâtons-nous d'entrer dans les pre-
 » miers vaisseaux qui mènent au port du salut ,
 » puisqu'il faut ménager le temps de s'y embar-
 » quer , et qu'il arrive souvent qu'après avoir
 » négligé l'occasion d'y prendre sa place , on
 » ne la recouvre jamais. Considérons-èn , je

» vous prie , tout l'attirail , afin de voir si nous
 » y pouvons faire en sûreté notre voyage de
 » cette vie passagère , et quels avantages nous
 » en tirerons. Les deux principales parties de
 » ce vaisseau sont la proue et la poupe où est
 » attaché le gouvernail. L'une sert à fendre
 » l'eau , et à ouvrir un chemin au vaisseau , qui
 » ne pourrait aller sans cela ; et l'autre pour le
 » conduire dans la route qu'il doit tenir. Cette
 » proue est la foi qui est la première de toutes
 » les vertus , sans laquelle il est impossible de
 » plaire à Dieu , ni de faire aucune démar-
 » che utile dans la voie du salut ; de sorte qu'il
 » faut , comme dit S. Paul , que tout homme qui
 » veut s'approcher de Dieu , croie d'abord qu'il
 » y a un Dieu qui lui donnera le prix de sa course
 » et de ses travaux. C'est cette proue qui doit
 » être à la tête de notre vaisseau , si nous ne vou-
 » lons qu'il périclite , au lieu de faire une heureuse
 » navigation. Pour le gouvernail , vous ne devez
 » pas douter que ce ne soit l'obéissance , puis-
 » que , comme dit le proverbe breton ,

» *Qui n'obéit au nocher ,*

» *Brise contre le rocher .*

» Toute la conduite de cette vie consiste à obéir
 » par pur amour à Dieu , et à ceux qui tien-
 » nent sa place , soit pour le spirituel , soit pour
 » le temporel , et à considérer dans leur auto-
 » rité celle de Jésus-Christ même.

» Les trois grandes voiles que vous voyez , sont

» les trois puissances de l'âme, qui nous servent
 » à connaître et à aimer Dieu, et le vent qui les
 » enfle et qui donne tout le mouvement au vais-
 » seau ; comme s'il en était l'âme, c'est la grâ-
 » ce, qui est une vie divine, qui remplit la mé-
 » moire du souvenir de Dieu ; l'entendement,
 » de la pensée de ses perfections et de ses bien-
 » faits ; et la volonté, d'un amour prompt et gé-
 » néreux, qui porte toutes les autres puissances
 » et de l'âme et du corps, avec une légèreté, et
 » une allégresse non-pareille au port de la grâce
 » consommée, et à celui de la gloire.

» Il serait impossible d'arriver au rivage où
 » l'on a dessein d'aller, si l'on laissait les voiles
 » pliées, sans les exposer aux vents nécessaires,
 » ou si les vents favorables venaient à manquer
 » entièrement. C'est ainsi que si les inspirations
 » divines nous manquaient, il serait absolu-
 » ment impossible d'avancer ; et si le S. Esprit
 » nous favorisant de ses lumières et de ses divines
 » impressions, nous laissions les puissances de
 » l'âme et du corps dans l'oisiveté, sans corres-
 » pondre à la grâce, il serait pareillement impos-
 » sible que nous arrivassions au terme de notre
 » voyage : de sorte que c'est le point le plus es-
 » sentiel pour le salut de bien demander à Dieu
 » sa grâce et d'y coopérer fidèlement.

» Le compas qui tient le maître du navire, c'est
 » la raison qui doit conduire le vaisseau ; et la
 » pureté d'intention qu'il faut avoir dans tous
 » nos desseins et toutes nos actions, n'y recher-
 » chant uniquement que la gloire et le service

» de Dieu, est l'aiguille de la boussole qui re-
 » garde toujours le nord, et fait juger aux ma-
 » riniers de la route qu'ils doivent tenir.
 » Levez les yeux vers le haut du mât, et con-
 » sidérez la hune, où se met la sentinelle du
 » vaisseau pour découvrir de loin les rochers,
 » les changemens des vents et les ennemis : elle
 » nous marque les précautions, et la circons-
 » pection dont nous devons user en toutes nos
 » actions, prévoyant les attaques des ennemis
 » de notre perfection, les tentations et les ad-
 » versités, et nous prémunissant de tout notre
 » pouvoir, pour n'en être pas surpris.

» Descendez ensuite au fond du vaisseau,
 » vous y trouverez beaucoup de sable, pour le
 » lester et le rendre plus stable, en sorte qu'il
 » ne puisse être renversé par la force des vents :
 » c'est ainsi qu'il faut affermir le fond de son
 » âme par l'humilité, par la crainte des juge-
 » mens de Dieu et par une sage maturité pour
 » éviter le malheur d'une infinité de gens qui
 » se sont perdus par leur présomption, et par
 » l'inconstance et la légèreté de leur esprit.

» Ne sentez-vous point les eaux infectées de
 » la sentine, qui font bondir le cœur : ne croyez
 » pas que ce mal soit sans remède ; voici une
 » pompe pour vider ces immondices : c'est
 » l'examen de la conscience, accompagné des
 » actes de contrition que nous devons faire
 » chaque jour avant que de nous coucher, et
 » qui purgent l'âme de ses péchés, de ses mau-

» vaises habitudes, et de toutes ces ordures qui
 » font mal au cœur de Dieu et des anges.

» A quoi servent ces canons, sinon à se défendre de ces pirates que vous voyez se cacher
 » soigneusement derrière ce rocher. Ces pirates
 » sont le monde et le diable qui dressent à nos
 » âmes de continuelles embûches; il faut, pour
 » soutenir leurs attaques et se garder de leurs
 » surprises, des armes offensives et défensives;
 » et nous n'en pouvons avoir de meilleures que
 » la méditation, l'oraison et le jeûne; nos
 » canons sont les vertus contraires aux vices et
 » aux démons qui nous y veulent engager.

» Mais arrêtons-nous un moment pour demander à ces autres mariniers d'où vient
 » qu'ils demeurent les bras croisés, et qu'ayant
 » plié leurs voiles ils ne tâchent pas davantage
 » d'avancer sur leur route: le sous-maître de ce
 » vaisseau répond que lorsqu'ils ont eu le vent
 » en poupe, ils ont toujours cinglé en pleine
 » mer, et qu'ils en attendent un plus favorable que
 » celui qui souffle présentement. Mais, lui pouvons-nous dire, voilà d'autres vaisseaux devant le vôtre, qui prenant le vent de biais,
 » avancent toujours à la bouline. N'importe,
 » dit-il, pour nous, nous ne voulons jamais
 » aller qu'avec le vent en poupe.

» C'est de cette façon qu'il y a plusieurs chrétiens qui demeurent toute leur vie dans le dessein d'aller à leur fin sans jamais y parvenir,
 » faute de bien ménager le temps et les grâces
 » que Dieu leur fait. Ils le servent seulement

» quand ils ont le vent en poupe, et quand
 » tout leur vient à souhait: mais lorsque la prospérité, la joie, la consolation et l'abondance des grâces sensibles leur manquent,
 » leur courage manque aussi, et ils refusent
 » de rien faire pour avancer dans le chemin de
 » la vertu et de l'éternité. Les voyageurs de la
 » Jérusalem céleste feraient bien mieux d'imiter ces autres sages et adroits nautonniers,
 » qui ménageant le peu de vent qu'ils ont, ne
 » laissent pas d'aller toujours, et d'avancer vers
 » le port, où ils abordent enfin avec plus de
 » gloire que s'ils eussent toujours eu le vent
 » fort favorable.

» Mais il faut éviter d'échouer, ou de briser son vaisseau au milieu de sa course. Prenons
 » garde à cette file de rochers affreux, qui
 » nous menacent de notre ruine, surtout s'il y
 » survient quelque tempête qui y pousse notre
 » navire avec impétuosité. Ces écueils sont les
 » maximes du siècle et du pays, les mauvaises
 » compagnies, les persuations et les exemples
 » du monde, qu'il faut cotoyer avec beaucoup
 » de soin si l'on veut éviter le naufrage d'une
 » éternité malheureuse. Les tempêtes que nous
 » craignons sont suscitées par douze vents furieux, qui sont les mauvaises pensées, et l'amour, la haine, la colère, et les autres passions
 » désordonnées.

» De même que quand les vents sont trop
 » impétueux, il faut abaisser les voiles, jeter
 » l'ancre et se mettre en prières; il faut aussi

» quand nos passions sont le dérèglement , avoir
 » recours à la prière , et à une ferme confiance
 » en la bonté de Dieu, accompagnée d'une hum-
 » ble défiance de nos propres forces.

» Enfin , après avoir échappé heureusement
 » ces dangers , nous avons maintenant le vent en
 » poupe , et il nous en faut bien servir.

» Je découvre devant nous une île et un grand
 » nombre de vaisseaux qui y veulent aborder ;
 » j'y vois aux environs des naufragés , et des
 » corps morts flottans ; voici un esquif qui vient
 » au-devant de nous, où j'aperçois deux ecclé-
 » siastiques , qui nous expliqueront toutes les
 » particularités de ce que nous ne voyons en-
 » core que confusément.

» Cette île , nous disent ces messieurs , s'ap-
 » pelle l'île fortunée. De tous les navires qui
 » tâchent d'y aborder , plusieurs n'y réussis-
 » sent pas , parce que tous ne s'y prennent
 » pas également bien. On y entre par trois diffé-
 » rentes pointes , dont l'une est fort haute , et
 » ceux qui rencontrent des corsaires qui accro-
 » chent leurs vaisseaux et s'en rendent mai-
 » tres , s'ils ne trouvent une vigoureuse ré-
 » sistance : la 2.^e pointe est plus assurée , pourvu
 » qu'on rame avec persévérance , et qu'on
 » aille contre vent et marée : la 3.^e pointe est plus
 » basse ; et si l'on ne prend son fil , comme
 » pour arriver à la seconde , il y a un courant
 » d'eau si rapide qu'on n'arrive pas même à la
 » 3.^e pointe ni à l'île.

» Le séjour des bienheureux auquel nous as-
 » pirons est cette île fortunée : on peut y arriver

» par une pointe élevée , en observant les con-
 » seils de la plus haute perfection : mais quel-
 » ques-uns voulant y aborder entreprennent
 » au-delà de leurs forces et s'engagent sans vo-
 » cation divine dans un état trop élevé , d'où
 » les chutes auxquelles les démons , qui savent
 » leur faiblesse , les attirent incessamment , ne
 » peuvent être que très-grandes et très-funestes.
 » Ceux qui tâchent d'entrer par la seconde
 » pointe , sont ceux qui aspirent à observer les
 » conseils de l'Évangile , mais qui ne peuvent
 » pas les garder tous fort exactement ; ils y
 » manquent quelquefois par fragilité , mais du
 » moins ce dessein généreux qu'ils avaient de
 » faire des œuvres de surérogation , fait qu'ils
 » gardent les commandemens de Dieu , et qu'ils
 » se sauvent par la troisième pointe de l'île ,
 » qui est celle des commandemens. Il y en a
 » d'autres plus lâches , dont le monde est tout
 » rempli , qui n'ont point de plus haute pré-
 » tention , que de garder les commande-
 » mens de Dieu et de l'Église , lorsqu'on ne peut
 » les transgresser sans commettre une offense
 » mortelle. Quand un péché n'est pas fort énor-
 » me , ils ne font aucune difficulté de le com-
 » mettre ; ils se contentent , pour tous exercices
 » de piété , de s'approcher des sacremens
 » à Pâques , et d'assister à la messe les fêtes
 » et dimanches , sans pratiquer aucune bonne
 » œuvre de conseil. Ces pauvres gens ne pren-
 » nent pas garde que le courant de notre na-
 » ture corrompue étant rapide comme il l'est ,

» il faut toujours aspirer plus haut que le lieu
 » où l'on doit arriver , et que la force des tentations ne nous fait que trop descendre au-dessous de nos prétentions. De sorte que tout homme qui veut se garder des chutes mortelles , doit tâcher de se purger des péchés véniels ; et pour se garder exactement ce qui est commandé , il faut nécessairement ne point négliger ce qui est seulement de conseil.

» Il faut de plus , pour approcher de cette île , aller de droit fil entre ces deux rochers , dont le passage est fort difficile ; tous ces corps morts sont de gens trop peu adroits , qui y ont échoué. Il faut ainsi pour arriver au ciel passer entre deux écueils , qui sont la présomption et le désespoir ; on ne les peut éviter sans guides , qui sont l'espérance et la crainte de Dieu. Ces deux guides se doivent toujours accompagner l'un l'autre , et se perdraient eux-mêmes s'ils se séparaient. Nous arriverons enfin de cette façon à cette île délicieuse , au milieu de la mer pacifique de l'amour divin. Dieu nous en fasse la grâce. »

CHAPITRE VI.

De la manière dont il exerçait son zèle dans ses entretiens publics et particuliers , et dans l'administration des sacrements.

OUTRE toutes les industries du zèle de M. Le Nobletz , qui lui ont été propres , il faisait de grands fruits par les moyens ordinaires dont se servent communément les autres missionnaires , je veux dire par les sermons et les catéchismes , par les entretiens particuliers , et par les confessions qu'il entendait avec une assiduité infatigable.

Comme il ne prêchait jamais qu'aux lieux où il se sentait appelé de Dieu par une inspiration particulière , suivant les règles qu'il s'était lui-même prescrites , et qui se sont trouvées après sa mort parmi ses papiers , il ne le faisait aussi jamais sans des secours du Ciel très-forts et très-abondans , qui produisaient dans ses auditeurs des fruits incroyables.

Il s'accommodait entièrement à leur portée ; et non-seulement il s'abstenait toujours des questions subtiles et problématiques de philosophie et de théologie , qui ne sont d'ordinaire entendues que de très-peu de personnes ; et très-rarement aucun trait du droit civil ou canon , où il était très-versé , ni aucune histoire profane ; mais il se servait même d'une grande simplicité de discours quand il prêchait devant le simple

peuple , et lui parlait dans les termes les plus communs et les plus intelligibles , des vices dont il voulait lui donner horreur , et des vertus qu'il voulait lui faire aimer.

Son discours était toujours composé de trois principales propositions , qui en étaient les trois points. La première était une vérité de la foi , ou un passage de l'Écriture , qu'il établissait par l'Écriture même et par les autorités des saints Pères , jointes à quelques raisons , quand il le jugeait à propos. Son second point était une description des mœurs de la plupart de ses auditeurs , dont il faisait paraître la difformité par leur opposition à ce qu'il avait établi dans le premier point ; et il employait le troisième à tirer des conclusions des deux premiers , et à faire des mouvemens si tendres et si touchans qu'il n'y avait point de cœur si dur qui n'en fût amolli.

Sa grande lecture des saints Pères , et son usage continuel des choses saintes , le dispensaient de faire de grandes préparations pour ses discours ; il s'y disposait ordinairement aux pieds de son crucifix , et il y puisait dans la méditation cette onction admirable de piété , dont il remplissait ensuite tous les cœurs.

Il faisait même quelquefois ses sermons sur-le-champ , quand il en était besoin ; et c'était alors que le Saint-Esprit lui mettant en bouche ce qu'il devait dire , il prêchait le plus utilement. Ce fut ainsi qu'un jour prêchant dans une paroisse , où un abbé plein de mérite et d'excel-

lentes qualités , qui y faisait sa visite , lui ayant recommandé , en lui donnant sa bénédiction , la brièveté par ces deux mots latins : *Esto brevis* , il fut inspiré de laisser le discours qu'il avait préparé , et de prendre pour son texte les deux petits mots de l'abbé. Il le fit avec tant de grâce du Ciel , parlant du Verbe qui s'était fait petit par amour , du malheur de ceux qui voulaient s'agrandir , et qui ne savaient pas s'accommoder à la brièveté des honneurs , des plaisirs et des autres biens de ce monde , et enfin de la grandeur et de la durée des peines dont ces biens si courts et si petits seront suivis , qu'il laissa tous ses auditeurs sanglottant de la douleur qu'ils avaient d'avoir été jusqu'alors si peu affectionnés à la petitesse auguste de l'Enfant Jésus.

Pour étendre et perpétuer les fruits qu'il faisait par ses catéchismes , qu'il croyait être la fonction la plus importante des missionnaires , il remarquait d'abord ceux qui avaient le plus d'esprit et de disposition pour retenir aisément ce qu'il leur enseignait , et pour l'apprendre aux autres ; et il en instruisait aussi toujours quelques-uns avec un soin particulier dans tous les lieux où il faisait la mission , afin qu'ils pussent , après son départ , continuer à enseigner les habitans des mêmes lieux où il avait séjourné , et même faire part de ce qu'il leur avait appris à ceux des lieux circonvoisins.

Quand il avait bien imprimé dans la mémoire de la plupart tous les articles de notre croyance , il faisait monter ceux qu'il choisissait pour ses

plus particuliers disciples, comme à une classe plus haute de catéchisme ; et leur enseignant les principaux points de l'esprit de Jésus-Christ et des conseils de l'Évangile, il leur apprenait le catéchisme du mépris du monde, qu'il avait composé pour ceux qui se porteraient à une plus grande perfection, et à un détachement généreux de toutes les créatures.

Pour leur imprimer davantage ses instructions dans la mémoire, il les assemblait à la fin de ses catéchismes en diverses bandes composées chacune de quatre ou cinq personnes de même sexe, afin que s'entr'aidant mutuellement, ils répétassent ensemble avec une sainte émulation les choses qu'il leur avait expliquées.

Il ne se lassait jamais de répéter plusieurs fois la même chose au peuple et aux enfans, qui autrement n'en eussent retenu aucune de toutes celles qu'on leur avait enseignées avec le plus de soin. Après avoir fait l'instruction le matin, il faisait venir en particulier quelques-uns de ceux qu'il jugeait les plus capables de la bien retenir, afin que la répétant dans une conférence qu'il faisait sur le soir, ils en fissent voir aux autres la facilité par leur exemple.

Pour aider encore les plus grossiers, surtout dans les lieux où il ne pouvait demeurer que fort peu de temps, il partageait son auditoire en classes, composées chacune d'autant de personnes qu'il leur expliquait de points ou d'articles, et donnant seulement à chacun le sien à apprendre ; il leur recommandait fort de l'en-

seigner ensuite avec tout le soin possible à tous ceux de leur classe ; ce qui abrégait merveilleusement les soins et le temps qu'il lui eût fallu employer, s'il eût voulu apprendre toutes choses à chacun par lui-même. Cela réussissait surtout admirablement, lorsqu'il faisait survenir à ces industries ses chants spirituels et l'explication de ses énigmes sur les mêmes points qu'il avait enseignés ; qui était la manière dont il avait accoutumé d'en user.

Ses entretiens particuliers ne faisaient pas moins de fruit que ses discours publics. Il les proportionnait toujours à la portée et aux dispositions personnelles de ceux à qui il parlait : de sorte qu'il n'y en avait presque jamais aucun dans l'esprit duquel il n'entrât par sa douceur insinuante, et par l'affection et le zèle qu'il témoignait avoir pour son avantage et pour le salut de son âme.

Il agissait civilement avec tout le monde, et il n'y avait personne à qui il ne rendît quelque sorte de respect ; de manière que cette véritable humilité, qui était sans aucune affectation, jointe à la joie qui paraissait sur son visage, et à la charité avec laquelle il les assistait dans leurs nécessités spirituelles et corporelles, étaient de puissans charmes pour disposer les esprits et les cœurs à se rendre dociles à l'Évangile qu'il leur enseignait.

Il croyait qu'un extérieur trop austère, et trop grave dans les missionnaires, pouvait empêcher de grands biens qu'ils eussent faits

parmi le peuple avec un abord plus humain ; et il disait « que si les médecins ajoutaient les » paroles rudes et les mauvais traitemens à la » peine qui accompagne d'ordinaire leurs remèdes , la plupart des malades refuseraient » de s'en servir et préféreraient quasi le mal à la guérison ; et que Dieu se sert souvent de la » confiance que les pécheurs prennent au directeur , et de la douceur qui paraît en lui , » pour leur faire goûter ensuite les délices de sa grâce et de son service. »

Il n'y a personne de ceux qui l'ont fréquenté , qui ne témoigne n'avoir jamais connu aucun autre homme plus bienfaisant , d'un entretien plus engageant , et d'une plus grande ouverture de cœur ; et ils assurent tous qu'il fournissait si agréablement à la conversation en parlant de la vertu et changeant adroitement des discours indifférens en discours de piété , qu'ils eussent passé volontiers les années entières à l'écouter , sans craindre d'en recevoir aucun dégoût ni aucun ennui.

Quoique la gaieté dont il se servait pour donner un accès plus facile à tout le monde , et pour faire entrer plus doucement dans les esprits les paroles de salut et les conseils les plus difficiles de l'Évangile , inspirât de la joie ; ce qu'il disait de plaisant n'avait jamais rien de fort éloigné de toute bouffonnerie et de toute légèreté.

On voit , lorsqu'il se servait de quelque proverbe , de quelque comparaison , ou de

quelque expression commune ; et qui quelquefois avait presque quelque chose de ridicule , qu'il ne le faisait que pour faire plus d'impression sur la mémoire et l'imagination de ceux qu'il reprenait de quelque défaut , et pour adoucir la sévérité de ses avis , qu'il donnait ainsi avec tant de grâce , et d'affabilité , que tous en étaient touchés et que nul ne s'en pouvait tenir offensé. Aussi n'y avait-il personne qui ne reconnût que cette bonté avec laquelle il s'accommodait à la faiblesse des hommes , venait d'une charité ardente , et que son âme n'en était jamais moins attachée à Dieu.

Il ne demeurait pas d'ordinaire long-temps en conversation , et n'y faisait pas de grands discours , si quelque occasion extraordinaire ne le lui faisait juger nécessaire à ceux qu'il voyait ; mais après avoir pris son temps de dire à propos quelque chose qui édifiât le prochain , il se retirait , laissant faire le reste à l'esprit de Dieu , qu'il suppliait très-instamment , et se rendait ainsi utile à un plus grand nombre de personnes.

Enfin , c'était surtout dans ses entretiens familiers que se faisant tout à tous , il gagnait tout le monde à Jésus-Christ. Il tirait ses paraboles et ses comparaisons de l'art et de la profession de chacun de ceux à qui il parlait ; il les aidait même à s'y rendre plus habiles , en leur apprenant ce que la vivacité de son esprit et son érudition lui en avaient fait con-

naître ; de sorte qu'expliquant la marine et la carte aux gens de mer, l'arithmétique aux marchands , et les observations naturelles de l'agriculture aux gens de la campagne , il les conduisait par ces connaissances humaines à d'autres plus spirituelles et plus nécessaires à leur salut.

Pour ce qui regarde les confessions , on ne peut dire avec quel soin et quelle circonspection il s'appliquait à les entendre. Il tenait que cet exercice est aussi dangereux au confesseur qui n'est pas toujours sur ses gardes , que profitable aux pénitens , lorsqu'ils font rencontre d'un sage, vertueux et expérimenté directeur ; et que si la trop grande sévérité est à craindre , parce qu'elle éloigne les pécheurs de ce sacrement d'amour et de pardon , la mollesse et la trop grande condescendance est encore plus blâmable , puisqu'il arrive quelquefois que sans absoudre valablement le pénitent , elle rend le confesseur complice de ses mêmes crimes.

Pour ne se point exposer à donner trop aisément l'absolution à ceux qui n'en étaient pas capables , il ne commençait point à confesser dans ses courses apostoliques , qu'il ne fût informé auparavant des vices les plus communs du lieu où il faisait sa mission , et qu'il ne se fût aussi assuré que tous ceux qui s'approchaient des sacremens , étaient suffisamment instruits de nos mystères.

Quand quelques personnes engagées dans un état de vie dangereux , et dans des péchés

scandaleux , ou dans quelque-une de ces professions qu'on estime toujours criminelles , à cause des grands vices qui y sont ordinairement attachés , voulaient se confesser à lui , il les priait de prendre un temps suffisant pour se bien examiner ; et leur assignait une heure pour conférer avec eux ; et s'il ne les trouvait ensuite en disposition de quitter , non-seulement le péché , mais aussi les occasions et les engagemens qui les y portaient , il se contentait de joindre ses prières aux leurs , pour leur obtenir de Dieu de plus saintes dispositions à une véritable conversion.

Toutes les pénitences qu'il imposait étaient d'ordinaire autant préservatives que satisfactives , et il enjoignait aux pénitens de faire de certaines bonnes actions les plus opposées aux mauvaises , dont ils s'étaient confessés , et les plus capables , non-seulement d'expier les fautes , mais aussi de déraciner le vice.

Délivrant , par ces industries , de la servitude du péché les plus engagés dans le crime , il les portait même aux plus hautes vertus , et faisait avec la grâce que Dieu attachait à ses soins dans l'administration de ce sacrement plusieurs conversions , qui pourraient , parmi le grand nombre de miracles que Dieu a accordés à ses prières , passer pour les plus surprenans , et les plus dignes d'admiration.

CHAPITRE VII.

De sa dévotion particulière envers l'adorable Trinité, la sainte humanité du Fils de Dieu, l'auguste sacrement de l'autel, la bienheureuse Mère de Dieu, et envers ses autres saints protecteurs.

Le zèle qui brûlait dans le cœur de ce saint homme ; était accompagné d'une tendresse de dévotion toute particulière, qui paraissait dans toutes ses pratiques, et qu'on pouvait même remarquer sur son visage, lorsqu'il parlait, ou qu'il entendait parler sur des sujets de piété.

Entre plusieurs manières qu'il avait d'honorer l'auguste Trinité des personnes, à qui nous ne pouvons jamais rendre d'assez profondes adorations, il priait le Père de lui pardonner les fautes qu'il avait commises par fragilité, le Fils de lui remettre celles qui lui étaient échappées par ignorance, le Saint-Esprit d'effacer celles qu'il avait faites par malice. Il demandait encore au Père la force pour s'avancer dans la pratique des vertus, au Fils la lumière pour reconnaître l'excellence et le prix de chaque vertu, et au St-Esprit une ardeur constante pour s'y exercer jusqu'au dernier soupir de sa vie. Il invoquait ces trois adorables personnes en toutes rencontres, et l'on voit par plusieurs de ses écrits, qu'il s'entretenait tendrement avec elles sur la fin de toutes ses méditations. De sorte qu'il n'y a pas de quoi

s'étonner que ses prières aient été si efficaces, et qu'il ait obtenu les grâces les plus extraordinaires par ce soin qu'il avait d'employer ainsi toujours avec une entière confiance le nom de la très-sainte Trinité.

Il n'y a que les saintes âmes accoutumées à méditer les mystères de la vie du Sauveur, qui puissent concevoir la douceur qu'il y a à considérer dans toutes ses actions ce divin modèle, et à s'y attacher uniquement. M. Le Nobletz n'entreprenait aucune chose, n'allait nulle part, ne faisait et ne disait rien qu'il ne cherchât à l'imiter. Il le considérait toujours présent, et il lui semblait que comme il en recevait les exemples sur lesquels il réglait toute sa conduite, il en tirait aussi de très-grands secours pour y bien réussir.

On reconnaît par ses écrits et par ses pratiques de dévotion, que selon les lieux où il allait, et les œuvres de zèle et de charité auxquelles il s'occupait, il considérait différens endroits de la vie du Sauveur, qui y étaient les plus convenables, et que jamais il ne perdait de vue ce grand exemplaire de toutes les vertus. Il donnait ces mêmes pratiques à ceux dont il gouvernait la conscience, et il ne leur conseillait jamais aucune chose qu'il n'autorisât par quelque exemple de notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais il honorait surtout, avec une vénération et une tendresse particulière, les souffrances auxquelles nous devons notre salut ; et l'on peut dire que s'il considéra toute sa vie le Sauveur,

il en employa la moitié à le regarder attaché sur la croix par amour. C'était le sujet le plus ordinaire de ses méditations et de ses entretiens. Il le faisait aussi méditer tous les vendredis à ses disciples ; et pour en faciliter les moyens à ceux qui ne savaient pas lire, il leur avait fait peindre des images et des figures, où chaque point de leur entretien spirituel leur était marqué d'une manière qui fixait la légèreté de l'imagination, et qui disposait le cœur aux plus saintes affections.

Il portait aussi ceux qui aspiraient à une plus haute perfection, à penser toutes les heures du jour à la passion du Sauveur, et il leur en avait appris la pratique par le moyen d'un tableau qu'il leur avait fait peindre, et qui se voit encore dans la chapelle de saint Michel, bâtie à Douarnenez, au même lieu où ce saint homme avait son plus long séjour. Il appelait cette énigme spirituelle l'horloge de la passion, parce qu'elle servait à avertir à toutes les heures de penser à ce grand mystère de l'amour divin.

Durant tout le temps qu'il demeura à Douarnenez, il lavait tous les ans le jour du Jeudi Saint les pieds à douze pauvres pécheurs, pour honorer l'humilité avec laquelle le Fils de Dieu se disposa au supplice de la croix, et il avait partagé l'espace qui est entre un lieu appelé le Porzit et l'Eglise paroissiale de Plouaré en sept différentes stations, en mémoire de celles que fit le Sauveur au temps de ces dernières souffrances. Il employait la nuit du Jeudi au ven-

dredi Saint à visiter ces sept endroits, y étant accompagné de quelques pauvres pécheurs qu'il avait instruits dans la perfection évangélique ; et il leur expliquait à chaque lieu, en forme de méditations, quelque partie de la passion, qu'il avait partagée pour cela en sept méditations, qui ont été trouvées parmi ses autres papiers.

Il avait le cœur plein d'ardeur et de reconnaissance pour notre Seigneur dans l'adorable Sacrement de l'autel, qui est comme une continuation du sacrifice sanglant du Calvaire. Nous avons dit ailleurs avec quelles préparations il s'en approchait, et comment il en faisait le principal et comme l'essentiel de toutes ses dévotions.

Il disait souvent, et l'on a trouvé marqué dans ses exercices de piété, écrits de sa main, « que comme il n'y a point en ce monde de » moyen plus efficace et plus infaillible, pour » assurer son salut, pour se bien convertir à » Dieu, et pour arriver au plus haut degré de » toutes les vertus, que de prendre souvent cette » divine nourriture de l'âme, il n'y a rien aussi » de plus capable d'endurcir un cœur, et de » porter dans le dernier malheur, lorsqu'on s'en » approche sans y apporter les préparations » nécessaires ; que c'est surtout dans ce sacrement que se vérifie cette prophétie de St. Si- » méon, qui disait que Jésus-Christ devait être » la ruine et la résurrection de plusieurs per- » sonnes ; que comme le même feu épure l'or

» et brûle la paille, comme le même soleil fond
 » la cire, et endurecit les métaux, et en éclaire
 » plusieurs de ces mêmes rayons, dont quel-
 » ques autres sont aveuglés; que comme la
 » même mer sauva les enfans d'Israël, et perdit
 » les Égyptiens; et comme la même médecine
 » conserve la vie à l'un, et donne la mort à l'autre,
 » à cause des différentes dispositions des
 » humeurs qu'elle rencontre; il arrive aussi que
 » le même sacrement qui donne la vie et la lumière
 » aux saints, qui les purifie, et qui attendrit
 » leurs cœurs de plus en plus, porte l'obscurité,
 » l'endurcissement et la mort aux âmes
 » de ceux qui ne discernent pas ce pain adorable
 » d'un pain commun, et qui prétendent
 » conserver chez eux leurs passions et leurs
 » attaches criminelles, en y recevant le Dieu
 » de toute la pureté et de toute la sainteté;
 » qu'enfin, comme ceux qui reçoivent la sainte
 » hostie sans quitter la volonté de commettre
 » des offenses mortelles, reçoivent, selon saint
 » Paul, leur propre jugement et leur condamnation
 » de mort éternelle, ceux qui la reçoivent
 » sans quitter leur engagement de volonté à de
 » certains péchés véniels, bien loin de s'en
 » corriger se mettent en danger de rendre leurs
 » chaînes plus pesantes; et en recevant la grâce
 » du sacrement, augmente leurs habitudes
 » mauvaises, ou du moins ne font rien pour les
 » diminuer, dans le temps qu'il est de la dernière
 » importance de bien ménager, et dans les occasions
 » les plus favorables à leur liberté. »

On trouve parmi ses papiers des règles pleines
 des plus beaux sentimens de l'Écriture et des Pères,
 qu'il donnait à ceux qui désiraient recevoir la sainte
 Eucharistie. Il les distingue en trois sortes de
 personnes, dont les unes qui communient très-souvent,
 s'y disposent aussi avec un soin et une application
 particulière, par une continuelle élévation d'esprit
 à Dieu; les autres n'aspirant pas à une si haute
 perfection, tâchent du moins de vivre comme
 plusieurs bons chrétiens dans la crainte de Dieu,
 et avec une ferme résolution de ne le jamais
 offenser mortellement, sans toutefois quitter
 l'embarras des affaires et les occupations
 ordinaires du monde. Les derniers enfin, en
 fréquentant souvent les sacremens, retiennent
 l'esprit, les maximes et les attachemens du
 monde, veulent accorder une vie libre et
 déréglée avec des dévotions aussi réglées
 et aussi fréquentes que celles des plus
 vertueux, et scandalisent les simples, qui
 jugent par leur exemple, que Bélial se peut
 accorder avec Jésus-Christ, et qu'on peut
 aimer le vice, en faisant profession de la
 piété.

Il conseille aux premiers, avec les anciens
 Pères de l'Église, de se servir du corps du
 Fils de Dieu, comme d'un pain qui doit être
 la nourriture ordinaire de leur âme, et de
 s'établir par ce moyen dans l'union la plus
 étroite avec l'époux céleste, y employant
 les actes de toutes les vertus les plus
 intérieures et les plus sublimes, dont il
 fait un long dénombrement.

Il recommandé aux autres, si leurs occupations sont de nécessité, ou du moins de bien-séance, et n'engagent point d'elles-mêmes au péché, de ne pas s'abstenir de la communion, mais de se dégager de temps en temps de leurs affaires les plus embarrassantes, et de se donner le loisir de prendre la robe nuptiale et un cœur nouveau, pour approcher de ce divin mystère; de se servir, pour s'y disposer, des pratiques qui peuvent s'étendre le plus loin, et conserver plus long-temps la grâce du sacrement, et surtout de combattre alors avec plus d'effort et de vigueur leurs mauvaises habitudes, d'attaquer en particulier celles dont ils se sentiraient plus captivés, et qui éloignent davantage de la perfection, et de s'établir dans les vertus contraires, en prévoyant les occasions qui se présenteront de les exercer.

Il voulait que les derniers imitassent Josué, qui ne présenta à Dieu des sacrifices qu'après avoir abattu les idoles, et aboli les sacrifices institués à l'honneur des faux dieux, qu'ils travaillassent solidement à déraciner de leurs âmes les habitudes vicieuses qu'ils y reconnaissaient, et à découvrir celles qu'un long aveuglement leur cachait, avant que de s'ingérer bien avant dans ces mystères du divin amour; et qu'enfin, quand par de fréquentes rechutes ils avaient reconnu l'idole de leur âme, qui les portait souvent dans des crimes habituels, il fallait qu'ils travaillassent à l'abattre, s'ils voulaient y mettre Jésus-Christ en sa place, et recevoir plutôt la

vie que la mort par leurs fréquentes communions.

Comme la sainte Vierge eut pour lui une tendresse de Mère, ainsi que nous avons vu en plusieurs endroits de cette histoire, il eut toujours pour elle les sentimens d'un fils très-reconnaissant. Il récitait tous les jours en son honneur le chapelet, et des prières composées des éloges que l'Eglise et les saints Pères lui donnent. Il ne faisait aucune demande à son fils, qu'il ne s'adressât à elle par quelque aspiration de cœur, croyant que le Sauveur n'avait jamais de prières plus agréables que celles où l'on employait le crédit de sa mère. Il avait en toutes occasions des méthodes particulières de l'honorer et de la faire honorer aux autres.

Il lui rendait surtout ses devoirs, la considérant sous le titre de mère de Dieu, que l'Eglise lui a conservé avec tant de ferveur contre un grand nombre d'hérétiques furieux; et il se servait d'un exercice particulier pour honorer les bienheureuses entrailles qui ont porté le verbe incarné, et les mamelles qui l'ont allaité.

Pour donner aux autres les mêmes sentimens qu'il avait pour cette reine du ciel, il composa un traité et une énigme spirituelle sur ses perfections admirables, qu'il donnait à ses disciples à lire et à étudier; il enseignait dans tous les endroits où il allait en mission, les mystères de sa vie et la façon de les méditer en récitant le rosaire; et il ne sortait jamais d'aucun

lieu, qu'il n'y eût appris à tout le monde une méthode de considérer les avantages dont son fils l'a honorée, qu'il disait être les douze étoiles qui composent sa couronne.

Outre cette protectrice générale de tous les hommes auprès de Dieu, il s'était choisi au ciel un grand nombre d'autres amis et d'intercesseurs particuliers suivant les sujets qu'il avait eus de les honorer, les faveurs qu'il en avait reçues, et les besoins qu'il avait de leur secours.

On reconnaît par ses papiers qu'il honorait les saints anges avec une application particulière, et qu'il leur faisait adresser souvent par les plus fervens de ses disciples des prières réglées de neuf jours consécutifs, pour implorer l'assistance des neuf chœurs de ces esprits bienheureux. Il demandait par l'intercession des Séraphins un ardent amour de Dieu ; aux Chérubins, une science divine ; aux Thrônes, le don de contemplation et le repos d'esprit en Dieu ; aux Dominations, une douce sévérité envers ses inférieurs ; aux Vertus, une inclination constante à la pratique des vertus ; aux Puissances, une force d'esprit et de courage nécessaire pour surmonter les ennemis de son salut et ses propres passions ; aux Principautés, une obéissance prompte, humble et respectueuse à ses supérieurs ; aux Archanges, une grande affection pour le bien public de l'Eglise, des royaumes et des provinces, et particulièrement des lieux où il demeurait ;

et aux Anges, le zèle pour le salut du prochain, et une constante imitation de l'emploi que Dieu leur a donné de purifier, d'illuminer et de perfectionner les âmes rachetées du sang de son Fils.

Il implorait particulièrement le secours des Anges gardiens des lieux où il faisait ses missions, et des personnes auprès desquelles il exerçait son zèle. Il en usait de même à l'égard des patrons des diocèses et des villes et bourgades où il allait, et s'adressait à eux avec un soin et une confiance extraordinaires, ne doutant nullement que Dieu ne leur donnât un grand pouvoir pour assister les provinces et les peuples qui les avaient choisis pour leurs protecteurs. Et cette raison lui avait donné une tendresse particulière pour saint Corentin, premier évêque et patron du diocèse où il s'est le plus long-temps employé au salut des âmes.

Il était singulièrement dévot à saint Joseph, à cause de sa chasteté ; à saint Pierre, à cause de sa foi ; à saint Jean l'Evangéliste, à cause de sa charité ardente envers Dieu et le prochain ; au bienheureux Jean de Dieu, à cause de sa simplicité et de son affection à assister les pauvres. Sa tendresse pour la très-sainte Mère de Dieu, lui en avait aussi donné beaucoup pour sainte Anne. La sainte liaison qu'il avait avec les Pères Dominicains et les Pères Capucins, avait commencé à produire en lui une forte inclination à honorer les fondateurs de ses deux saints ordres, qui augmenta toujours, et qu'il conserva jusqu'à la

mort. Il invoquait souvent sainte Barbe, et visitait tous les jours sa chapelle au Conquet, pendant qu'il y fit son séjour, pour obtenir par son intercession une heureuse mort, et la grâce d'être fortifié des sacremens de l'Eglise avant ce passage terrible.

Il s'attacha toujours depuis sa conversion à imiter la vie de saint Ignace, fondateur des Jésuites, qu'il disait avoir possédé l'esprit de Jésus dans un souverain degré; et il le pria de lui obtenir un zèle de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes, qui fût pareil au sien.

Il avait une affection et une tendresse admirable pour saint Jérôme, parce que Dieu l'avait appelé l'an 1598, à la profession du mépris du monde le jour de la fête de ce grand docteur de l'Eglise; c'était surtout par son intercession qu'il demandait tous les jours ce même mépris du monde, et sur les exemples de sa vie qu'il tâchait de le pratiquer.

CHAPITRE VIII.

De ses oraisons et de sa manière de s'entretenir avec Dieu.

NOTRE prêtre apostolique savait assez que toutes les fonctions des apôtres, au temps de la naissance de l'Eglise, consistaient à prier et à publier l'Evangile (*Act. 6. 4.*), et qu'ils donnaient le premier rang à l'oraison parce qu'elle unit à Dieu

le prédicateur, comme l'instrument de la grâce à celui qui en est la cause principale. Il avait remarqué que la prédication toute seule, sans l'aide de la prière, ne peut pas plus que le son d'une cloche inutile, au lieu que la prière peut obtenir, sans le secours de la prédication, de merveilleux effets pour la conversion des âmes, et que même tous les changemens des plus grands pécheurs qui sont devenus ensuite de grandes lumières dans l'Eglise, ont toujours été accordés aux ferventes oraisons de quelque personne vertueuse; comme la sainteté de S. Paul et de S. Augustin, a autrefois été le fruit des prières et des larmes de S. Étienne et de Ste. Monique.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs de son union parfaite avec Dieu, qu'il ne perdait non plus de vue, même au milieu de ses affaires de charité, et en satisfaisant aux nécessités de la vie, que s'il eût été dans un désert avec un plein loisir. Il s'abîmait si fort dans ses saintes contemplations, qu'elles lui faisaient souvent oublier de prendre ses repas; et son esprit étant ainsi occupé des lumières divines, tous les autres objets faisaient si peu d'impression sur lui, qu'il faisait souvent les choses les plus nécessaires à l'entretien de la vie, dont il ne se souvenait nullement un moment après les avoir faites.

Il avait coutume, pour cacher les transports extraordinaires de la grâce qui le ravissaient hors de lui même, et lui faisaient presque perdre entièrement l'usage des sens extérieurs, de se retirer des compagnies

quand il sentait les approches de l'esprit divin ; ou du moins s'il ne pouvait quitter entièrement les personnes avec qui il était , il se mettait en quelque coin , et se couvrant le visage avec les mains , faisait croire à ceux qui le voyaient en cette posture qu'il était endormi. C'était un sommeil de ses sens qui rendait son âme si éclairée , qu'on l'a vu souvent à son réveil dire des choses extraordinaires qu'il ne pouvait avoir apprises que de Dieu par une voie surnaturelle. Il prédit de cette manière l'élection du pape Innocent X, la grossesse heureuse de la reine-mère (1) , lorsqu'on croyait n'avoir plus de sujet de l'espérer , et un grand nombre d'autres choses futures , ou qui se passaient dans des pays fort éloignés au même temps qu'il les racontait , comme nous le verrons en parlant du don de prophétie dont Dieu l'avait favorisé.

Sa retraite d'un an , et les autres moindres qu'il faisait souvent chaque année selon la règle qu'il s'était prescrite , ou selon l'attrait extraordinaire du St-Esprit , n'étaient que pour vaquer plus librement à l'oraison , et hors de ces temps de solitude , où il s'occupait uniquement à entretenir le céleste Époux des âmes , il y employait une partie des nuits après avoir donné tout le jour aux travaux apostoliques , son sommeil n'étant jamais de plus de deux ou trois heures de suite.

(1) Anne d'Autriche , épouse de Louis XIII et mère de Louis XIV.

Quelque attache qu'il eût à cet exercice des anges , son plus grand soin fut toujours de se vaincre soi-même , et de purger son âme de tout ce qui n'était pas Dieu. Il jugeait plus utile de résister à une petite affection déréglée , ou de mortifier une passion , quelque légère qu'elle fût , que de prier et méditer une journée entière ; parce que , disait-il , quand on mortifie ses passions , on a déjà ce qu'on doit principalement et presque uniquement prétendre par l'oraison.

Il ne faisait point de difficulté de préférer les personnes riches qui faisaient de grandes aumônes et de courtes prières , à celles qui faisaient de longues prières et de très-petites aumônes , parce qu'il tenait que les premières mortifiaient la passion de l'avarice qui est ordinaire à ceux qui possèdent de grands biens , au lieu que l'attachement aux biens périssables de la terre règne dans les cœurs des derniers plus que le vrai amour de Dieu et du prochain.

Ces mêmes raisons lui faisaient dire , comme on l'a trouvé aussi écrit de sa main dans ses papiers , « qu'encore qu'il reçût de Dieu des vi- » sites et des consolations tout-à-fait extraor- » dinaires , et que ses oraisons fussent accompa- » gnées de sentimens de dévotion et de dou- » ceurs indicibles , il n'en faisait aucun état , si » elles n'étaient suivies d'un très-humble senti- » ment de soi-même , d'une grande mortifica- » tion intérieure , et des victoires qu'il faut rem- » porter sur l'amour-propre et sur l'estime du

» monde pour avancer dans la sainteté. » Il jugeait que ces goûts sensibles de dévotion et ces lumières extraordinaires étaient des feux de nuit dangereux et sujets à plusieurs illusions, s'ils n'étaient accompagnés d'un soigneux renouvellement de la volonté, et d'un sérieux changement de vie.

Il n'avait pas besoin de ces attraits de la vie spirituelle pour demeurer fidèle et constant dans la prière. Il s'est quelquefois trouvé dans un état où son cœur et son esprit souffraient des ténèbres, des sécheresses et des désolations intérieures, qu'il disait lui être plus sensibles que l'agonie de la mort et le martyre, sans qu'il relâchât un seul moment de ses exercices de piété. Il s'obligeait même dans ces occasions à des oraisons plus longues et plus assidues, et luttait, pour ainsi dire, comme un autre Jacob, par sa constance, contre Dieu même, qui lui rendait enfin la joie et la paix de l'âme qu'il lui avait ôtées pour quelque temps.

Ses prières étaient aussi toujours accompagnées de cette humilité intérieure, et de cette défiance de ses propres forces, qui pénètre les cieux, et qui gagne le cœur de Dieu; et il y joignait un grand respect et une grande modestie extérieure, priant d'ordinaire au milieu de sa chambre sans être appuyé, et ayant le corps à demi courbé, comme l'ont assuré ses domestiques et quelques personnes qui ont eu la curiosité d'observer soigneusement dans ses missions, sans qu'il s'en aperçût, comment il passait les nuits dans sa chambre. Il reconnaît dans ses

écrits, où il a marqué les grâces que Dieu lui a faites, qu'il ne lui en a refusé aucunes de toutes celles qu'il avait demandées avec cette confiance et cette assiduité dont je viens de parler.

Mais son attention dans ses entretiens qu'il avait avec notre Seigneur, n'était pas moins merveilleuse, puisqu'il a passé plusieurs des dernières années de sa vie sans avoir dans des oraisons aucune distraction qui pût lui être imputée, comme il le découvrit à celui de qui il prenait le plus volontiers conseil sur ce qui regardait sa conduite intérieure.

Ses prières étaient d'ordinaire mêlées d'actions de grâces qu'il rendait à Dieu; et il disait qu'il ne trouvait pas de moyen plus infailible d'en obtenir les faveurs qu'il lui demandait, que de le remercier avec beaucoup de soin de celles qu'il en avait déjà reçues.

On ne pourrait s'imaginer une reconnaissance plus fidèle et plus exacte que la sienne. Outre les mémoires qu'il tenait des bienfaits de Dieu, il avait composé des méditations pour s'en entretenir de temps en temps plus particulièrement. Il les réduisait à vingt chefs, dont il lui rendait tous les jours ses très-humbles actions de grâces, le remerciant de l'avoir fait chrétien, de lui avoir donné une claire connaissance de sa loi et de l'esprit évangélique, d'avoir dégagé son âme du monde et de lui en avoir donné un grand mépris; d'avoir pris un soin particulier de sa protection, le mettant sous les ailes de sa providence; de l'avoir assuré du pardon de ses péchés et du don

qu'il lui avait fait de la grâce sanctifiante ; de l'avoir élevé à la dignité du sacerdoce et de la vie apostolique, et, pour lui faciliter les fonctions d'un si haut ministère, de l'avoir favorisé d'une assez grande doctrine, d'une santé laquelle, quoique accompagnée d'indispositions, n'était pas tout-à-fait mauvaise, d'une longue vie, d'une bonne réputation parmi les personnes vertueuses, de biens de fortune suffisamment pour le mettre à couvert d'une pauvreté honteuse et dangereuse ; de lui avoir donné une espérance assurée de son salut ; d'avoir adouci son exil de cette vie par des joies et des consolations divines, par l'amitié de plusieurs personnes fort vertueuses, et par l'assistance et les faveurs particulières de la Vierge, des anges et des saints ; de lui avoir donné un grand nombre de disciples et d'enfans spirituels ; d'avoir exaucé ses prières, et enfin de l'avoir fait entrer en son jeune âge dans une des congrégations instituées aux maisons des jésuites à l'honneur de la sainte Vierge, qu'il disait avoir commencé dès-lors à lui obtenir de grandes grâces de son Fils.

Il donnait à plusieurs personnes dévotés diverses méthodes de prier fort simples, fort faciles, et fort propres à empêcher le dégoût, à aider la mémoire, et à fixer la légèreté de l'imagination ; et comme il considérait en cela les dispositions différentes des esprits, il s'en servait aussi lui-même dans le besoin, lorsqu'il n'était pas emporté par l'esprit de Dieu, d'une manière qui ne reconnaît point de règles ni de

mesures. Il en usait encore assez ordinairement pour empêcher que sa ferveur ne lui fît oublier dans ses prières ceux qu'il se croyait obligé de recommander à Dieu.

Pour faire mieux connaître les sentimens de ce saint homme sur l'oraison et sur la manière dont on s'y doit disposer, je joindrai ici une de ses lettres qu'il écrivit autrefois à un de ses amis sur ce sujet, et qui sera de grande utilité à tous ceux qui aspirent à une union intime d'esprit et de cœur avec Dieu.

« La paix de notre Seigneur soit avec vous.
 » L'oraison, selon saint Thomas, a trois effets.
 » Le premier est de mériter l'augmentation de la
 » grâce et de la gloire ; le second est d'impêtrer
 » quelque chose ; et le troisième est de nourrir
 » l'âme, en la fortifiant et la consolant, et en
 » unissant au souverain bien toutes ses puissances avec leurs opérations.

» Pour avoir le premier effet de l'oraison,
 » il faut être en état de grâce. Pour qu'elle ait
 » son second effet, elle doit être accompagnée
 » d'une droite intention, d'humilité, de confiance, de persévérance, et de prudence à ne
 » demander que des choses justes ; et il suffit,
 » afin d'obtenir l'un et l'autre, que nous faisons moralement notre possible pour être attentifs, la bonté divine excusant nos distractions, et ne laissant pas de nous accorder ce
 » que nous lui demandons, pourvu qu'elles ne
 » soient pas volontaires : de sorte que tout chrétien peut espérer ces deux premiers effets

» de la prière, quoiqu'il soit engagé dans un
 » grand nombre d'affaires qui n'apportent pas
 » nécessairement de grands obstacles à la
 » grâce.

» Mais pour nourrir l'âme d'une façon plus
 » excellente, et la rendre capable des visites,
 » des consolations et des faveurs particulières
 » du St-Esprit, il faut qu'elle soit exempte en l'o-
 » raison des distractions, des pensées vaines et
 » des images des choses de la terre : ce qui
 » ne se peut rencontrer que très-rarement dans
 » une personne qui est engagée dans l'embarras
 » des affaires du monde. Il faut, pour obtenir
 » ces faveurs extraordinaires, une grâce très-
 » particulière de la part de Dieu, et de la part
 » de celui qui prie, un grand mépris du monde,
 » une mortification continuelle de l'esprit et du
 » corps, et un long usage de l'oraison, du
 » silence et de la solitude.

» Si vous me demandez à quels exercices se
 » doit occuper une personne séculière qui veut
 » arriver à ce haut degré d'union avec Dieu,
 » je vous répondrai avec S. Paul : Revêtez-vous
 » du nouvel homme qui a été créé de Dieu
 » avec la justice et la sainteté (*Ephes. 4. 24.*).
 » Il faut renouveler votre mémoire par un souve-
 » nir continu de la présence de Dieu et de ses
 » bienfaits, du nombre et de la gravité de vos
 » péchés, et des perfections du Créateur, qui
 » doivent nous le rendre également aimable et
 » adorable. Il faut aussi renouveler votre enten-
 » dement par la connaissance des choses céles-

» tes, et vous devez vous servir pour cela d'une
 » méditation assidue de la loi divine et des
 » maximes de l'Évangile, et commencer par
 » la connaissance de vous-même; de sorte
 » que vous considérant avec rapport à ces biens
 » surnaturels et divins, vous ôtiez de votre es-
 » prit l'aveuglement et les erreurs du monde, et
 » la sagesse de la chair. Renouvelez enfin votre
 » volonté, en l'exerçant à vous vaincre en ce
 » qui vous donne le plus de répugnance au bien
 » et le plus d'inclination et d'habitude au mal,
 » en pratiquant les œuvres du mépris du monde
 » et en purgeant votre âme de toute crainte
 » lâche et servile, de toutes considérations
 » humaines, de toute mauvaise honte de prati-
 » quer les vertus de la croix; de l'avarice, de
 » la sensualité, des vains désirs d'estime et de
 » réputation, et du trop grand attachement à
 » votre propre intérêt.

» Quiconque veut parvenir à ce haut point
 » d'oraison, où Dieu nourrit l'âme de grâces et
 » de faveurs particulières et de vertus héroïques,
 » il faut qu'il fuie les moindres occasions de
 » péché véniel, la vanité des habits, les conver-
 » sations inutiles, le désir de tout gain superflu,
 » la faveur, l'estime, l'amour et la prospérité
 » du monde; il faut qu'il fasse profession d'hu-
 » milité, de simplicité, et de mortification inté-
 » rieure et extérieure; qu'il étudie continuelle-
 » ment la doctrine de l'Évangile, en s'occupant
 » en tous les exercices du pur amour de Dieu;
 » qu'il quitte pour cela l'entretien des personnes

» qu'il reconnoît charnelles et vicieuses , quoi-
 » qu'elles fussent de ses parens et de ses alliés ;
 » qu'il abandonne les trop grands embarras des
 » engagemens des affaires du siècle ; qu'il prenne
 » un directeur sage , vertueux et expérimenté ;
 » et que renonçant à son propre jugement et à
 » sa liberté , il se soumette à lui pour l'amour de
 » Dieu , et suive en tout ce qui regarde la con-
 » duite de son âme les sentimens et la direction
 » de ce guide qu'il aura choisi ; qu'il soit si bien
 » versé dans les maximes du Fils de Dieu , et si
 » bien établi dans le désir de se perfectionner ,
 » qu'il n'omette jamais les actes les plus héroï-
 » ques de vertu , pour exercer les moindres ,
 » comme font plusieurs dévots qui se contentent
 » de pratiquer les vertus autant qu'ils y sont
 » portés par leur inclination naturelle , par leur
 » commodité , et par la coutume ordinaire des
 » personnes parmi lesquelles ils demeurent ;
 » qu'il secoue le joug de toute crainte mon-
 » daine , et que bien loin de fuir la persécution ,
 » il la désire et la recherche comme un trésor
 » caché qui ne se peut assez estimer ; qu'il n'ap-
 » préhende ni la confusion ni la perte des biens
 » et des amis ; qu'il soit bien aise d'être repris ,
 » corrigé et châtié pour ses fautes , et même
 » pour ses bonnes œuvres ; qu'il fasse pénitence
 » sans aucune marque d'hypocrisie ou de sin-
 » gularité ; qu'il tâche d'aider le prochain par
 » ses paroles et par ses exemples ; qu'il s'ap-
 » plique de temps en temps à instruire les igno-
 » rans et à convertir les pécheurs ; et qu'il s'em-

» ploie enfin , autant que ses forces le lui permet-
 » tront , à rapprocher du véritable pasteur , selon
 » le conseil du Saint-Esprit , les âmes qui s'en
 » seront éloignées (*Eccli.* 18. 13.).
 » Si vous ne pouvez parvenir à un si haut de-
 » gré de perfection , gardez du moins cette rè-
 » gle : Faites pénitence et servez-vous souvent
 » de sacremens de la confession et de l'eucha-
 » ristie. Ayez quelque heure réglée du jour pour
 » vaquer à l'oraison mentale et vocale ; assistez
 » tous les jours au saint sacrifice de la messe , pra-
 » tiquez les œuvres de miséricorde spirituelle et
 » corporelle ; ne fréquentez le monde corrompu
 » que par une juste nécessité , sans rien accorder
 » au prétexte ; réglez-vous dans vos repas , et
 » dans l'usage que vous devez faire des vian-
 » des et du vin avec beaucoup de tempérance ;
 » allez à pied de temps en temps aux lieux de
 » dévotion ; entendez souvent la parole de Dieu ;
 » soyez vigilant et attentif sur vous-même ; en-
 » voyez de fréquens soupirs à Dieu ; faites du
 » bien à vos ennemis ; évitez la délicatesse dans
 » le repos ordinaire du lit ; servez-vous vous-
 » même autant que vous le pourrez avec bien-
 » séance ; exercez-vous souvent dans des actes
 » d'amour de Jésus-Christ , et de confiance en
 » ses mérites ; ayez soin du bien public de tout
 » votre pouvoir ; recommandez-vous aux prières
 » des gens de bien , et servez-vous de leur conseil
 » plus volontiers que de celui des autres ; excusez
 » et supportez avec bonté les imperfections et les
 » défauts de votre prochain ; et enfin souvenez-

» vous que l'oraison tire d'ordinaire tout son
 » mérite de la pureté du cœur de celui qui la
 » fait. »

CHAPITRE IX.

De son mépris du monde et des victoires qu'il remportait sur
 soi-même.

Je ne puis dire que de toutes les vertus dont cet homme apostolique fut orné si avantageusement, il n'y en a aucune qui lui ait donné plus d'avantage dans ses emplois de charité que celle-ci, que S. François Xavier disait autrefois être si absolument nécessaire à tous ceux qui veulent travailler à procurer le salut de leur prochain. Il la possédait dans un si éminent degré, que je doute qu'il s'en pût trouver nulle autre part de plus beaux exemples que ceux qui ont paru dans sa vie.

Non-seulement il en fit une profession particulière, comme nous l'avons dit ailleurs, mais il en fit même un vœu exprès, comme l'a assuré un vertueux prêtre, qui fut durant plusieurs années son confesseur.

Il s'en acquitta toujours depuis si dignement, qu'il suffisait dans le choix de toutes ses actions qu'une chose fût selon l'usage ordinaire du siècle et selon la nature, afin de le déterminer fortement au contraire.

Pour ne s'y méprendre jamais, il avait remar-

qué avec beaucoup de soin toutes les fausses maximes du monde, qui détournent les cœurs des fidèles de la perfection, et leur avait opposé autant de maximes contraires tirées de l'Évangile et confirmées par les exemples de Jésus-Christ et des saints de tous les siècles de l'Église.

Il s'occupait jour et nuit à l'étude de cette vertu, et il ne perdait jamais aucune occasion de vaincre le monde en se surmontant soi-même. Il en vint à ce point par le continuel exercice de cette guerre spirituelle, que toutes les choses de cette vie lui paraissaient comme des songes et des chimères, et que la vue des objets de vanité, de luxe et de tout ce qu'on appelle pompe et magnificence, lui était insupportable.

On ne l'entendit jamais depuis cette profession du mépris du monde, qu'il fit à la vingt-troisième année de son âge, parler des choses du monde, sinon pour en donner du dégoût et de l'aversion aux autres; et l'on ne le vit jamais obligé de se servir de quelques commodités temporelles, qu'il ne soupirât et qu'il n'eût de la douleur de n'être pas dans un état où il eût pu se priver de tout ce que le monde estime et de tout ce qui donne quelque satisfaction à la nature corrompue.

Il fuyait la prospérité et les sujets de joie mondaine comme des marques de réprobation, et cherchait toutes les choses que les gens du monde redoutent davantage, comme les gages les plus assurés de l'amitié de Dieu, et des faveurs que Jésus-Christ a promises à ceux qui souffriraient pour lui.

Dans les règles qu'il s'était faites , afin de mieux faire la guerre au monde corrompu par le péché , il se considérait à la suite et sous les enseignes de Jésus-Christ roi du ciel et de la terre, qui lui avait ordonné , comme autrefois à saint Pierre , de le suivre , et lui avait donné une armure complète, pour combattre sous ses étendards. Il prenait le mot de guerre et les ordres de lui ; et ce mot et ces ordres consistaient en ces paroles sorties autrefois de sa bouche, pour exciter ses disciples au mépris et à la haine du monde. *J'ai vaincu le monde* (Joan. 16. 33.) , *il faut que vous le surmontiez aussi, et ce n'est que par cette violence que vous ferez au monde et à vous-même* (Matth. 11. 12.) *que vous pouvez espérer de parvenir à mon royaume qui n'est pas de ce monde.* (Joan. 18. 36.)

Il prenait ensuite les apôtres et les disciples du Sauveur pour ses compagnons de guerre ; et s'excitant par leurs exemples et par leurs paroles, il lui semblait que l'un lui disait *que c'est avoir de la haine pour Dieu, que de n'en point avoir pour le monde* (Jac. c. 4. 4.) ; qu'un autre lui criait *qu'il prît garde de ne rien accorder aux maximes du monde, et de ne s'en laisser gagner en aucune façon* (1. Joan. 21. 5) ; et qu'un autre enfin lui en remontrait la faiblesse et l'inconstance , en lui disant *que le monde n'est qu'une vaine figure et un songe qui passe, et que ce serait une extrême folie de vouloir y établir aucune espérance d'une véritable fortune* (1. Cor. 7. 31.).

Pour se bien acquitter de sa charge de docteur du mépris du monde, qu'il avait reçue de la Mère du Vainqueur et du Sauveur du monde, et pour faire part à ses disciples de cette vertu , qu'il appelait le trésor caché de l'Évangile, il leur composa sur ce sujet trois livres qui sont écrits avec une méthode et une solidité très-particulière. Quoique ce qu'il en avait appris de l'Écriture et des Pères , où il était si admirablement bien versé , eût pu lui suffire pour ce traité, il n'y voulut rien mettre , comme il le dit lui-même , dont il n'eût fait une longue expérience , afin d'en parler plus solidement. Il y réussit avec tant d'avantage, qu'il serait difficile de trouver nulle part ailleurs ce sujet traité plus à fond et d'une manière plus forte et plus insinuante.

Outre ces trois livres , il composa un petit catéchisme du mépris du monde pour son avancement spirituel et pour celui de ses disciples. Il pria le Père jésuite que Dieu lui avait donné pour successeur dans ses missions apostoliques, d'en faire aussi un sur ce même sujet , semblable au catéchisme ordinaire, pour le profit spirituel de ses auditeurs , et lui en écrivit même le commencement l'an 1650 , deux ans avant sa mort , en cette manière :

« Méprisez-vous le monde ? Oui , par la grâce » de Dieu. Qui est celui qui méprise le monde ? » C'est celui qui méprise et qui fuit ce que le » monde estime et recherche , et qui estime et » recherche ce que le monde fuit et méprise.

» Combien y a-t-il de choses que le monde aime et recherche principalement ? Trois. Qui vous l'a dit ? L'apôtre saint Jean. Quelles sont ces trois choses ? La concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie. Est-il nécessaire de mépriser et de fuir le monde ? Oui, si nous voulons être sauvés. »

Outre ce commencement il suggérait ensuite à ce Père d'appliquer ainsi à toutes les autres demandes du catéchisme ordinaire des questions sur le mépris du monde, de marquer les dix commandemens et les huit béatitudes du monde opposées aux commandemens de Dieu et aux béatitudes des saints, et d'enseigner ainsi tous les dangers et toutes les maximes du monde qu'il faut éviter, et les moyens de le faire par les considérations de ce que le Sauveur demande de nous dans l'Évangile.

Il ne recommandait rien tant à ce même Père par toutes ses lettres, que d'apprendre bien à ses auditeurs à mépriser le monde, à haïr le monde, à vaincre le monde, et à mourir parfaitement au monde, pour vivre de la vie de la grâce. Il en avait toujours ainsi usé lui-même dans ses travaux apostoliques. Tous ses sermons et toutes ses conférences n'avaient point eu d'autre but que d'ôter l'amour déréglé du monde du cœur de ses auditeurs, pour y faire régner le seul amour de Jésus-Christ. Il composa à ses plus particuliers amis des méditations, pour tous les jours du carême, sur la passion du Sauveur,

afin de leur imprimer bien avant les vrais sentimens de cette vertu. Il leur disait souvent la même chose, touchant le mépris du monde, que saint Paul disait autrefois touchant la charité, « que sans cet avantage il eût compté » pour rien tous les dons les plus excellens, naturels et surnaturels, de tous les anges et les hommes ensemble. »

« On trouve une de ses lettres à quelques personnes qui s'étonnaient de ce qu'il recommandait plus souvent le mépris du monde que la charité, qui nous unit à Dieu, et qui est, selon saint Paul, le lien de la perfection.

Il leur répond, « qu'il a cru devoir insister » à persuader le mépris du monde plus qu'à recommander cette reine des vertus, parce que » la difficulté qui se trouve dans le chemin de la perfection n'est pas à comprendre que Dieu » est infiniment aimable, mais à s'opposer aux charmes et aux fausses douceurs du monde » entièrement contraires aux lois de l'amour divin ; que le St-Esprit est toujours disposé à » remplir nos cœurs de charité, s'il les trouvait » vides de l'amour-propre et de l'attachement aux créatures ; que le conseil du mépris du monde est l'abrégé de l'Évangile, et que » le Dieu de paix, qui cherche incessamment à se communiquer aux hommes, n'en est empêché que par le trouble des passions dont il » les trouve agités ; que la charité est un feu qui ne s'allume dans l'âme qu'à mesure qu'on » a fondu la glace qui cause les engagemens

» qu'elle prend avec les objets créés , et qu'en-
 » fin il avait pensé en cela imiter le Sauveur ,
 » qui voulut que saint Jean préparât la voie à
 » l'Évangile par la prédication de la pénitence
 » et du mépris du monde , et que lui-même il
 » avait employé presque uniquement tous ses
 » discours à donner à ses disciples de l'horreur
 » pour tout ce que le monde estime et chérit
 » davantage. »

Notre saint missionnaire recommandait aux siens de demander conseil au monde dans toutes leurs affaires , pour ne manquer jamais de faire le contraire de ce qu'il leur aurait conseillé , et de ne juger du progrès qu'ils feraient dans la vertu , que par celui qu'ils feraient dans le mépris du monde : ce qu'il leur répétait souvent avec tant d'ardeur , de force et de grâce , que ses mêmes paroles leur sont toujours demeurées depuis bien avant dans l'esprit et dans le cœur.

Il distinguait ceux de ses disciples qui aspiraient à la perfection par la voie du mépris du monde en trois différens ordres. Il mettait dans le plus bas ceux à qui il enseignait les premiers élémens de la doctrine chrétienne , et qui avaient fait une confession générale avec dessein de changer de vie et de mépriser de bon cœur , de haïr et de fuir la corruption du siècle.

Le second était composé de ceux qui s'étaient mis sous sa direction , et qu'il exerçait dans la pratique du mépris du monde. Il les retenait plus long-temps dans cet ordre , avant que de les faire passer au plus haut , qu'on n'a coutume de rete-

nir les novices des religions les plus réformées dans leur noviciat. Il les y éprouvait par tout ce qui est de plus contraire à l'esprit du monde , et n'omettait rien pour leur ôter toutes sortes de considérations humaines , et pour leur faire aimer l'ignominie de la croix du Sauveur.

Dans l'ordre le plus haut et le plus parfait étaient ceux qui faisaient profession du mépris du monde ; et il n'y recevait personne qui ne se fût exercé plusieurs années dans cette école du Fils de Dieu , et qui n'eût remporté plusieurs grandes victoires sur l'amour du monde et sur l'amour-propre.

Toutes les personnes qui y ont été admises , ont passé pour des modèles très-rares de vertu et de sainteté , et Dieu les a honorées dès cette vie des marques extraordinaires de son amitié , comme on le voit par l'abrégé que j'ai fait de la vie de quelques-unes d'entre elles.

Il se trouva bien des gens qui n'approuvaient pas qu'il portât ses disciples à une si haute perfection ; qui disaient qu'il y avait trop de dureté et de difficulté dans ses conseils , et que ce qu'il voulait persuader à tous ses disciples , ne convenait qu'à des religieux , à qui Dieu demande une perfection plus relevée qu'aux gens du monde.

Mais il leur répondait , « que le Sauveur n'a-
 » vait pas seulement prêché cette doctrine dans
 » le désert , mais qu'il l'avait aussi enseignée dans
 » les bourgades et les villes à toutes sortes de
 » personnes ; que ce n'était pas dans les cloîtres
 » ni parmi des religieux , mais dans les places

» publiques qu'il parlait lorsqu'il disait qu'il
 » faut se faire violence pour acquérir le ciel, et
 » qu'il était impossible de servir en même temps
 » deux maîtres d'humeurs tout-à-fait opposées ;
 » et lorsqu'il exhortait ses disciples à entrer
 » dans son royaume par cette porte étroite et
 » peu fréquentée , qui n'est autre que le mépris
 » du monde. »

Ainsi comme il croyait cette vertu nécessaire à toutes sortes de personnes, il n'y en avait aucune à qui il ne tâchât de la persuader ; et quoiqu'il en parlât en toutes les occasions qu'il en pouvait trouver, et qu'il servît toujours, pour ainsi dire, une même viande à ses auditeurs , il le faisait avec tant de différends et de si sages assaisonnemens , qu'on y trouvait toujours beaucoup de goût.

Il jugeait surtout cette même vertu nécessaire à ceux qui voulaient s'occuper au salut des âmes et au service du prochain ; et il les croyait incapables de faire aucun fruit, s'ils ne vivaient conformément à ce grand principe de l'Évangile. C'est pourquoi il en avait composé pour les ecclésiastiques qui devaient aspirer à la perfection de leur état, des règles particulières, qu'il finissait par ces paroles de saint Paul : *Quiconque gardera bien cette règle, jouira de la paix et de la miséricorde dont Dieu favorise son peuple choisi d'Israël* (Gal. 6. 16.).

Il s'est aussi trouvé parmi les papiers un dessein d'association ou de confrérie qu'il avait envie d'ériger , dont l'unique fin était de porter les confrères à enseigner les ignorans, et à se

détacher parfaitement de toutes les choses de la terre, le zèle ne pouvant être utile ni même subsister sans ce généreux mépris du monde.

Afin de mieux faire juger de son aversion pour toutes les choses du monde, je ne puis ici omettre l'adieu qu'il lui fit, plutôt pour détester tout de nouveaux ses maximes, que pour s'en séparer ; puisqu'il est bien probable qu'il l'avait déjà quêté, et que cet écrit, qui s'est trouvé parmi ses papiers , ne se fit qu'après qu'il eut fait cette courageuse profession du mépris du monde , à laquelle il se tenait toujours redevable de tout son bonheur.

Adieu au monde insensé et détestable.

« Adieu monde , je te déteste de tout mon
 » cœur , et je te déclare une guerre immortelle ,
 » puisque tu l'as déclarée à mon Dieu, et que tu
 » es reconnu pour le chef de tous ses ennemis.

» Tu es plus barbare que les peuples les plus
 » sauvages , puisque tu n'as ni Dieu , ni foi, ni
 » roi, ni loi ; ou si tu en reconnais , c'est le vain
 » désir de l'honneur passager que tu prends pour
 » ton Dieu, ton argent pour ton roi, l'égarement
 » continuel de tes pensées te sert de lois. Tu as
 » une fausse prospérité pour reine, l'esprit du
 » mensonge pour père, la chair, cette cruelle
 » marâtre, pour mère, les emportemens de tes
 » passions pour maître, et tes misères pour
 » compagnes perpétuelles.

» Jete renonce , maudit de Dieu , puisque tu
 » as l'esprit des athées , des juifs et des hérétiques.

» ques. Tu ignores ton Créateur et sa sainte loi,
 » comme les athées ; tu combats comme les juifs,
 » par tes œuvres détestables , les maximes et la
 » foi de Jésus-Christ ; tu démens par tes impié-
 » tés, comme un hérétique et un infâme apos-
 » tat, la foi et les promesses du baptême. Retire-
 » toi loin de moi , traître et perfide ennemi du
 » grand Dieu que j'adore et que je sers unique-
 » ment.

» Tu es enchanté des démons , qui te rendent
 » sourd, aveugle et muet pour toutes les vérités
 » du ciel , qui te font mourir de faim en te re-
 » paissant de viandes imaginaires ; qui te font
 » demeurer avec plaisir dans les vieilles mesures
 » toutes en ruine , que ton enchantement te fait
 » prendre pour des palais magnifiques ; qui te
 » possèdent d'une manière plus funeste qu'ils
 » ne possèdent les énergumènes pour lesquels
 » l'Église a des exorcismes dont tu ne peux être
 » capable ; et qui enfin , sous prétexte de liber-
 » té , te tiennent enchaîné des quatre pesantes
 » chaînes de la volupté , du vain honneur , de
 » l'avarice et de l'attachement à ta propre vo-
 » lonté.

» Adieu encore une fois, monde d'autant plus
 » misérable que tu ne connais pas la misère de
 » ton aveuglement ; et que comme tu es trompé ,
 » tu tâches de tromper et de séduire tous les au-
 » tres. Il y a plus de seize siècles que Jésus-
 » Christ nous a découvert tes fourbes infâmes ;
 » et il n'y a que les personnes qui sont tombées
 » dans une extrême folie, qui peuvent se fier à

» toi, après que ce grand Maître de la sagesse a
 » fait voir à tous les hommes ton inconstance ,
 » ta malice et ton infidélité.

» Je fuis pour éviter ton infection ; tu es plus
 » mort par tes crimes qu'un cadavre de plusieurs
 » jours , et ce n'est que ta propre puanteur qui
 » t'empêche de sentir celle des péchés innom-
 » brables que tu commets tous les jours à la face
 » de Dieu vivant.

» Tu dérobes sans jamais rendre ce que tu as
 » ravi , tu sèmes la dissension sans vouloir souf-
 » frir aucune concorde , tu donnes des arrêts
 » sans ouïr aucune des parties en jugement, tu
 » ôtes le véritable honneur sans en faire jamais
 » aucune satisfaction.

» Il n'y a jamais avec toi ni avec tes amis aucun
 » plaisir sans douleur, aucune joie sans tristesse,
 » aucune paix sans guerre , aucune amitié sans
 » trahison , aucun repos sans crainte, ni aucune
 » abondance sans disette.

» A ta cour et dans ton palais, que tu as placé
 » au milieu de Babylone, on reçoit beaucoup de
 » promesses qui ne vont jamais jusqu'à l'effet ;
 » les plus longs et les plus assidus services qu'on
 » t'y rend sont les plus mal récompensés ; on
 » n'y invite personne que pour les tromper, on
 » n'y travaille que pour se lasser, on n'y fait des
 » caresses qu'à ceux qu'on veut assassiner, on
 » n'y élève des favoris que pour les précipiter,
 » on n'y honore aucun homme que pour le cou-
 » vrir d'infamie, on n'y loue personne que pour
 » s'en moquer, on n'y châtie que ceux qu'on

» veut perdre, et l'on y frappe toujours sans menacer.

» Injuste et déloyal que tu es, ta conduite est toujours toute pleine d'extravagance et d'ini-
» quité. Tu élèves les méchans afin d'abaisser et
» d'anéantir les gens de bien, tu pillas aux pau-
» vres ce que tu donnes aux mauvais riches, tu
» absous tous les criminels et condamnes tous les
» innocens, tu embrasses ceux que tu veux étouf-
» fer, tu baisses ceux que tu veux poignarder,
» tu tends la main à ceux que tu veux égorger.

» Comme tu renverses toutes choses, tu n'en
» appelles aussi aucune par son propre nom.
» Les téméraires chez toi sont courageux, les
» lâches sont pacifiques, les prodigues sont li-
» béraux, les pesans et mélancoliques sont mo-
» dérés, les indiscrets sont fervens, les déshon-
» nêtes sont plaisans et agréables, les cruels sont
» justes, les paresseux sont sages, les avarés
» sont prudents et bons ménagers, les dissimu-
» lés sont modestes, les imposteurs sont élo-
» quens, les vindictifs sont gens d'honneur,
» et les plus trompeurs sont les plus avisés.

» Il n'y a rien de plus libéral que toi à pro-
» mettre, mais il n'y a rien de plus infidèle à
» tenir ce qui a été promis. Ainsi sur ta parole
» qui ne te sert jamais pour dire aucune vé-
» rité, les ambitieux passent inutilement leur vie
» à attendre des charges et des emplois magni-
» fiques; les avarés espèrent en vain des trésors,
» les impudiques courent après les plaisirs sen-
» suels, les colères après la vengeance, les gens

» de cour après la fortune; les larrons s'atten-
» dent à l'impunité, les vieillards se promet-
» tent le repos où l'on n'en peut rencontrer, et
» les jeunes gens s'assurent follement d'une lon-
» gue vie.

» Tu as l'abord pompeux, le visage gai, et
» la mine gagnante; mais lorsqu'on te consi-
» dère de près, on ne trouve en toi que misère
» et difformité; l'or dont tu te pares et dont tu
» fais montre, n'est que de la boue dont la sur-
» face est dorée; tes trésors ne sont que des
» amas de terre de différentes couleurs, et il
» n'y a que les esprits faibles à qui la fausse
» gloire qui t'environne ne puisse cacher la vé-
» ritable infamie qui t'accompagne toujours,
» et à qui les plaisirs d'un moment dont tu jouis
» puissent ôter la vue des tristesses, des inquié-
» tudes, des remords de conscience, et du déses-
» poir qui te tourmente incessamment.

» C'est ainsi que tu trompes par de fausses
» apparences ceux qui se fient en toi, et que tu
» leur bandes les yeux pour les conduire dans
» le précipice. Celui qui t'honore est l'esclave
» de tes esclaves; celui qui t'aime davantage
» est le plus cruellement traité; celui qui te
» fait le mieux la cour, est le plus honteuse-
» ment trompé; celui qui te favorise est le plus
» persécuté, et celui qui se fie en toi est le plus
» tôt trahi.

» Enfin, tous tes amis et tes serviteurs, après
» t'avoir suivi assidument, reconnaissant par
» une funeste expérience leur folie et ton ingra-

» titude , se plaignent de toi avec douleur , et
 » maudissent l'heure à laquelle ils ont commen-
 » cé de te connaître. Ils se tiennent très-mal-
 » heureux d'avoir passé leur enfance sans
 » instruction et sans études , leur jeunesse en
 » querelles et en débauches , l'âge plus avancé
 » parmi les soins et les inquiétudes , et leur
 » vieillesse dans le chagrin et la douleur.

» On les voit sortir de chez toi , après y avoir
 » perdu toute leur vie , avec des yeux battus ,
 » une bouche pleine de fiel et d'amertume , un
 » front couvert de rides , un estomac chargé de
 » méchantes humeurs , des mains sans mou-
 » vement , des pieds gouteux , un corps usé et
 » estropié de toutes parts , un cœur rongé de
 » cruels remords , et une âme toute souillée de
 » péchés et de mauvaises habitudes.

» Quelle est enfin l'issue de ceux qui ont da-
 » vantage défendu ton parti , sinon les roues ,
 » les gibets , les douleurs , et les grincemens
 » de dents dès cette vie , qui sont souvent sui-
 » vis des supplices horribles et des éternels
 » grincemens de dents de l'autre vie.

» Adieu donc pour jamais , meurtrier des
 » âmes , exterminateur de toutes les vertus ,
 » boute-feu de tous les vices , auteur de tous
 » les crimes et de tous les malheurs , instru-
 » ment général de tous les démons , victime
 » des enfers , ennemi du Père éternel , ex-
 » communié par le Verbe incarné , maudit du
 » St-Esprit.

» Je proteste à la face du ciel et en présence

» de Jésus-Christ mon Sauveur et ton vain-
 » queur , de sa sainte Mère toujours Vierge ,
 » de tous les anges et de tous les saints du pa-
 » radis , que je veux désormais et pour toute
 » ma vie rompre tes liens , vivre d'une manière
 » tout-à-fait opposée à tes maximes , détester
 » tes conseils , et avoir tes exemples en horreur ;
 » de choisir ma demeure loin de tes partisans ,
 » et de ne voir jamais tes amis , que pour leur
 » faire connaître ton injustice et leur aveugle-
 » ment.

» Je me rends à vos pieds , Verbe incarné ,
 » qui durant votre vie et au temps de votre pas-
 » sion , et surtout lorsque vous étiez étendu
 » sur la croix , avez arboré l'étendard du mépris
 » du monde. Je veux vivre et mourir par le se-
 » cours de votre grâce , à l'ombre de cette ensei-
 » gne. Ma résolution est d'aimer désormais et
 » de désirer ardemment ce que le monde a en
 » horreur , et de fuir et d'avoir en horreur ce
 » qu'il recherche passionnément. Je prends vo-
 » tre pauvreté pour partage , vos opprobres et
 » votre ignominie pour mon unique gloire , vo-
 » tre couronne d'épines et votre croix pour les
 » délices de mon cœur , votre crèche et le Cal-
 » vaire pour ma demeure perpétuelle. Avec ces
 » présens du ciel , que j'espère par votre sang
 » précieux , je vivrai très-content , et mourrai
 » de bon cœur à vos pieds. Je vous prie donc ,
 » ô mon roi très-bienfaisant et très-magnifique ,
 » que comme il vous a plu m'inspirer ces desirs ,
 » il vous plaise aussi de me donner la force et

» l'abondance de votre grâce, pour les accom-
 » plir jusqu'à la mort. »

CHAPITRE X.

De son mépris pour les richesses, et de son amour pour la pauvreté évangélique.

Ce saint homme ayant un si parfait mépris pour toutes les choses de la terre, ne pouvait être attaché aux richesses corruptibles de ce monde, qui ne peuvent servir qu'à acquérir de vains honneurs ou des plaisirs passagers, pour lesquels il n'avait que de l'aversion et de l'horreur.

Il imita toujours le Sauveur et ses apôtres dans les besoins ordinaires de cette vie, et ne crut jamais qu'il lui fût permis de souhaiter, contre ce qu'ordonne saint Paul, quelque chose de plus que ce qui était nécessaire pour le nourrir et pour le couvrir. Il ne satisfaisait même en cela qu'avec beaucoup de répugnance à la nécessité; et je puis dire que bien loin d'y rechercher le plaisir, il s'en fit une peine, qu'il compta toujours pour une des plus grandes incommodités de son exil sur la terre.

Ne se mettant jamais en peine du lendemain pour sa nourriture, il exerça toujours toutes les fonctions apostoliques, sans en vouloir aucune des récompenses légitimes qui se donnent à ceux qui vivent de l'autel. Il ne refusait même d'ordinaire de recevoir de quelque personne

que ce fût aucune chose pour sa nourriture dans les lieux où il faisait la mission, et il aimait mieux attendre avec beaucoup de confiance, dans ses besoins, les secours que la providence de Dieu ne manquait jamais de lui envoyer des autres lieux d'où il avait souvent le moins de sujet de les espérer.

Quoiqu'il ne fût d'ordinaire assuré de la libéralité de personne en particulier, et qu'il ne reçût point d'aumônes réglées pour son entretien et pour celui du grand nombre de pauvres qu'il assistait, il se tint toujours certain que la bonté de celui pour qui il se privait de toutes choses, ne l'abandonnerait pas dans le besoin, et qu'encore qu'il donnât presque tous les jours aux autres ce qu'il pouvait avoir d'argent et de commodités, il ne manquerait néanmoins jamais du peu de bien qui lui était nécessaire pour vivre en pauvreté ecclésiastique.

En effet, il lui restait encore quand il mourut vingt-cinq sous d'argent, comme il l'avait prêté à la personne qui avait soin de l'assister, lorsqu'elle tâchait d'empêcher, durant sa longue maladie, qu'il ne s'ôtât les moyens de subsister, pour en faire largesse aux pauvres.

Ses meilleurs repas qu'il prenait chez soi, n'étaient d'ordinaire que d'un peu de lait et de pain d'orge, qu'il appelait le pain évangélique, parce que Jésus-Christ s'en servait comme on le voit au miracle qu'il fit de la multiplication des cinq pains d'orge.

Il voulut toujours qu'on le considérât com-

me un pauvre en lui apprêtant à manger ; et pour mériter encore mieux ce titre qu'il tenait être fort glorieux, il donnait aux pauvres ce qu'on lui avait préparé , et se servait , en ses repas, du pain qu'il avait lui-même mendié pour eux ; il en portait même chez les personnes de qualité , lorsqu'il lui arrivait de manger à leur table , et pour couvrir une vertu si extraordinaire , leur faisait croire que ce pain grossier , tel qu'était celui des plus pauvres paysans , était plus à son goût , et qu'il suivait en cela son appétit.

Il se contentait de garder de la bienséance dans ses habits sans y avoir jamais rien de superflu ni autre chose que ce que les canons recommandent aussi bien aux plus pauvres ecclésiastiques qu'à ceux qui sont le plus à leur aise. Il aimait à loger dans de pauvres maisons couvertes de paille ; et la chambre où il mourut , qui est maintenant devenue si célèbre par la dévotion des fidèles , n'avait que douze pieds en carré. Il était dans sa dernière maladie sur un petit lit d'emprunt , parce qu'il avait donné le sien aux pauvres ; et ni celui qu'il avait emprunté , ni celui qu'il avait donné , n'avait aucuns rideaux ; il se contentait d'une seule couverture , et se servait de ses habits pour se couvrir dans ses frissons.

Tout l'inventaire de ses meubles consistait en un petit trépied de fer, un pôt de terre, une écuelle, une assiette, et une cuiller de bois, un petit coffre qui lui servait pour s'asseoir et pour ren-

fermer ses papiers , deux images de papier , l'une de la très-sainte Trinité , et l'autre de la Vierge mère du Sauveur , un bénitier , deux chemises , une soutane , et un long manteau. Il avait donné , comme nous avons dit ailleurs , le reste de ses habits à un pauvre peu de jours avant sa mort ; et il se passait de table pour écrire , le faisant à genoux , lorsqu'il voulait conserver sûr le papier les lumières qu'il recevait du ciel dans l'oraison. Il avait une aversion incroyable de se servir d'aucune chose précieuse ; et il ne prenait jamais que les plus simples et les plus communes , soit pour ses vêtemens , soit pour ses livres ou pour ses autres meubles.

Il n'oubliait pas même cet amour qu'il avait pour la pauvreté du Fils de Dieu dans l'usage des choses saintes , jugeant que c'était plus par les sentimens du cœur que par une trop grande magnificence extérieure qu'il fallait les honorer. Ainsi il n'avait point de reliquaires précieux , mais il gardait ses reliques dans de petites coquilles de noix , qu'il couvrait lui-même de quelque étoffe fort commune. Il croyait , après les anciens Pères de l'Eglise (*Ambros. de Officiis l. 2. 6. 28. Hieron. ep. ad Nepotianum, de vitâ Clericorum, et ep. ad Demetriadem, de conservandâ virginitate. Bernard*), que pourvu qu'on garde une propreté honnête dans les églises , il y a de la dureté à les trop enrichir de ce qui devrait être employé à l'entretien des temples vivans de Jésus-Christ ; et que cette magnificence avec laquelle on orne les autels , n'est pas toujours

innocente, puisque les pauvres, qui souffrent, sont frustrés de ces libéralités distribuées avec plus de piété que de discrétion et de véritable charité.

C'était dans ce sentiment qu'il se servait d'étoffes simples et communes dans ses ornemens d'église, et qu'il refusa toujours tout ce que diverses personnes voulaient lui donner pour les enrichir et les rendre plus magnifiques, les exhortant à en faire plutôt largesse à des pauvres dont il leur faisait connaître la nécessité.

Il croyait que cet amour de la pauvreté n'était pas seulement une vertu de cloître, mais que les gens du monde ne pouvaient aussi se sauver sans elle. Ainsi, après avoir prêché fortement contre l'avarice dans les lieux où il faisait la mission, et avoir fait voir avec courage aux ecclésiastiques, aux gentilshommes, aux gens de robe et aux marchands, que non-seulement ils devaient s'abstenir des gains illicites, et restituer tout ce qu'ils avaient mal acquis, chacun dans leur profession, mais qu'ils étaient aussi obligés de pratiquer la pauvreté d'esprit et le détachement de tous les biens créés; il leur donnait des règles pour faire selon Dieu de grands profits, et pour acquérir en même temps de grandes richesses spirituelles et temporelles, en sorte qu'ils réussiraient avantageusement dans l'obligation qu'ils avaient de pourvoir aux besoins de leurs familles, et dans celle qu'ont tous les fidèles de n'attacher leur cœur qu'aux seuls biens que nous espérons dans le ciel.

Il leur donnait entre autres pour maximes, de ne pas rechercher, en se procurant les biens de la terre, à s'élever au-dessus des autres, mais seulement, comme le Sage, à éviter la mendicité et l'embarras que cause dans la vie spirituelle une trop grande nécessité (*Prov. 30. 8.*); d'attendre plutôt ces biens de Dieu que de leur propre industrie; de ne se point hâter, selon le conseil de l'Ecriture (*Prov. 13. 11.*), de les acquérir, pour n'en point voir aussi la prompte dissipation; de n'y point trop engager leur cœur après les avoir acquises, mais de s'en considérer seulement comme les dispensateurs, qui doivent en user suivant les préceptes de l'Evangile; de considérer que le moyen que le Sauveur leur avait donné de les fort accroître et d'en tirer de grandes et de légitime usures en cette vie et dans l'autre, était d'en user libéralement en faveur des pauvres, et de se bien persuader que Dieu qui en est le maître, ne les leur laisse qu'à ce dessein; de n'y mêler enfin aucun bien d'Eglise, pour ne pas attirer sur tout le reste cette malédiction qu'on voit tomber sur toutes les grandes fortunes qu'on a voulu augmenter de cette façon.

Pour faire connaître encore mieux aux gens du monde le peu d'attache qu'ils doivent avoir aux biens de la terre, et le bon usage qu'il en faut faire, il leur enseignait qu'il y a une pauvreté heureuse, qui produit dans notre âme toutes les vertus, et une autre malheureuse, qui y fait entrer un grand nombre de vices et de très-grands péchés. Et pour le leur faire voir à l'œil, il leur

avait fait peindre dans un tableau deux grands hôpitaux , dont l'un s'appelait l'hôpital de la charité , et l'autre l'hôpital de la justice de Dieu.

On lisait sur le frontispice du premier , où étaient enfermés les pauvres volontaires ou choisis de Dieu par une vocation particulière , ces paroles gravées en lettres d'or : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit qui demeurent dans la maison du Seigneur* (Ps. 83. 5.). Il assurait que tous ceux qui étaient dans cette maison de Dieu le bénissaient sans cesse de ce qu'il les avait jugés dignes d'imiter la sainte pauvreté de son Fils , et qu'ils le faisaient avec d'autant plus de joie , qu'ils avaient tous des passeports pour entrer de cet hôpital , s'ils y persévéraient avec patience et humilité , dans le royaume de la gloire ; et que ces passeports étaient conçus en ces termes tirés de l'Apocalypse : *Que le pauvre d'esprit au sortir du lieu des grandes souffrances et des tribulations entre dans le royaume des cieux* (Apoc. 2.9).

Il y avait entre ces deux hôpitaux trois grandes croix , l'une du Sauveur , et les deux autres du bon et du mauvais larron : l'on voyait ceux de l'hôpital de la charité se disputer l'honneur de charger sur leurs épaules cette première croix , et d'endurer de plus grandes incommodités pour un Dieu qui en avait souffert d'extrêmes pour eux. On en voyait aussi quelques-uns de l'hôpital de la justice qui tendaient les bras pour recevoir la croix du bon larron ; mais ils étaient en fort petit nombre , puisqu'il se trouve d'ordinaire fort peu

de pauvres parmi ceux que la justice de Dieu a réduits à cette extrémité pour les punir de leurs crimes , qui reconnaissent le malheureux état de leur âme , et qui changent entièrement de vie , retournant à Dieu par une véritable pénitence. Aussi la plupart de ces misérables prenaient-ils la croix du mauvais larron , et augmentaient leurs misères en mettant le comble à leurs crimes par leur impatience , par leur désespoir et par leurs blasphèmes.

On voyait écrit en lettres rouges sur le vestibule de cet hôpital de la justice de Dieu ces paroles tirées du livre de la Sagesse : *Ici sont enfermés ceux qui sont dignes d'être privés de la lumière et de souffrir le cachot des plus épaisses ténèbres , et que Dieu a punis de la perte de tous leurs biens , parce qu'ils en faisaient un mauvais usage* (Sap. c. 18. 4.). Il y avait dans l'hôpital de ces incurables treize différens appartemens marqués par autant d'écriteaux qui étaient tous des sentences tirées de l'Écriture , où l'on reconnaissait les causes de la punition de ces misérables , les diverses manières dont ils avaient mal acquis ou mal employé les biens qu'ils avaient possédés , et les différens supplices dont Dieu les en châtiât dès cette vie.

CHAPITRE XI.

De son humilité et de sa soumission à ses supérieurs.

CET homme éclairé de Dieu appelait la connaissance de soi-même, que chacun doit tâcher d'acquérir, la mère et la nourrice de toutes les vertus nécessaires à ceux qui aspirent à la perfection, parce que c'est principalement en elle que consiste l'humilité. C'est pourquoi il travailla toute sa vie à acquérir une science si nécessaire, et ne cessa jamais de la demander à Dieu dans ses oraisons, et surtout par cette courte prière de S. Augustin, qu'il faisait souvent avec ardeur : « Mon Dieu, faites-moi cette » grâce que je me connaisse moi-même, et que » je vous connaisse aussi, vous qui êtes l'auteur » de tout bien et de toute vérité. »

Pour s'établir plus parfaitement dans cette connaissance de lui-même et dans l'humilité, il en composa un fort beau livre, qui se trouve parmi ses papiers, et qui a pour titre : *Connais-toi toi-même*. Dans la première des quatre parties dont cet ouvrage est composé, il pose pour principe cette maxime de S. Paul : *Que c'est se tromper lourdement soi-même, n'étant rien, de penser être quelque chose* (Gal. 6. 3.). Et il fait voir dans ce premier livre, que tout ce qui est hors de Dieu, n'est rien de soi-même, et qu'il n'y a que lui seul qui puisse dire : C'est moi

qui suis de moi-même, indépendamment de tout être (*Exod. 3. 14.*).

Il prend pour principe de la seconde partie cette autre sentence de saint Paul : *Que nous ne pouvons de nous-mêmes rien penser de bon, et que tout notre pouvoir en cela vient uniquement de Dieu* (2. Cor. 3. 5.). Après avoir montré dans cette partie, que nous ne pouvons concevoir aucune bonne pensée, ni aucun bon désir, si nous ne le recevons de Dieu, il fait voir aussi que nous pouvons tout avec l'aide de celui qui fortifie notre faiblesse, et que, dans cette confiance, il n'y a rien de si parfait en l'amour de Dieu, à quoi nous ne devons aspirer.

La troisième partie de cet ouvrage a pour fondement ces paroles : *Mon Dieu, c'est vous qui nous avez donné et la pensée, et la volonté, et l'exécution de tout ce que nous avons jamais fait de bien* (Is. c. 26. 12.). Et il y prouve que toutes nos actions louables viennent de Dieu, et qu'encore que nous coopérions à la grâce par le concours de notre liberté, nous devons rendre le tribut de gloire et de reconnaissance à celui seul qui nous a donné cette grâce, puisque sans ce divin secours nous ne pouvons rien, et qu'avec lui il n'y a rien que nous ne puissions.

Son quatrième livre est établi sur cet avis de saint Paul : *Avez-vous quelque chose que vous n'avez pas reçue; et si vous avez reçu d'ailleurs tout ce que vous avez, quel sujet avez-vous d'en tirer de la vanité* (1. Cor. c. 4. 7.)? Toute

cette dernière partie est employée à faire voir que l'homme doit prendre tous les avantages qu'il a reçus , comme des sujets d'humilité ; et que plus Dieu lui a fait de dons et de faveurs , plus il doit reconnaître l'extrême besoin qu'il en avait , et la grande dépendance qu'il a en toutes choses de la bonté de son bienfaiteur.

Ce fut avec cette profonde humilité et cette absolue dépendance de Dieu , qu'il entreprit toutes ses missions , et qu'il mérita d'y faire des fruits si admirables. Il n'en entreprenait jamais aucune que par l'avis de ses directeurs ; et il écrivait même souvent jusqu'à Bordeaux , pour prendre le sentiment des Pères Jésuites , en qui il avait beaucoup de confiance , et qu'il consultait sur toutes choses avant qu'il y eût un collège de ces Pères établi en Basse-Bretagne. Il reconnaissait avec un très-humble sentiment de soi-même ses péchés , son indignité , son peu de suffisance , son peu de force et de santé , et concluant que cette entreprise serait l'œuvre de Dieu , puisqu'il voulait y employer l'homme du monde le plus indigne de cet honneur , et le moins propre à y bien réussir , il prenait dans cette pensée ses résolutions avec beaucoup de courage , et était ensuite inébranlable à toutes les difficultés qui se présentaient à son esprit.

Lorsqu'il allait dans quelque lieu jeter la semence de la parole de Dieu , d'abord qu'il apercevait de loin le clocher de la paroisse , il se mettait à genoux , et s'abîmant tout de nouveau dans la pensée de son néant et de ses offenses ,

il priait la divine bonté de n'avoir point d'égard à son indignité , et de ne pas punir les pauvres peuples , en leur refusant l'abondance de ses grâces à cause des péchés de leur prédicateur.

Il considérait que toutes les faveurs extraordinaires que Dieu lui avait faites , étaient comme des talens dont il devait lui tenir compte , et qui l'obligeaient à craindre davantage pour son salut , que ceux qui en avaient reçu de moindres ; qu'il y avait plusieurs personnes en enfer , dont Dieu s'était servi pour faire de grands miracles ; et que ce sont proprement ces personnes puissantes qui doivent être tourmentées puissamment , pour n'avoir pas bien usé des moyens extraordinaires d'avancer la gloire de leur maître , qui leur ont été mis entre les mains.

Dieu lui avait fait la grâce , pour le mieux conserver dans ce sentiment , de lui faire connaître que ses plus grands serviteurs de ce temps-là étaient dans un danger prochain de se perdre , et que toutes les peines et les fatigues extrêmes qu'ils prenaient pour avancer sa gloire n'empêchaient pas qu'ils ne fussent , faute d'humilité , sur le point d'être privés du souverain bonheur qu'ils procuraient à quantité d'autres. Le saint Prêtre découvrit avec de grands sentimens de crainte et de frayeur à son plus intime ami cette connaissance que Dieu lui avait donnée.

Il s'éloignait cependant infiniment de ce malheur qu'il craignait , en évitant l'esprit d'orgueil , qui seul est capable de causer des chutes si dé-

plorables. Il se croyait plus méchant que Caïn ; puisqu'il avait donné la mort à son âme par ses péchés ; plus imprudent qu'Ésaü , puisqu'il avait vendu son droit sur l'héritage de son Père céleste pour des choses de néant ; plus cruel que les Juifs , puisqu'il avait crucifié le Sauveur plusieurs fois , quoiqu'il le reconnût pour le roi de gloire. Il se disait plus rebelle qu'Absalon , plus endurci que Pharaon , plus inconsidéré que l'enfant prodigue , plus perfide que Judas ; et comparant ses plus petits défauts et les moindres négligences dont il se croyait coupable , avec tous les bienfaits qu'il avait reçus de Dieu , il les considérait comme des infidélités énormes , qui le rendaient infiniment indigne de la bonté de Dieu envers lui.

Son humilité même descendant plus bas , trouvait des raisonnemens pour le convaincre qu'il était plus criminel que le démon. « Cet » esprit rebelle , disait-il , n'a fait probablement » qu'un seul péché , et moi j'en ai commis un » nombre infini ; il n'a point eu de temps après » son péché , pour faire pénitence , et moi j'ai » abusé de celui qui m'avait été accordé libé- » ralement ; il n'a eu aucun aide pour se con- » vertir , et Jésus-Christ n'est pas mort pour » lui , au lieu que cet aimable Sauveur me tend » amoureusement les bras , m'invite sans cesse » à la pénitence , et me comble de faveurs et de » grâces continuelles , pour m'obliger à me bien » servir de son sang qu'il a entièrement répandu » pour moi. »

Les humiliations ne pouvaient pas être difficiles à supporter à un homme qui était dans ces sentimens : aussi ne lui en vit-on jamais recevoir aucune qu'avec beaucoup de marques de la joie qu'il en avait ; et dans des occasions où il lui était fort facile de faire retomber sur ses calomniateurs la honte dont ils le couvraient , il répondait à ceux qui l'en sollicitaient , que si ces personnes qui l'outrageaient eussent pénétré dans son intérieur , et connu ce qui y est de caché aux yeux des hommes , elles l'auraient encore dû traiter avec plus de rigueur.

Il prenait plaisir à informer les autres de ses défauts , avec une simplicité capable de les persuader , et il se reprenait et s'accusait lui-même avec autant d'exactitude qu'il avait de charité à excuser les défauts d'autrui et à juger toujours bien de chaque personne en particulier , quoiqu'il n'épargnât jamais les vices publics.

Il disait que si Dieu par une grâce et une miséricorde toute particulière ne lui eût ôté du cœur l'affection du monde , il eût été le plus méchant homme de son siècle ; et que l'humeur colère , qui prédominait en lui l'eût porté dans plusieurs crimes horribles. Quelque soin qu'il eût pris d'éteindre en lui cette passion , il lui en échappait quelquefois dans son zèle , lorsqu'il s'agissait de reprendre le vice , des mouvemens que tout autre eût pris pour des actes d'une vertu généreuse. Mais pour lui , ne se pardonnant rien dans tout ce qui regardait cette passion , il ne lui arriva jamais de rien dire de dé-

sobligeant à qui que ce fût, qu'il n'allât dès le même jour se jeter à ses pieds et lui en demander humblement pardon, par un excès d'humilité qui faisait quelquefois plus d'effet sur les cœurs des pécheurs, que n'en avaient pu faire ses discours les plus enflammés.

Toute sa manière de vivre n'était qu'un exercice continuel d'humilité. Jamais il ne voulait écouter les sollicitations pressantes de ceux qui le portaient à prêcher dans les grandes chaires des villes, où il eût pu acquérir beaucoup de réputation, ayant tous les avantages nécessaires pour y bien réussir. Il disait à ses parens et à ses amis, qu'il voyait dans ces sentimens, « qu'il ne doutait nullement qu'ils ne pussent » trouver des degrés de fortune, et des emplois » plus considérables aux yeux des hommes, » mais qu'il n'en croyait point de plus assurés » que les exercices d'humilité et de simplicité » dont il faisait profession, et que cela devait » lui suffire pour n'en point rechercher d'autres » plus relevés, et à eux pour ne l'en point im- » portuner. »

Comme il pensait avec tous les maîtres de la vie spirituelle, que quoique l'humilité intérieure qui nous soumet parfaitement à Dieu, soit la principale et celle que nous devons surtout rechercher, il croyait aussi avec eux que les humiliations, même extérieures, sont des moyens nécessaires pour conserver cette sainte disposition du cœur. C'est pourquoi il évitait avec un soin extrême tout ce qui pouvait lui

acquérir de l'honneur, toutes les conversations des grands, et toutes les charges et les emplois éclatans, et recherchait les pauvres les plus méprisés d'entre le peuple, les petits enfans, et les personnes accablées de vieillesse, qui eussent eu de la peine à l'aller trouver. On l'a vu entre autres au Conquet ne manquer pas un seul jour durant plusieurs années de visiter tous les matins, avec beaucoup de respect, un pauvre homme que son grand âge avait rendu méprisable à tous ses proches.

Quand il allait quelque part à cheval, il en descendait d'ordinaire pour mettre dessus le premier qu'il rencontrait et qu'il croyait en avoir besoin, et prenait plaisir à le suivre ensuite, et à lui tenir lieu de serviteur. On l'a vu souvent, lorsqu'il trouvait à la campagne quelque pauvre paysan extraordinairement chargé, le soulager d'une partie de son fardeau, et le porter sur ses épaules avec beaucoup d'humilité.

Il ne voulait jamais qu'on le distinguât des plus pauvres ecclésiastiques, en l'appelant de son nom de famille, et y ajoutant la qualité de Monsieur, comme le respect que les peuples avaient pour sa vertu et pour sa naissance les y portait : mais il obtint d'eux, et ensuite de tous les autres, et même de ses plus proches parens, qu'on en usât avec lui comme avec les prêtres de village, le nommant seulement Maître-Michel⁽¹⁾.

(1) Maintenant on donne en Bretagne le titre de Monsieur à tous les prêtres. Avant la révolution de 1789, plusieurs n'avaient d'autre titre que celui de Dom.

Il abhorrait tout ce qui fait paraître de la vanité dans les habits, dans le discours, et dans le geste et la manière d'agir. Il s'était dispensé de toutes les modes séculières, et ne pouvait souffrir qu'un ecclésiastique se donnât le soin de les rechercher : il ne portait sa soutane, ni si longue, qu'il parût vouloir par là s'attirer plus de respect ; ni si courte, qu'elle le fit mépriser, comme ceux dont on ne peut discerner que par la couleur l'habit ecclésiastique de celui d'un chasseur : mais sa soutane et son manteau lui descendaient presque jusqu'à la cheville du pied. Il avait toujours les cheveux coupés au-dessus des oreilles, comme le recommandent les canons. Il se servait dans tous ses sermons et ses entretiens d'un discours simple, aisé et insinuant, sans y pouvoir souffrir, non plus que dans ceux des ecclésiastiques qu'il avait formés à la prédication, aucune affectation, ni aucune marque de vanité et de présomption, qui pût faire croire qu'ils se prêchaient eux-mêmes en prêchant Jésus-Christ crucifié.

L'humilité de ce saint prêtre paraissait encore dans dans le soin qu'il prenait de cacher ses bonnes œuvres, et les grâces extraordinaires dont Dieu le favorisait. Il ne souffrait jamais que personne demeurât la nuit avec lui dans sa chambre, pour n'avoir point de témoins des communications admirables qu'il avait avec Dieu, ni de ses grandes austérités. C'était alors qu'il faisait ces longues et ferventes

oraisons, où il recevait tant de marques merveilleuses de la bonté toute particulière de Dieu envers lui, et ces mortifications sanglantes dont il accompagnait toujours ses oraisons.

Son linge étant d'ordinaire tout teint du sang qu'il répandait par la sainte cruauté avec laquelle il prenait la discipline trois fois la semaine, il se donnait lui-même la peine de le laver tous les samedis ; et lui étant arrivé deux ou trois fois de n'avoir pu assez bien cacher ces marques de son austérité, il obligea de tout son possible ceux qui s'en étaient aperçus, de tenir cela fort secret.

Un jeune homme qui lui servait tous les jours la messe, l'ayant une fois surpris dans sa chambre pendant qu'il prenait la discipline avec des cordes auxquelles il avait attaché plusieurs petites balles de plomb, il lui donna une pièce d'argent pour l'obliger au silence.

Il en usa encore de la même manière, pour l'empêcher de divulguer une grâce extraordinaire que Dieu lui avait faite. Ce jeune homme qui le servait alors dans une de ses missions, s'était, par son ordre, fort avancé devant lui dans le chemin, pour le laisser prier Dieu avec plus de liberté ; mais étant retourné sur ses pas, parce qu'il craignait que le saint homme ne se fût égaré du chemin, il l'avait trouvé à genoux devant deux personnes aussi éclatantes que l'eussent pu être des cristaux qui eussent été frappés des rayons du soleil. C'est la manière dont il s'est exprimé dans la déposition qu'il a

donnée de ce qu'il vit , et de ce qu'il avait tenu long-temps caché pour ne point manquer à sa promesse :

Il avait mille industries pour empêcher qu'on ne crût devoir à sa vertu les guérisons miraculeuses que Dieu accordait à son intercession. Il les attribuait tantôt à l'innocence des enfans qu'il mettait en prières ; tantôt à la vertu et à la confiance des personnes qu'il guérissait ; tantôt à des remèdes naturels et aux premières herbes qu'il rencontrait , les appliquant sur les parties malades de ceux qui souffraient.

Son humilité était encore extrême dans la soumission parfaite qu'il rendait à tous ses supérieurs , et dans la déférence qu'il eut toujours pour ses directeurs. Il déplorait souvent la misère de plusieurs hommes savans , peu soumis aux puissances établies de Dieu sur eux , comme autrefois saint Bernard déplorait celle de Pierre Abélard : « Ils sont, disait-il , fort versés dans la » connaissance des cieux , des astres , des météores, de la terre et des élémens; ils savent les » langues , l'histoire , les mathématiques , la » philosophie et la théologie , et sont ignorans » dans la chose du monde de la plus grande » importance , qui est la connaissance de soi-même et de sa propre faiblesse. »

Les statuts et les ordres particuliers de son évêque lui furent toujours inviolables , quelque contraires qu'ils lui parussent quelquefois aux desseins que Dieu avait sur lui.

Comme il ne condamnait et ne louait rien de

ce qui lui paraissait fort extraordinaire dans les actions des autres , jusqu'à ce que quelque chose qu'il vainquit, l'obligeât d'en porter son jugement , il excusait tout ce qui se pouvait excuser , surtout dans ses ennemis et ses persécuteurs , et dans les personnes publiques , qui par leur autorité tiennent la place de Dieu , et sont plus particulièrement ses images.

Il recommandait fort à ses disciples de ne jamais se mêler de reprendre la conduite de ceux qui gouvernent , dont nous ne voyons que les dehors , qui nous font souvent paraître fort injuste ce qui est en effet très-équitable aux yeux de Dieu. Enfin , en toutes choses sa plus ordinaire maxime était qu'il fallait plus faire d'état d'un seul grain de vraie obéissance , que d'un grand nombre de bonnes œuvres entreprises par l'amour-propre et par inclination.

CHAPITRE XII.

De sa chasteté angélique et des moyens dont il se servait pour arriver au souverain degré de cette vertu.

Nous avons dit ailleurs de quelle manière la sainte Vierge avait obtenu à son serviteur ce don admirable de chasteté , si nécessaire aux missionnaires , qu'entre les qualités avantageuses dont S. François Xavier disait qu'ils devaient être pourvus , il voulait qu'ils eussent celle-là

plus que toutes les autres dans un souverain degré.

Non-seulement il assura à la mort , en présence de l'adorable Sacrement de l'autel , que Dieu l'avait préservé durant sa vie de tout péché contraire à la chasteté ; mais aussi un prêtre très-vertueux (1) qui a été près de trente ans son confesseur , attesta , peu de temps avant que de mourir , que jamais il ne l'avait jugé coupable d'aucune faute mortelle ni vénielle contre cette vertu ; et le Père Jésuite qui entendit avant sa mort la confession générale de toute sa vie , rend aussi ce témoignage , que Dieu l'avait préservé de toute impureté , quelque légère qu'elle pût être : ce qui doit paraître d'autant plus admirable , qu'il était d'un tempérament qui lui devait donner des inclinations tout-à-fait contraires.

Les assurances qu'il avait reçues du ciel , qu'il conserverait jusqu'à la mort la blancheur de ce lis céleste , ne lui firent jamais omettre aucunes de toutes les précautions possibles pour le préserver des moindres taches. Comme il croyait que cette vertu était un don de Dieu , qu'il fallait attendre plus que tous les autres de sa pure libéralité , il la lui demandait tous les jours , même dans sa vieillesse et sur la fin de sa vie , comme on le voit par un de ses mémoires manuscrits.

Il joignait à ces prières ferventes et assidues , une extrême défiance de ses forces ; et recon-

(1) M. Antoine de Pennec.

sant plusieurs fois le jour devant Dieu , que dans son secours continuél il n'eût pas même pu parvenir au degré le moins élevé et le moins parfait de la chasteté , il disait d'ordinaire que comme l'impureté est très-souvent une suite funeste de l'orgueil et de la présomption , la chasteté est ordinairement un fruit de l'humilité chrétienne , et que pour cela le meilleur moyen d'éviter tous les pièges du démon Asmodée , qui furent autrefois vus par saint Antoine , était de se perdre et de s'abîmer dans son néant devant les yeux de la majesté divine.

Ainsi , il était aisé que son cœur qui était si bien gardé par la présence et la crainte filiale de Dieu , où il le tenait incessamment , fût exempt des blessures que les négligens et les présomptueux reçoivent du démon de l'impureté. Il en défendait avec un pareil soin les dehors , pour se garantir de toute surprise de l'ennemi ; et il gardait avec une application constante tous ses sens , qui sont les portes par où la mort peut entrer dans l'âme , et causer son entière ruine.

C'était pour cela qu'il évitait avec tant de soin toute familiarité avec les personnes engagées dans les maximes du monde , et surtout avec celles d'un autre sexe , qu'il n'entretenait qu'en aussi peu de paroles qu'il lui était possible , et en gardant toujours une modestie qui ne pouvait leur inspirer que des sentimens de piété. Celles qui allaient chez lui prendre les avis spirituels qu'il leur donnait pour leur conduite , ne

lui parlaient qu'après avoir fait une petite prière ; et l'entretien étant fini , on se mettait encore à genoux pour remercier Dieu.

Nous avons dit ailleurs avec quel soin il détournait sa vue de tous les objets de vanité et de sensualité , dont Dieu lui avait donné une si grande aversion , que bien loin d'en recevoir le plaisir que d'autres prennent à les considérer , il en souffrait de très-grandes peines et des dégoûts même sensibles , parce qu'il s'était accoutumé à ne les regarder qu'avec des yeux épurés , et à detester tous les vices qui s'y rencontrent.

Dieu lui faisait même connaître , comme on le pourrait vérifier par plusieurs exemples, l'état malheureux des personnes qui étaient engagées dans des pratiques contraires à la chasteté ; et quoiqu'il n'eût nulle peine à souffrir toutes les plus mauvaises odeurs en visitant les pauvres et les malades , celle qui lui faisait connaître la corruption des âmes lascives lui était intolérable.

Afin que le tentateur le trouvât toujours occupé , il marquait le temps de chaque action qu'il devait faire le long du jour ; et il en partageait si exactement toutes les heures , qu'il ne lui en pouvait rester aucun moment pour l'oisiveté , mais il les employait à diverses bonnes œuvres , suivant les ordres qu'il s'était prescrits sur le papier.

Il croyait encore devoir la pureté de cœur avec laquelle il vécut toujours , à la dévotion

toute particulière qu'il avait au Saint-Sacrement de l'autel , qui est le pain des vierges , et dont le fréquent usage semblait avoir comme spiritualisé la plus matérielle et la plus basse région de son âme , et l'avoir dégagée de tout ce qui a coutume de charmer les sens. Il reconnaissait aussi en avoir presque la principale obligation à l'affection tendre et filiale qu'il avait toujours eue dès son enfance au service de la très-sainte Vierge , qui avait eu la bonté de lui servir de mère , et de le protéger si puissamment contre les ennemis de cette vertu , qu'on peut dire qu'il a été sur ce point plus semblable à un ange qu'à un homme mortel.

Il a même plu à Dieu de faire connaître à tout le monde par quelques marques extraordinaires , dont nous parlerons ailleurs , combien il avait agréé cette vertu dans son serviteur , et les soins assidus et infatigables qu'il avait pris pour se conserver un si précieux trésor.

Il ne m'est pas permis de nommer ici quelques personnes que ce saint homme a tirées après sa mort des vices honteux où ils croupissaient depuis plusieurs années , se montrant à eux environné de lumière , avec son surplis et son étole , et un lis blanc à la main ; et les exhortant à la vertu avec des paroles si pénétrantes et si efficaces qu'on les a vus tout-à-coup changer entièrement de vie , comme on l'a appris des dépositions qu'ils ont bien voulu en donner pour la gloire de Dieu , et pour celle de leur bienfaiteur.

Mais je ne puis taire le zèle avec lequel il inspirait pendant sa vie la perfection de cette vertu à tous ses disciples , et à toutes les personnes à la conversion desquelles il s'employait. On attribue à ses soins et à l'efficacité de son intercession la pureté que gardent les habitans des lieux qu'il a chéris davantage et où il a fait un plus long séjour : elle y est si grande et si extraordinaire , qu'on n'y voit encore personne, non plus que pendant qu'il y demeurait sujet , depuis plus de quarante ans (1) au vice contraire à la pureté , et qu'on n'y a entendu parler d'aucun de ces scandales si ordinaires partout ailleurs , et que les petites villes les mieux policées ne peuvent long-temps éviter.

Il est aisé de juger par les avis et les diverses pratiques qu'il donnait à ses disciples , pour se perfectionner dans la chasteté suivant l'état auquel Dieu les appelait , qu'il avait des sentimens admirables de cette vertu. On en trouve parmi ses papiers des règles qui ne pouvaient venir que de ces pures lumières du ciel qui ne sont communiquées qu'aux âmes souverainement chastes et dégagées de la matière par le très-pur amour de Dieu : et un très-grand nombre de filles de toutes sortes de qualités, et de veuves qui se sont conservées dans cet état par ses conseils , sans penser à de secondes noces , ont été par l'observance de ces mêmes règles des modèles admirables de vertu dans les trois diocèses où ce saint homme a fait ses missions.

(1) Il faut se rappeler que l'auteur écrivait ceci en 1666, date de la première édition de cette vie :

« Il disait souvent que la chasteté des personnes mariées ressemble à la lumière des étoiles, » que celle des veuves est pareille à l'éclat de » la lune , et que les rayons du soleil sont » moins brillans au ciel , que ne l'est dans l'Eglise la pureté des vierges chrétiennes. » Quoiqu'il eût cette estime de la virginité et du célibat , il ne voulait pas que l'on s'y engageât témérairement , et sans avoir souvent consulté la volonté de Dieu par la voix de ses inspirations, et par celle des directeurs. Il ne permettait même d'ordinaire aux personnes dont il gouvernait la conscience , de faire vœu de chasteté que pour une ou deux années , à la fin desquelles il le leur faisait renouveler , si le désir leur en continuait. Il croyait que ces vœux de chasteté perpétuelle convenaient mieux aux personnes qui s'engagent à la recherche de la perfection dans les cloîtres ; et il y en avait fort peu de celles qui se sentaient fortement inspirées d'en faire pour toute leur vie , à qui il ne conseillât de choisir l'état où elles pourraient les garder plus sûrement et plus parfaitement par l'éloignement de toutes sortes d'objets dangereux.

S'il recommandait de grandes précautions pour s'engager de cette façon dans le célibat , il voulait qu'on en prit de beaucoup plus grandes pour s'engager dans le mariage, qu'il disait être un état plus périlleux et rempli d'ordinaire de peines et de difficultés incomparablement plus à craindre que ne le sont celles du célibat.

Il avait aussi représenté les avantages de la con-

tinence par-dessus ceux du mariage, par une de ses énigmes spirituelles, où étaient peintes deux croix, dont l'une qui paraissait plus grande et environnée d'épines; était présentée par le Sauveur, avec ces paroles : *Le comprenne qui pourra*. Mais la plupart des personnes qu'on voyait dans ce tableau, couraient à une autre croix qui semblait plus petite, et qui était ornée de toutes sortes de fleurs, quoiqu'on reconnût à diverses marques, en considérant de près l'une et l'autre, que la première était pleine de délices, et facile à porter au petit nombre de personnes qui l'embrassaient de bon cœur; que la dernière était insupportable à ceux qui s'en étaient chargés, n'en jugeant que sur les apparences, et qui avaient eu plus d'égard à l'odeur et à la couleur trompeuse des fleurs dont elle était parée, qu'à tout ce qui en rendait le fardeau extrêmement pesant. Il expliquait ensuite dans cette même énigme tout ce qui était le plus capable de porter les spectateurs à la continence, ou du moins de les détourner de ces mariages infortunés qui sont privés de toutes les bénédictions du ciel, parce qu'ils se font contre ses ordres, et seulement par l'intérêt, ou par le conseil de la chair et du sang.

CHAPITRE XIII.

De son esprit de pénitence, et de son austérité dans sa nourriture.

OUTRE tous les moyens dont nous venons de parler, que cet homme apostolique employait pour se conserver dans une parfaite pureté de corps et d'esprit, il se servit toujours de toutes les saintes cruautés que les saints Pères nous recommandent comme des stratagèmes de la milice spirituelle, où les victorieux sont ceux qui soumettent mieux le corps à l'âme et l'âme à Dieu par la mortification.

Il en usa jusqu'à la fin de sa vie, croyant que tant que nous sommes dans le champ de bataille, il reste toujours des ennemis à vaincre, et que les nôtres ne cessent d'être à craindre, qu'après que nous avons remporté une dernière et entière victoire, en mourant de la mort des justes.

Son austérité pour ce qui regarde sa nourriture, était sans exemple dans une personne séculière. Il ne buvait d'ordinaire que de l'eau, et ne mangeait que du pain et quelque laitage, à la façon des plus pauvres de Bretagne, jusqu'à l'âge de cinquante ans, ne prenant que très-rarement du poisson et quelques fruits aux jours de fête, comme pour un régal extraordinaire. Il lui fallut un ordre exprès du ciel,

comme l'assure un de ses directeurs, pour lui faire quitter ce régime, et pour l'obliger à se servir dans ses repas d'un peu de viande et de vin, afin de fortifier son estomac affaibli par ses mortifications excessives, et en avoir plus de vigueur au service de Dieu et dans ses emplois de zèle.

Ceux qui ont demeuré avec lui, et qui lui ont vu prendre ses repas, étaient étonnés qu'il pût subsister avec une sobriété aussi grande qu'était la sienne. Ils assurent qu'il prenait moins de nourriture en huit jours que les autres personnes du monde n'en prennent ordinairement en un seul jour; que la viande qu'il mangeait à dîner, qui était presque toujours l'unique repas qu'il faisait, ne passait pas la grosseur d'une noix; qu'il n'y buvait qu'une fois, ou au plus deux fois, depuis qu'il eut commencé à mêler un peu de vin dans son eau, et qu'il y était toujours si peu attaché, qu'il n'en paraissait nullement interrompre les hautes contemplations qui l'occupaient d'ordinaire; de sorte qu'il était aisé de juger que son esprit prenait la nourriture céleste de l'âme, pendant qu'il satisfaisait au besoin qu'il avait de celle du corps.

On l'a vu même quelquefois dans ces temps-là, lorsqu'il ne croyait pas être observé, se découvrir, saluer, et entretenir quelqu'un, comme si des esprits bienheureux, que personne que lui ne pouvait voir, l'eussent honoré de leur conversation, pour ôter le dégoût qu'il recevait de l'usage des choses corruptibles.

Il était si sobre dans le manger, et si éloigné de s'attacher au plaisir des viandes, que les délices spirituelles dont il jouissait en même temps lui faisaient souvent oublier s'il avait pris ses repas, un moment après qu'il était sorti de table.

Outre cette grande abstinence qui lui était ordinaire, comme les gens du monde ont des temps de plus grande chère et de débauche, il en avait de plus grande mortification, auxquels il faisait des jeûnes extraordinaires, passant plusieurs jours sans prendre autre chose que ce qui était absolument nécessaire pour l'empêcher de mourir; ce qu'il faisait surtout quand il voulait obtenir de Dieu quelque grâce importante pour lui-même ou pour le prochain.

Il n'oubliait pas cette même sobriété, lorsqu'il était obligé de manger hors de chez lui. On l'a vu fuir de la maison d'une personne de qualité, et n'y rentrer jamais, parce qu'y ayant vu les préparatifs d'un festin magnifique, un domestique, à qui il était inconnu, lui avait dit qu'ils se faisaient pour un saint prêtre qui s'appelait M. Le Nobletz; en quoi il est difficile de dire si son humilité ou son affection à la sobriété eut le plus à souffrir.

Quelques viandes exquisés qu'on lui servit, il ne touchait jamais qu'à une ou deux sortes des plus communes; encore juge-t-on qu'il y mettait souvent, sans qu'on s'en aperçût, quelque chose qui en ôtait le goût et la délicatesse; puisqu'on l'a surpris plus d'une fois dans ces

occasions qu'il mêlait des cendres à ce qu'il mangeait.

Dieu a tellement béni les exemples d'une sobriété si extraordinaire, que plusieurs ecclésiastiques l'ont imité depuis et l'imitent encore dans la pratique de cette vertu, qui était presque inconnue parmi les prêtres de la Basse-Bretagne. Mais ne se contentant pas de la leur prêcher par ses exemples, il le faisait aussi dans ses sermons et ses discours familiers avec beaucoup d'efficacité; de sorte qu'on en a vu plusieurs, par les résolutions qu'ils avaient prises en l'entendant parler, se délivrer d'un vice qui a coutume d'augmenter avec l'âge de ceux qui y sont sujets, et dont peu de gens se peuvent défaire, après qu'ils s'en sont une fois laissé posséder.

Il croyait qu'une des principales raisons des scandales qui arrivaient continuellement en cette province-là parmi ceux qui doivent être la lumière du monde, était la trop grande multitude de prêtres que l'on recevait aux ordres sans qu'ils eussent donné assez de preuves de leur bonne vie, et la trop grande facilité avec laquelle on accordait l'absolution à ceux qui tombaient dans ces excès : et il disait aux confesseurs, « que comme ils ne pouvaient absoudre » un prêtre qui demeurerait volontairement dans » l'occasion de pécher contre la chasteté, ils ne » pouvaient aussi absoudre les prêtres qui continuent dans les occasions prochaines de tomber dans l'intempérance, qui fréquentent les » lieux où ils perdent le salut de leur âme en

» perdant la raison, et qui n'évitent pas les » personnes qui les y portent, et aux invitations » desquelles il leur serait difficile de résister; et » qu'enfin tant s'en faut que les coutumes » excusent le vice dans les pays où l'intempérance et l'ivrognerie est ordinaire, on y a la » même obligation d'en éviter par la retraite » toutes les occasions, qu'on a partout ailleurs » de combattre l'incontinence par la fuite; et » que tout ecclésiastique qui refuserait de prendre ce soin, ne pourrait aspirer à son salut. »

On pourra encore juger avec combien de force et de lumière il persuadait aux autres cette sobriété qu'il pratiquait si admirablement, par une de ses lettres qu'on m'a mises entre les mains, qu'il avait écrite à un chanoine de ses disciples et de ses amis, et qui est conçue en ces termes :

« Mon très-cher frère en Jésus-Christ,

» Quoique le principal et presque l'unique » moyen de mépriser les délices de la bouche, » soit de s'accoutumer à goûter les délices de » l'esprit, je puis vous donner quelques considérations, toutes tirées des saints Pères, pour » vous porter à renoncer au goût des choses sensuelles. St. Augustin vous fournira la première. Si, dit-il, ce monde vous plaît, vous voulez toujours être immonde. La concupiscence de la chair est, selon saint Jean, un des éléments qui composent le monde corrompu. Si » vous prenez vos délices dans cet élément du

» monde, vous ne pouvez éviter d'être toujours
 » souillé de ces taches qui peuvent seules vous
 » empêcher d'être une victime agréable à Dieu.
 » La pensée de saint Grégoire-le-Grand n'est
 » pas moins touchante, lorsqu'il dit que, nous
 » nous éloignons d'autant plus de l'amour de
 » Dieu, que nous nous attachons davantage
 » aux créatures, ce qui se fait surtout par un
 » trop grand soin de satisfaire nos appétits pour
 » le boire et le manger. Le docte Cassian ensei-
 » gne la même chose en autres termes. « Jamais,
 » dit-il, l'esprit n'est porté au désir des choses
 » célestes, si la chair n'est fortement domptée
 » par la sobriété, la tempérance et l'austérité. »
 » En effet, c'est un axiome de la morale chré-
 » tienne, prononcé par le grand saint Paul,
 » que tous ceux qui veulent être au service de
 » Jésus-Christ, et avoir l'honneur de lui appar-
 » tenir, doivent crucifier leur chair avec les vi-
 » ces et la concupiscence de la chair. C'est pour-
 » quoi saint Cyprien ne fait point de difficulté
 » de dire que toute la vie d'un chrétien qui veut
 » suivre l'Évangile, est un martyre continu.
 » Mais tout est facile à celui qui aime Dieu,
 » car l'amour étant aussi fort que la mort, a la
 » même puissance qu'elle, de séparer l'homme
 » de toutes les voluptés du siècle, et de changer
 » en délices tout ce qui y paraît contraire aux
 » sens. C'est le sentiment de saint Grégoire,
 » qu'il exprime en ces termes : Si l'âme s'é-
 » lève à Dieu avec une forte résolution de s'y
 » attacher, elle se fait des sujets de plaisirs et

» de joie de tout ce qu'elle rencontre en cette
 » vie de plus amer et de plus fâcheux. Mais
 » si l'amour ne peut obtenir de vous une chose
 » si avantageuse et qui vous est si absolument
 » nécessaire, accordez du moins cela à la
 » crainte salutaire que vous devez avoir pour
 » votre salut. Saint Paul dit qu'une veuve est
 » morte lorsqu'elle vit dans les délices : sur quoi
 » Denis le Chartreux prononce une sentence
 » de condamnation contre tous les ecclésiasti-
 » ques qui ne se privent pas des plaisirs des
 » sens. Si, dit-il, c'est un péché mortel aux
 » veuves de vivre délicatement, dans la bonne
 » chère et dans le plaisir, quel crime serait-ce à
 » un prêtre, à un chanoine et à un religieux ? et
 » qui pourrait dire qu'il ne serait pas en état de
 » damnation ? Cherchez donc premièrement le
 » royaume et la gloire de Dieu ; et parce que
 » son royaume ne consiste pas dans le boire et
 » le manger, comme saint Paul nous en avertit
 » (*Rom. 14. 17.*), cherchez-le dans des délices
 » plus saintes, plus spirituelles, et plus dignes
 » d'un homme, d'un chrétien, d'un prêtre et
 » d'un chanoine. »

Je dirai ici peu de chose des autres austé-
 rités de M. Le Nobletz, dont j'ai déjà parlé en
 plusieurs endroits de cette histoire. Ses veilles
 étaient si grandes, que son sommeil n'était que
 de quatre ou cinq heures, encore l'interrom-
 pait-il deux fois toutes les nuits ; et après avoir
 dormi deux heures, il se levait pour s'entrete-
 nir quelque temps avec Dieu dans l'oraison

mentale, et ayant ensuite pris encore deux ou trois heures de repos à deux différentes reprises, il passait le reste de la nuit en prières et en lectures dévotes.

Pour affliger et dompter son corps, outre ses longues et rudes disciplines des mercredis, des vendredis et des samedis, qui lui faisaient toujours répandre beaucoup de sang, il portait divers jours de la semaine un rude cilice de crin de cheval. Il ne se contentait pas même quelquefois de ces jours réglés pour le porter, mais il ne le quittait point durant les semaines entières, quand il voulait obtenir quelques grâces du ciel, et ajoutait aussi plusieurs autres mortifications à celle-là.

Afin d'endurer durant le jour quelque chose quand il était debout et à chaque pas qu'il faisait, il mettait très-souvent des pois ou de petites pierres aiguës dans ses bas et dans ses souliers; et pour ce qui était du repos de la nuit, il ne le prenait jamais que couché sur la dure. Il commença seulement à l'âge de cinquante-cinq ans, par le conseil de son directeur, à cause de sa mauvaise santé, à prendre un lit avec un peu de paille, des draps et une couverture, mais il ne voulut avoir un matelas ni un lit de plume, qu'à l'extrémité, et lorsqu'il fut fort malade.

Le sentiment qu'il avait de la nécessité des pénitences et des mortifications, lui en fit introduire l'usage parmi ses plus fervens disciples. Il leur faisait lui-même dans ses heures de délassement des ceintures de crin, et des disciplines de

parchemin, dont il faisait présent à ceux qu'il jugeait capables de s'en servir.

Il donna de ces instrumens de mortification faits de sa main à toutes les ursulines de Quimper, qu'il fut visiter aussitôt qu'elles furent arrivées pour y faire leur nouvel établissement, et les encouragea fort, en les exhortant à souffrir toutes choses suivant l'esprit de leur vocation, pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes.

Plusieurs autres personnes par son conseil ont exercé, et exercent encore sur elles-mêmes de saintes austérités, dont elles reçoivent de très-grands secours pour la vie toute vertueuse qu'elles mènent. Il écrivit un jour à une d'entre elles sur ce sujet en ces termes :

« Le mépris du monde, dont vous voulez
» faire profession, sera stérile en bonnes œuvres, et n'aura point de durée, si vous ne le joignez avec la pénitence extérieure, qui produit des fruits et des effets admirables pour avancer l'âme fidèle au service de Dieu. On satisfait par la mortification du corps à la justice divine pour les fautes passées, on s'épargne d'autres plus grandes peines dont Dieu punit les crimes dès cette vie, et l'on abrège celles du purgatoire. Nous voyons dans l'Écriture qu'Achab et les Ninivites, et tant d'autres personnes, ont de cette façon apaisé la colère de Dieu, et détourné les fléaux de sa vengeance. Quand on s'en sert avec ferveur et avec courage, rien n'est plus utile pour rendre le corps soumis à l'esprit, et pour

» vaincre toutes les passions dérégées. C'est un
 » moyen infaillible pour obtenir l'esprit de pé-
 » nitence, et ce cœur contrit et humilié qui flé-
 » chit toujours celui de Dieu. L'austérité unie
 » à l'oraison lui donne une force admirable pour
 » impénétrer tout ce qu'on demande, et dispose
 » l'âme à cette lumière céleste qui est la source
 » féconde d'une infinité d'excellentes grâces.
 » Elle chasse cette joie mondaine qui entretient
 » l'homme dans une grande négligence des
 » biens surnaturels, et elle nous dispose à re-
 » cevoir la consolation divine et intérieure qui
 » est une autre source de faveurs particulières
 » de l'époux des saintes âmes. C'est donner au
 » Sauveur de véritables marques d'amour, que
 » de vouloir ainsi souffrir souvent et joyeuse-
 » ment pour lui, et de compatir à ce qu'il a en-
 » duré pour nous sur la croix. Enfin, ces souf-
 » frances volontaires sont de puissans remèdes
 » pour chasser de l'âme les scrupules, la trop
 » grande crainte de la mort et de l'enfer, et une
 » tendresse de conscience trop pleine de défian-
 » ce et d'inquiétude. »

CHAPITRE XIV.

De sa patience.

Si saint Paul (2 Cor. 12. 12.) donnait les
 marques que l'on avait de sa patience pour des
 témoignages certains de sa mission apostolique,
 on ne peut juger que très-avantageusement de

M. le Nobletz, dont la patience a été exer-
 cée de toutes les manières durant tout le cours
 de sa vie.

On aura pu voir par tout ce que nous en avons
 déjà rapporté en divers endroits de cette histoi-
 re, que dans aucun âge, dans aucun emploi, ni
 dans aucun lieu où il se soit trouvé, il n'a jamais
 été sans peine, sans persécutions, sans douleur
 et sans croix très-pesantes, et qui eussent paru
 insupportables à tout autre moins patient que lui.
 Les hommes de toutes sortes de conditions ont
 attaqué très-cruellement ses desseins, sa répu-
 tation et sa vie. Les démons l'ont traité comme
 le plus grand ennemi que Dieu leur eût opposé
 en ce siècle. Il a lui-même exercé sur lui, par sa
 mortification et par son mépris généreux des
 maximes du monde, toutes les rigueurs dont les
 saints pénitens ont voulu venger sur eux les in-
 jures faites à Dieu, et prévenir les révoltes de la
 chair corrompue par le péché. Dieu même com-
 me s'oubliant en quelque façon de la bonté qu'il
 avait pour son fidèle serviteur, permit souvent
 qu'il fût tourmenté de peines intérieures, de
 scrupules, de la crainte de ses jugemens, de sé-
 cheresses et de désolations, qui étaient les plus
 sensibles de toutes les souffrances. Il disait « qu'il
 » n'y a que ceux qui ont épuré leurs cœurs de
 » toutes les vaines consolations du monde, et
 » ressenti les douceurs des visites de l'Époux
 » céleste, qui puissent exprimer ou concevoir
 » la rigueur extrême de ce martyr intérieur,
 » que ressentent les saintes âmes qui semblent
 » être abandonnées de Dieu. »

Il paraissait sourd et muet quand on lui faisait quelque outrage ; ou il ne parlait que pour remercier ceux qui l'offensaient et pour prier Dieu pour eux , comme il le faisait toujours avec beaucoup de soin et de tendresse.

Il garda toujours à l'égard de ses persécuteurs cinq choses qu'il s'était prescrites , comme on le voit par ses papiers. Il les aimait pour l'amour de Dieu , il leur désirait toutes sortes de biens pour le salut de leurs âmes , il leur rendait autant de services , et leur procurait autant d'avantage en toutes choses qu'il lui était possible , il leur donnait sa bénédiction , et priait constamment Dieu pour eux. Je pourrais ici rapporter un très-grand nombre d'exemples rares de cette amitié tendre pour ses ennemis , et l'application avec laquelle il tâchait de les servir : mais ce que nous en avons dit en divers endroits de sa vie , est plus que suffisant pour faire voir jusqu'à quel point il porta cette patience héroïque.

Il eut la même constance à s'humilier sous la puissante main de Dieu , et à endurer avec la plus parfaite résignation toutes les infirmités dont il était accablé. Quelque douleur que lui causassent ses indispositions , qui furent très-grandes et continuels , on ne le vit jamais s'en plaindre ; et à peine les extrêmes souffrances et les longues agonies de ses maladies tirèrent-elles de lui un seul soupir.

Comme saint Jérôme dit que l'Eglise a plutôt été fondée par la patience des hommes

apostoliques et par les persécutions qu'ils ont endurées , que par leurs miracles et par leurs autres actions louables et vertueuses , on peut dire que quelque utiles qu'aient été les prédications de M. Le Nobletz , elles ont moins converti de personnes que les exemples de sa patience ; et l'Evangile a toujours fait de plus grands progrès par son moyen dans les lieux où il a eu de plus grands travaux , et où il a reçu plus d'affronts et un plus grand nombre d'injures et de mauvais traitemens.

Il tenait que le défaut de patience était la source de la plupart des péchés du monde ; et que ceux qui sont bien résolus de souffrir n'ont plus aucun obstacle de la vertu à surmonter. C'est pourquoi il prenait un soin continuel pour persuader à tous ceux dont il voulait procurer le salut et la perfection , de s'appliquer à l'exercice de cette vertu , sans laquelle la vie est toute remplie de misères et d'offenses continuelles contre Dieu et le prochain.

Pour la faire surtout pratiquer à ceux qui en avaient le plus de besoin , à cause de ce qu'ils étaient obligés de souffrir , il eut toujours soin dans les lieux où il faisait quelque séjour , de tenir la liste de toutes les personnes affligées , des veuves , des orphelins , des malades , de ceux qui avaient des procès et qui étaient mal ensemble , de ceux qui avaient perdu leurs biens et des autres pauvres , et enfin de tous ceux à qui il était arrivé quelque disgrâce , quelque confusion , ou quelque sujet de tristesse.

Il allait les visiter tous les jours avec une compassion et une charité qui les ravissaient ; et leur suggérant bien à propos les sujets de consolation qu'ils avaient , et surtout ceux qu'ils devaient prendre de la croix et des souffrances du Sauveur , il n'y avait point d'âme si abattue , à laquelle il ne rendit le courage , la joie et la confiance , et qu'il ne portât à souffrir patiemment les fléaux de la justice de Dieu.



LIVRE NEUVIÈME.

DES MIRACLES

OBTENUS PAR L'INTERCESSION

DE

M. LE NOBLETZ.

CHAPITRE PREMIER.

De son admirable don de prophétie.

Je ne prétends pas rapporter ici toutes les choses que ce saint homme a prédites sans qu'il en pût avoir aucune autre connaissance que celle qu'on ne peut acquérir par toutes les forces de l'esprit humain ; ni celles qu'il a racontées quelquefois en même temps qu'elles se passaient dans des pays éloignés ; ni toutes celles que Dieu lui a très-souvent fait connaître touchant l'état des âmes , au salut desquelles il s'affectionnait particulièrement , ou touchant ce qu'elles souffraient dans le purgatoire après leur séparation du corps , et le temps auquel elles commençaient de jouir du souverain bonheur. Nous avons tant de témoignages différens de ces sortes de merveilles , qu'ils suffiraient pour faire une par-

tie considérable du volume des miracles de ce saint homme, que quelques personnes dévotes désiraient qu'on donnât au public. Du moins ne puis-je me dispenser d'en faire connaître une partie, qui suffira pour faire juger du reste.

Comme il n'arrivait presque rien de considérable au bien de la religion et de son pays, dont il n'eût auparavant quelque révélation, il connut au même temps qu'il plut à Dieu de relever les espérances de ce royaume par la grossesse de la reine (1), mère de notre glorieux monarque, qu'elle accoucherait d'un fils. Et il dit distinctement à quelque personne (2) neuf mois avant la naissance de ce grand prince, lorsque nul ne pouvait encore savoir qu'il fût conçu, « que la reine était grosse d'un enfant » qui gouvernerait cette monarchie, qui aurait » une prudence extraordinaire, et qui chérirait la vertu et le mérite. »

Il eut aussi la connaissance de l'élection du pape Innocent X (3), et on le vit un jour dans un entretien ordinaire (4) demeurer tout d'un coup sans dire mot, puis, après un assez long silence, élevant les yeux et les bras au ciel, prononcer fort affirmativement ces paroles : *Dieu soit loué*

(1) Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII et mère de Louis XIV.

(2) Le P. Maunoir, Jésuite, Mlle. Le Gac chez qui M. Le Nobletz demeurait alors, et plusieurs autres.

(3) Ce pontife monta sur le siège de S. Pierre en 1644.

(4) Mlle. de Keraudi, à Landerneau.

de ce que nous avons à présent un pape. Ayant fait ensuite une seconde petite pause, pendant qu'on s'étonnait de le voir ainsi assurer une nouvelle qui avait si peu de vraisemblance, il recommença d'un ton de voix plus haut qu'auparavant : *Oui assurément nous avons un pape qui s'appelle Innocent ; rien au monde n'est plus véritable.* La suite du temps apprit que ce saint homme avait ainsi raconté ce qui se passait en même temps à Rome, dont le lieu où il demeurait est éloigné de plus de quatre cents lieues.

Un an avant que les dissensions civiles d'Angleterre, et les révoltes contre le défunt roi de la Grande-Bretagne commençassent, il dit à une personne dévote (1), « qu'il y aurait bientôt » une guerre furieuse dans ce royaume-là, et » que les Anglais durant ces troubles de leur » Etat tourneraient leurs armes contre la ville » du Conquet, » qui était le lieu où il faisait alors sa demeure. Cette prédiction s'accomplit l'année suivante ; et cette petite ville fut attaquée avec assez peu de succès par plusieurs coups de canon de ces peuples rebelles.

À peine le bruit de cette guerre commença à se répandre en Bretagne, que les personnes qui savaient cette prédiction, lui en parlèrent comme d'une chose miraculeusement prévue ; mais le saint homme alors, sans répliquer autre chose, lui dit en soupirant : *Les Malheureux*

(1) Mlle. de Launay.

qu'ils sont, ils feront mourir leur roi. Chacun sait qu'encore que l'aigreur des esprits fût grande en Angleterre, et que les troubles commençassent d'une manière à en faire craindre des suites terribles, on n'avait aucun sujet de s'en figurer une aussi funeste que le fut le plus horrible de tous les crimes.

Il prédit plusieurs fois en différentes occasions avec la même certitude le rétablissement de M. de Rieux dans son évêché de Léon, lorsque chacun l'en croyait privé pour toujours; et l'on voit par ses lettres que ce prélat lui écrivait, qu'il attendait ce bonheur de ces prières plutôt que de la faveur des hommes. Les mêmes personnes à qui il avait donné cette joie de leur faire savoir le retour de leur pasteur qu'elles souhaitaient ardemment, trois ans avant qu'on y pût voir aucune apparence, eurent aussi le déplaisir d'apprendre de lui qu'il ne vivrait dans son siège que deux ans après qu'il y aurait été rétabli : ce que la mort de ce prélat, qui arriva en effet deux ans après son retour (1), leur fit connaître aussi véritable qu'ils le trouvaient affligeant pour tous les peuples du diocèse qu'il gouvernait.

Non-seulement il prédit, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, la venue des Jésuites en Bretagne, plusieurs années avant que ni eux ni aucune autre personne pensât à les y établir, et l'annonça souvent à ses plus chers disciples,

(1) Il mourut à l'âge de 63 ans, le 8 mars 1651, dans l'abbaye du Relec qu'il avait en commande.

comme un grand sujet de joie; mais il leur fit même connaître en différentes occasions, qu'il y aurait un de ces Pères, que Dieu lui destinait pour successeur dans ses missions, qui se servirait de ses énigmes, de ses instructions, de ses traités spirituels et de ses autres industries pour instruire et pour assister le prochain; que Dieu le guérirait miraculeusement d'une maladie mortelle, et lui ferait surmonter quantité d'autres obstacles, pour le rendre utile aux peuples de Bretagne, au salut desquels il viendrait quelque jour s'employer, selon le vœu particulier qu'il en ferait. Toute la Basse-Bretagne jouit avec des avantages qui ne se peuvent exprimer, des suites de cette prédiction, et des effets de l'intercession du prêtre apostolique, par les fruits admirables des missions qui s'y font incessamment, dont ce Père jésuite attribue tout le succès au mérite et aux prières d'un si saint prédécesseur.

Le Père Hayneuve ayant été recteur du collège des Jésuites de Quimper dans les premières années de leur établissement, n'avait jamais eu la pensée de composer aucun ouvrage, et avait encore moins de disposition à en donner au public. M. Le Nobletz, qu'il voyait souvent, et qui avait contracté avec lui une sainte amitié, lui prédit qu'il ferait plusieurs livres, et que Dieu en serait glorifié. Ce Père dont la vertu et les écrits si solides et si remplis d'une piété admirable ont depuis rendu le nom célèbre, fut étonné de cette prédiction; il s'en ressouvint

plusieurs années depuis, lorsqu'il commença de publier ses ouvrages, et il en a fait souvent le récit avec admiration.

Il prévint de la même manière le dessein que Dieu avait sur deux petites demoiselles, dont il a fait depuis par sa grâce deux ferventes religieuses. Leur père (1) qui était fort des amis de M. Le Nobletz, avait résolu de consacrer à Dieu l'aînée de trois filles qu'il avait, qui y paraissait aussi fort disposée; et il voulait retenir dans le monde les deux cadettes, dont la plus jeune n'avait encore que douze ans. Mais notre saint prêtre, à qui il faisait confidence de ces desseins lui dit d'un esprit prophétique, « que ceux de » Dieu étaient bien différens des siens, puisque » l'aînée de ses filles serait du monde, et que les » deux autres le quitteraient pour entrer dans » une sainte religion. » La chose arriva depuis comme il l'avait prédite, et l'une (2) de ces deux religieuses qui demeurait à Paris au Calvaire du Marais, en a rendu témoignage.

Il est arrivé souvent que des personnes éloignées, qui étaient travaillées de grandes maladies, ayant envoyé à ce saint homme pour se recommander à ses prières, leurs messagers apprenaient de lui leurs guérisons subites qu'il avait obtenues du Ciel, avant qu'il eût pu apprendre leur besoin par aucune voie humaine.

Plusieurs aussi ont appris de lui leurs sujets d'affliction et leurs malheurs long-temps avant

(1) M. de Kerhabu, en Léon.

(2) La Mère Marguerite de St-Joseph.

qu'ils arrivassent, et lorsque rien ne les en menaçait. Ce fut ainsi qu'il prédit à une de ses nièces les désordres dans lesquels elle tomberait, dont elle était alors fort éloignée, et les afflictions dont Dieu la punirait pour l'obliger de retourner à lui; et qui lui annonça que son fils, qui était l'espérance de sa famille, ne vivrait pas jusqu'à l'âge de trente ans.

Ce fut encore ainsi qu'il menaça un de ses parens du malheur qui lui arriva quelque temps après, de tuer un gentilhomme en duel, et d'être tué lui-même ensuite par un autre.

Il dit à un curé qui voulait lui donner l'Extrême-Onction dans une maladie qui le réduisit à l'extrémité, « que c'était à lui-même à se » préparer à la mort; qu'il le devancerait de » quelques années, et qu'avant le commencement de la prochaine il lui faudrait paraître » devant le souverain Juge. » La mort subite de ce curé, qui arriva quelques mois après, et qui précéda la sienne de cinq ans, fut la confirmation de sa prophétie.

Après avoir consolé une bonne veuve (1) fort affligée de la mort d'un de ses enfans, il lui demanda « si elle n'était pas prête à perdre l'unique qui lui restait, s'il plaisait à Dieu d'en » disposer ainsi; » et cette femme lui ayant dit qu'elle voudrait tout ce que Dieu voudrait, il lui répliqua sur-le-champ : « Je suis bien aise de » vous voir si résignée; vous aurez bientôt besoin de cette résolution et de cette conformité

(1) Mlle. Marguerite Le Gac.

» de votre volonté avec la divine ; mais vous
 » pouvez encore vous réjouir sur ce que Dieu
 » sera votre consolateur , et ne vous abandon-
 » nera jamais. » Ce cher fils unique , qui était
 alors encore plein de santé , étant mort peu de
 temps après , elle éprouva tout ce que le saint
 prêtre lui avait prédit.

Il consola de la même manière les parens
 d'une femme (1) qui devait accoucher peu de
 temps après , leur prédisant qu'elle aurait un
 fils , comme elle le souhaitait , mais que sa joie
 serait de courte durée , et que cet enfant ne
 vivrait que très-peu de temps. N'ayant été en
 effet qu'un mois au monde , sa mort fut un aussi
 grand sujet de tristesse que sa naissance l'avait
 été de joie.

Peu de temps avant sa mort , Mme. la
 comtesse de Carné , sa nièce , lui ayant rendu
 visite , il l'assura qu'elle était enceinte , quoi-
 qu'elle se crût fort certaine du contraire ; et il
 lui dit qu'elle ne devait pas fonder sur cela de
 grandes espérances pour sa famille , parce
 qu'elle accoucherait avant le terme d'un enfant
 qui n'aurait que très-peu de vie.

Il y a plusieurs autres exemples des événe-
 mens infailibles dont étaient suivies ses prédic-
 tions , lorsqu'il menacait les personnes vicieu-
 ses des châtimens de Dieu , ou qu'il disposait ses
 plus chers disciples à en recevoir les sujets d'af-
 fliction comme les présens les plus précieux

(1) Mme. de Garzian.

qu'on doive attendre de sa main libérale en cette
 vie.

Mais comme son cœur était plein d'une dou-
 ceur et d'une charité bienfaisante , il lui arrivait
 encore plus souvent de prédire aux hommes ce
 qui devrait leur donner de la joie et de la con-
 solation ; et l'on pourrait en rapporter un très-
 grand nombre d'exemples. Il a fait connaître de
 cette façon souvent à des femmes affligées , le
 temps auquel leurs maris et leurs enfans devaient
 revenir au port , et les dangers dont Dieu les
 préservait dans leurs longues courses. Après
 avoir dit un jour la messe pour l'heureux retour
 du vaisseau d'un marchand (1) qui en était fort
 en peine , il lui donna ordre de remercier Dieu
 et de monter sur une haute tour avec ses lunettes
 d'approche , pour voir son navire qui appro-
 chait du port à pleines voiles , et qui aborda en
 effet peu d'heures après. Il prédit au grand-
 père (2) de ce même marchand dans une gran-
 de maladie , lorsqu'on lui donnait l'Extrême-
 Onction , qu'il vivrait encore sept ans. En effet
 cet homme ayant été bientôt guéri , mou-
 rut précisément sept ans après , au même
 jour que cette prédiction lui avait été faite en
 présence de plusieurs témoins.

Une personne lui ayant apporté la fausse
 nouvelle de la mort du P. Bernard , jésuite ,
 qu'il avait pris pour son directeur , après qu'il
 eut donné par ses larmes des marques de la ten-

(1) Guyon Lanuzel , à Douarnenez.

(2) Guillaume Jourdain.

dresse avec laquelle il le chérissait , il se couvrit le visage avec les mains , et ayant prié Dieu un peu de temps en cet état , il parut plein de joie et dit qu'assurément ce Père n'était pas mort ; ce qu'on apprit peu de jours après être conforme à la vérité.

Pour ce qui est de la connaissance que Dieu lui donnait de l'intérieur de ceux dont il tâchait de procurer le salut et la perfection , je n'en choisirai que deux exemples entre plusieurs autres qui ne sont pas moins merveilleux. Le Père jésuite qu'il a fait son successeur dans ses missions , assure qu'il entra dans toutes ses pensées , de telle sorte qu'il lui donnait quelquefois conseil sur des choses dont il ne venait que de former le dessein , sans en avoir rien témoigné à personne , et que ce fut de cette façon qu'il lui persuada un jour de s'appliquer entièrement à l'étude de la sainte Écriture pour se disposer aux missions , et de quitter le dessein qu'il avait de faire de longues études de l'histoire ecclésiastique et profane , et de lire plusieurs traités curieux des saints Pères avec un soin particulier. Ce Père étonné de se voir pénétré si intimement par la lumière divine dont ce saint homme était éclairé , se crut obligé de suivre en cela son sentiment , et s'en trouva plus tôt prêt à suivre la conduite de l'esprit de Dieu dans les missions de la campagne.

Une personne que le saint prêtre tâchait de porter à une entière conversion , et dont il se servit les treize dernières années de sa vie pour

assister les malades , et pour instruire les femmes et les filles ignorantes , ne fut pas moins surprise , lorsqu'étant en peine de se préparer à une confession générale de toute sa vie , elle reçut de lui par écrit tous ses péchés depuis l'âge de sept ans , dans le même ordre des temps qu'elle les avait commis. Elle garda plusieurs années depuis curieusement cet écrit admirable qui ne lui fut enfin ravi que par l'incendie de la maison qu'elle habitait.

CHAPITRE II.

Des miracles faits par son intercession durant sa vie.

Je ne parlerai ici ni des multiplications merveilleuses et sensibles en faveur des pauvres , ni des tempêtes apaisées tout-à-coup , ni des changemens de vents en faveur des marins , ni de la plupart des autres grâces extraordinaires que notre saint prêtre a obtenues de Dieu pour toutes sortes de personnes qu'il voulait porter à le servir fidèlement. Je me contenterai de rapporter quelques-uns des plus extraordinaires effets de sa confiance en Dieu , et de son pouvoir auprès de lui , que je choisirai parmi un très-grand nombre de prodiges dont le ciel s'est servi pour donner des marques illustres de sa mission apostolique.

Il semble qu'il n'en puisse avoir de plus grande que la résurrection des morts , qu'on a toujours considérée dans l'Église comme le

chef-d'œuvre de la puissance que Dieu a communiquée à ses plus fidèles serviteurs. Il y a des preuves et des témoins qu'il a accordé quelquefois cette faveur à M. Le Nobletz, d'une manière qui ne peut laisser de lieu d'en douter.

Une femme de Douarnenez, que ce saint homme avait délivrée d'une façon tout-à-fait miraculeuse par ses soins et par son intercession, pendant sa grossesse, de grandes peines d'esprit et de corps qui la menaçaient également, elle et l'enfant qu'elle portait, de la perte du salut et de la vie, était accouchée heureusement d'un fils, que Dieu sembla ne lui conserver que pour être un témoignage de la force des prières de son serviteur, comme il ne l'en priva quelques mois après que pour en donner à tout le monde une marque encore plus illustre. Cet enfant étant mort âgé de moins d'un an, fut enseveli en présence de sa mère et de quelques autres personnes, par une femme qu'elle avait priée de l'assister en cet office de charité.

Le petit corps demeura vingt-quatre heures enseveli, et chacun allait selon la coutume lui jeter de l'eau bénite que l'on avait mise sur son estomac, dans un plat. On était sur le point de le porter en terre; et la mère cherchait depuis plusieurs heures les personnes qui devaient lui rendre ce devoir de piété, lorsque le saint homme entra chez elle pour la consoler. Il dit d'abord à cette mère affligée qu'elle ne cherchât personne pour enterrer son enfant, dont il avait appris la mort, et qu'après le soin qu'elle

en avait pris elle s'en reposât sur la providence de Dieu, qui saurait bien lui donner à elle et à son fils ce qui leur serait nécessaire, et même rendre la vie à l'enfant, s'il le jugeait à propos. Cette femme qui était bien persuadée du crédit du saint homme auprès de Dieu, par l'expérience qu'elle en avait déjà faite, prit une grande confiance sur ces paroles, et attendit tout son secours de ses prières, sans savoir bien précisément ce qu'elle en devait espérer.

On vit alors M. Le Nobletz se mettre à genoux, prier quelque temps avec beaucoup de ferveur, et incontinent après faire le signe de la croix sur la bouche de l'enfant mort. S'étant aussitôt échappé de la chambre, ce fut une grande surprise à ceux qui demeurèrent auprès de ce petit corps, de le voir respirer et vivre avec la même santé qu'il avait eue avant sa maladie. Il a vécu quinze ans depuis dans la petite ville de Douarnenez où l'on ne l'appelait point autrement que *Jan so bet maro*, qui veut dire Jean qui a été mort. Non-seulement sa mère (1), et plusieurs autres personnes, ont déposé juridiquement qu'elles avaient été témoins de cette merveille, ou qu'elles l'avaient apprise de témoins oculaires, depuis décédés; mais la vertueuse veuve (2) qui avait enseveli cet enfant, ayant été interrogée sur la même chose, après s'être confessée et avoir reçu le saint Viat-

(1) Marguerite Le Laboux, femme d'Yves Le Moal.

(2) Jeanne Guillacer.

que dans sa dernière maladie , étant près de paraître devant le souverain Juge , confirma par serment ce miracle de la manière dont je viens de le rapporter.

Une petite fille âgée seulement de quatre mois, reçut de la même manière la vie par les prières de cet homme apostolique , dans la même ville de Douarnenez. Sa mère (1) était allée pour ses affaires à Brest , et avait laissé cet enfant malade entre les mains de sa nourrice (2) , qui eut le déplaisir de le voir mourir peu de jours après. On différa de l'ensevelir jusqu'au retour de la mère , qu'on envoya cependant chercher en grande hâte par mer durant toute la nuit , afin qu'elle vint voir son enfant mort , et assister à son enterrement (3). Le lendemain , comme on allait ensevelir le petit corps pour le porter aussitôt après en terre , le saint homme , qui survint alors , le toucha de son cha-pelet , et voulut que l'on différât encore de l'ensevelir , jusqu'à ce qu'il fût retourné pour le venir voir une seconde fois. Il sortit de cette maison de larmes pour y apporter bientôt après la joie ; et ayant prié quelque temps dans sa cellule , il revint et fit le signe de la croix sur le corps mort , qui se trouva aussitôt plein de vie et de santé , au grand étonnement de tous

(1) Mme. de Premenec , femme du bailli de Crozon , alors mariée à M. Guillaume Madec. Marguerite Gouzach , témoin oculaire.

(2) Marie Perennou , nourrice de l'enfant.

(3) La petite fille a épousé M. de Kerbasquion.

ceux qui l'avaient vu durant près de vingt-quatre heures après qu'il eut expiré.

Une autre nourrice (1) ne fut pas moins affligée que celle dont je viens de parler , lorsque retournant de la ville où elle avait été quelques heures , elle trouva l'enfant d'un bourgeois (2) de cette même ville , âgé de six mois seulement , qu'en lui avait donné à nourrir , étranglé par un chat , et ce même chat couché sur son visage. Voyant tous ses membres froids et raides , et n'y rencontrant plus de mouvement ni de respiration , elle le tint quelque temps auprès du feu , pour voir s'il n'y aurait point encore quelques restes de vie. Mais ne lui en découvrant aucune apparence , et ne sachant à qui avoir recours , ni avec qui se consoler de la douleur qui l'accablait , elle se résolut enfin d'en faire part à une personne dévote de ses voisines , qui ne douta point que M. Le Nobletz n'eût compassion d'une affliction si extrême , et n'y apportât tout le remède qui lui serait possible. Le saint homme accourut aussitôt à la maison de la nourrice , s'y mit en prières durant quelque temps , et fit le signe de la croix sur ce petit corps mort , qu'on vit aussitôt respirer et ouvrir les yeux.

(1) Environ l'an 1622.

(2) Cet enfant , appelé Hervé Poullaouec , était fils de Bernard Poullaouec , bourgeois de Douarnenez.

Sa nourrice , appelée Éliénor Thepot , était une femme fort vertueuse , qui a raconté cette merveille à diverses personnes , et entre autres à Blanche Stipon , sa fille , veuve d'Yve Mesclou , et à Jeanne Guillaçer.

Entre les témoins qui ont déposé sur cette merveille, et qui ont assuré l'avoir apprise de cette même nourrice, la vertueuse veuve qui avait enseveli le premier enfant ressuscité dont nous avons parlé, a aussi attesté, avant que de mourir, que des témoins oculaires lui avaient souvent raconté avec beaucoup d'étonnement cette autre résurrection.

Plusieurs autres personnes (1) ont pareillement assuré avoir vu ressusciter entre ses mains un enfant de sept ans. Il était mort d'une maladie qui ôte la vie à plusieurs en cet âge, et sa mère, fondant en larmes, le tenait froid entre ses bras deux heures après qu'il eut expiré. Le saint homme, apprenant son affliction, se plaignit de ce qu'on ne l'avait pas averti de l'état dangereux de l'enfant avant qu'il mourût, et accourut aussitôt pour le voir. Il se retira ensuite dans sa chambre, et y ayant prié comme il avait accoutumé de faire pour obtenir les plus grandes faveurs du ciel, il le prit entre ses bras; et pour cacher le pouvoir qu'il avait auprès de Dieu, et en faire attribuer l'effet à une cause naturelle, lui mit un peu de vin dans la bouche, sans qu'il y en entrât une seule goutte dans l'estomac. Lui ayant fait le signe de la croix sur la bouche, il le rendit à sa mère, en lui disant: « Voilà votre fils ressuscité, remerciez Dieu à » qui il a plu de lui rendre la vie. » Celui même

qui recouvra la vie en cet instant, à l'âge de trente-cinq ans, se souvenait fort bien de s'être trouvé entre les bras de ce saint homme, lorsqu'il commença à revenir à lui et à se reconnaître, et d'en avoir entendu ces paroles qu'il dit à sa mère. Cette femme et ses plus proches, qui y étaient présens, ont attesté la même chose comme je viens de la rapporter.

Ce fut dans la même ville de Douarnenez qu'une femme qui avait perdu tout sentiment, et à qui il ne restait aucune marque de vie, fut rétablie par le saint homme, d'une manière qui a fait croire à tous ses parens (1) qu'elle lui avait été redevable de quinze jours dont sa vie fut prolongée, en sorte qu'elle pût se préparer à la mort, et recevoir avec beaucoup de dévotion tous les sacremens de l'Eglise. Cette femme ayant mangé du pain qui ne faisait que de sortir du four, en fut suffoquée de telle sorte, qu'étant tombée par terre, et son corps y étant longtemps demeuré froid et immobile, des petits enfans qui étaient allés chez elle pour la voir, s'en aperçurent les premiers, et en portèrent la nouvelle partout dans le voisinage. Un très-grand nombre de toutes sortes de personnes y accourut, et il n'y en eut aucun qui la considérant de près, lui tâtant le pouls, et lui voyant les pieds et les mains raides, ne jugeât que ce corps était sans vie, comme il était sans res-

(1) Guillaume Nicolas; Marie Gouzach, mère de l'enfant; Marguerite Gousach, sa tante, et plusieurs autres.

(1) Noël Cor et Marie Cor, enfans de cette femme, et plusieurs autres.

piration et sans mouvement. Cependant le saint homme étant venu à la hâte au secours, ordonna à tout le monde de se mettre en prières, et s'y mit lui-même durant un quart d'heure, dans un galetas où il se retira. Il fit ensuite entrer bien avant dans la bouche de cette femme une plume, qui lui fit jeter le pain chaud qui la suffoquait, avec quantité d'humeurs malignes. Mais ce peuple qui était accoutumé à voir de pareilles merveilles obtenues par les prières de M. Le Nobletz, attribua uniquement la conservation de cette femme à son crédit auprès de Dieu, ne prenant la plume dont il se servit que pour une industrie de son humilité.

On peut dire que ce ne sont pas ces seules personnes qui ont été redevables de la vie aux prières de ce saint homme, puisqu'il a obtenu la guérison subite et miraculeuse de plusieurs autres qui étaient sur le point de mourir, ou qui étaient travaillées de maladies mortelles, dont elles n'eussent pu être délivrées par aucuns remèdes naturels.

Une vertueuse veuve de Douarnenez (1) atteste qu'elle en fut guérie d'une manière qui renferme plusieurs miracles, l'an 1649, trois ans avant que Dieu l'eût appelé à lui. Cette femme demeurait alors dans la ville de Quimper, éloignée de plus de vingt lieues de celle du Conquet, qui était un séjour que les indispositions et l'âge du saint prêtre ne lui permettaient plus

(1) Catherine Danielou.

de quitter. Se trouvant réduite à l'extrémité par une grande fièvre qui fit en peu de temps de grands progrès, et son médecin lui conseillant de recevoir au plus tôt le dernier sacrement des moribonds, on chercha inutilement un prêtre pour la confesser. Mais la providence de Dieu y pourvut par le moyen de notre prêtre apostolique, qui entra dans la chambre de la malade, revêtu de son surplis, et lui dit « qu'il était » l'ami intime des deux Pères jésuites (1) à qui elle » avait coutume de se confesser; qu'ils étaient » en mission, et qu'il était venu en leur place » lui rendre le même office qu'un d'eux lui eût » rendu s'ils eussent été moins éloignés et moins » occupés. » Cette femme qui ne le connaissait que de réputation, étant fort surprise, lui demanda son nom; et le saint prêtre le lui ayant dit : « Comment, lui dit-elle, avez-vous pu venir en si peu de temps du Conquet, étant » dans un âge si caduque, qu'il n'y a nulle apparence que vous puissiez aller à pied, ni à » cheval, ni vous mettre sur la mer. » Le saint prêtre lui répondit, « qu'il avait plu à Dieu d'en » disposer ainsi en sa faveur; qu'au reste elle » ne mourrait pas de cette maladie, et que les » deux Pères qui dirigeaient sa conscience viedraient la voir à la fin de leur mission. » Cependant il la confessa, l'exhorta à la patience, et en lui donnant l'absolution la guérit sur-le-champ.

(1) Les Pères Bernard et Maunoir.

Une dame (1) a rendu témoignage qu'ayant été travaillée six jours d'une colique furieuse, qui fit croire qu'elle était en travail d'enfant, et qu'aucuns remèdes ne pouvant la soulager, elle fut inspirée, lorsqu'on se préparait à lui faire une incision dangereuse, de se recommander aux prières et aux mérites du saint prêtre, quoiqu'il fût éloigné de quatre lieues, et qu'elle se sentit aussitôt délivrée de sa colique en un instant.

La guérison de la jambe malade d'une autre dame de qualité (2) ne fut pas moins merveilleuse, non plus que celle de sa fille, en deux différentes occasions où les médecins la crurent en un extrême danger de la vie. Mais je ne puis mieux faire connaître ces miracles que par l'extrait d'une lettre qu'une de ces deux dames écrivit de Rennes, au temps qu'on faisait les informations de la vie de ce saint homme. Quoique la vertu de cette dame rende son témoignage incontestable, il a été confirmé par celui de plusieurs personnes d'un grand mérite, qui ont été présentes à tout ce qui est contenu dans cette lettre, dont voici les propres termes :

« Sans m'arrêter davantage à vous dire tout
 » ce que j'ai connu des vertus admirables de
 » M. Le Nobletz, je passe à ce que je sais et
 » à ce que j'ai vu ou expérimenté moi-même
 » de ses miracles. Ma mère était fort travaillée

(1) Françoise Rolland, dame de Keriven.

(2) Mme. de Kerourien, et Mme. sa mère.

» d'un mal qui lui avait gâté toute la jambe,
 » et qui depuis long-temps lui en avait interdit
 » l'usage, sans que les médecins eussent pu lui
 » apporter aucun soulagement. C'était une de
 » ces incommodités que nous nommons en cette
 » province le mal de saint Cadou (1). M. Le
 » Nobletz l'étant un jour venu voir en cet état,
 » la trouva fort affligée du mal qu'elle endurait,
 » et de l'obstacle qu'il lui apportait dans ses af-
 » faires et dans la conduite de sa famille. Ce
 » saint homme, touché de compassion, lui dit :
 » « Si Dieu voulait vous guérir, ne vous donne-
 » riez-vous pas volontiers et de tout votre cœur
 » à son service ? » Ma mère le lui ayant promis
 » sans peine, il fit quelques prières ; et ayant
 » touché la jambe malade, en faisant le signe de
 » la croix, il l'assura qu'en peu de temps Dieu la
 » soulagerait : ce qui arriva ainsi qu'il l'avait
 » dit, ma mère ayant recouvré dans huit jours
 » une parfaite santé, quoiqu'il n'y eût aucun
 » remède qu'elle n'eût éprouvé auparavant,
 » sans en recevoir aucun soulagement. Mais un
 » miracle plus sensible fut celui qu'il fit depuis
 » en ma faveur. Étant à Quimper, à l'âge de neuf
 » ou dix ans, je fus atteinte d'une fièvre conti-
 » nue qui dura cinq ou six semaines, au bout
 » desquelles une perte continuelle de sang,
 » qui me coulait abondamment par la bouche et
 » par le nez, fit tout-à-fait désespérer de ma vie

(1) Saint Cadou ou Cadoc, évêque de Vannes au cinquième siècle, est invoqué en Bretagne pour la guérison des dépôts et scrofules.

» à tous les médecins de la ville , qui avaient eu
 » soin de moi depuis le commencement de ma
 » maladie. Cet accident étrange éclata si fort
 » dans la ville , que tout le monde accourait
 » pour me voir. Les uns me considéraient avec
 » pitié, les autres s'efforçaient d'arrêter le cours
 » de mon sang ; quelques-uns m'appliquaient
 » des bagues sur les doigts , d'autres me met-
 » taient des chapelets au cou ; enfin chacun
 » apportait quelques reliques pour me soulager ;
 » mais tout cela n'eut aucun bon effet , et tous
 » concluèrent qu'il en fallait mourir. Quand M. Le
 » Nobletz arriva , il s'approcha de mon lit ,
 » et après m'avoir un peu considérée , il récita
 » l'Évangile. A peine l'eut-il achevé que mon
 » sang s'arrêta , et que je fus prise d'un profond
 » sommeil , qui dura deux heures. Ce saint
 » homme , voyant que les assistans s'étonnaient
 » d'un tel changement , se retira promptement
 » par humilité , pour éviter les louanges qu'on
 » lui voulait donner. Pour moi , aussitôt que je
 » fus éveillée , je demandai à manger , quoique
 » depuis plusieurs jours je n'eusse pu rien avaler.
 » Chacun , ravi d'aise , court pour me servir ,
 » et de mon côté je fis merveille ; je mangeai
 » fort bien , et me trouvai dans une santé si
 » parfaite , que ce fut avec beaucoup de peine
 » qu'on me retint le reste de ce jour-là au lit.
 » Je n'étais pas si jeune , que je ne me souvienne
 » fort distinctement de tout ceci. Voici l'autre
 » faveur que j'en reçus depuis. Il y a neuf à dix
 » ans que j'étais chez moi dans les plus extrêmes

» douleurs de l'enfantement ; M. de La Coste ,
 » recteur de Plomoguer , qui est maintenant
 » archidiacre de Léon et recteur de Goueznou ,
 » passant pour aller au Conquet , vint s'infor-
 » mer de mes nouvelles , et me trouvant fort
 » mal , m'assura qu'il se souviendrait de moi
 » en ses prières , et qu'il allait me recomman-
 » der à celles de M. Le Nobletz , de la vertu du-
 » quel il faisait une très-grande estime. Étant ar-
 » rivé ensuite au Conquet , et lui étant allé dire
 » la nouvelle de ma maladie , le saint homme lui
 » répondit : « Monsieur , mettez-vous l'esprit en
 » repos ; Mme. de Quérourien est accouchée
 » d'un garçon , et se porte fort bien. M. l'ar-
 » chidiacre , étonné de cette assurance , remar-
 » qua l'heure à laquelle il lui avait parlé , et
 » apprit depuis que les effets s'accordaient pré-
 » cisément à ce qu'il avait dit , et m'en fit le récit
 » bientôt après. Quantité d'autres personnes
 » m'ont dit de cet homme de Dieu beaucoup de
 » merveilles ; mais comme vous le savez mieux
 » que moi , puisque vous en avez fait des in-
 » formations , je ne vous en dirai rien davan-
 » tage. »

Une femme de Douarnenez (1) étant affligée
 d'un mal de cuisse qui la lui avait rendue aussi
 grosse que le reste du corps , et aucun des
 médecins ni des chirurgiens des lieux n'osant
 entreprendre cette cure , son mari fut jusqu'à

(1) Jacqueline Hascoet ; Catherine Le Cor , femme de Jean Cozquer.

Bordeaux quérir un chirurgien qui était en réputation d'être fort habile dans sa profession. Mais cet homme n'y ayant trouvé d'autre remède que de lui faire une grande incision dans la cuisse, ou même de la lui couper, le saint homme, qui la consolait dans ses douleurs, fit différer l'opération jusqu'au lendemain, et ayant prévenu le chirurgien, fit, avant qu'il vînt, le signe de la croix sur le mal. On vit aussitôt la malade s'endormir, ce qu'elle n'avait pu faire depuis quelques semaines; et le lendemain après avoir bien reposé toute la nuit, elle trouva sa cuisse désenflée, et entièrement guérie.

La guérison du bras d'une femme (1), qui était presque aussi gros que le reste de son corps, quoique moins subite que celle dont nous venons de parler, n'en fut pas moins merveilleuse. Le chirurgien voyant ce bras tout noir de la gangrène, disposait cette pauvre femme à le lui laisser couper pour conserver sa vie. Mais le saint homme, dont les remèdes étaient plus sûrs et moins fâcheux, ayant empêché cette cruelle opération, détrempa de la poussière avec sa salive, et appliquant cette boue sur le bras malade, et faisant le signe de la croix sur le mal, dit à cette femme qu'elle serait guérie, et la quitta en lui promettant de retourner la voir le lendemain. Il y avait douze nuits qu'elle n'avait pu dormir, et l'envie lui en étant venue aussitôt qu'elle eut été frottée de cette boue, elle le fit

fort long-temps et fort profondément. Le saint homme l'ayant visitée à son réveil, trouva qu'elle commençait à avoir quelque mouvement de bras, et quelques doigts libres, et que sa douleur était diminuée. Cette femme le remerciant déjà comme son bienfaiteur, il lui dit qu'il l'abandonnerait, si elle en témoignait rien à qui que ce fût. Il alla ensuite quérir des herbes communes qu'il lui tint un peu de temps sur son mal, et lui recommanda fort de dire à ceux qui s'enquerraient de la manière dont elle aurait été guérie, qu'il lui avait donné des herbes. Le bras s'étant alors désenflé de plus de la moitié, et la gangrène s'étant dissipée, le saint homme retourna la voir le lendemain, et lui dit « qu'elle » guérirait entièrement dans ce jour-là même, » mais qu'elle ne laisserait pas de ressentir au » bras de temps en temps de légères douleurs, » qui seraient pour l'exciter à penser à la bonté » de Dieu, et à le remercier de ce qu'il lui avait » plu de la délivrer d'un si grand mal en trois » jours. Le tout s'accomplit comme il le lui » avait prédit. »

Une dame (1) étant passée, l'an 1633, de Crozon à Douarnenez pour y recevoir les instructions du saint homme, dont la vertu attirait de tout côté un grand nombre de personnes, elle tomba d'un faux pas, et s'y rompit une jambe. S'étant fait reporter chez elle, après avoir été long-temps inutilement entre les mains des chi-

(1) Clémence Le Restou, veuve du Conquet.

(1) Françoise Goulaire, dame de Kerescar.

rurgiens qui l'avaient mal pensée, sans qu'elle se pût appuyer en aucune façon sur cette jambe, le saint homme qui eut beaucoup de compassion de sa douleur, sur ce qu'on lui en rapporta, passa exprès la mer du Conquet à Crozon pour la guérir : ce qu'il accomplit si heureusement, en faisant le signe de la croix sur sa jambe rompue, et lui donnant son bâton comme pour s'appuyer, qu'elle commença de marcher sans peine, et eût pu dès-lors faire beaucoup de chemins sans aucun ressentiment de douleur, si son bienfaiteur ne l'eût priée de se contenter durant huit jours de se promener dans sa maison, de peur que ce miracle ne fit trop d'éclat.

Une petite fille (1) malade d'une espèce de lèpre, de telle sorte que trois excellens médecins l'avaient abandonnée, lui ayant été amenée par sa mère de plusieurs lieues, le saint homme l'attendait, en priant Dieu, de l'autre côté du bras de mer qu'elle devait passer ; et aussitôt qu'elle fut abordée, lui donna sa bénédiction, ordonnant qu'on la mit incontinent au lit. À peine y fut-elle qu'elle entra dans un profond sommeil, et à son réveil se trouva entièrement guérie.

Une religieuse du Calvaire de Morlaix (2) reconnaît avoir reçu par le moyen de M. Le Nobletz, aussi bien de son vivant que depuis sa mort, plusieurs grâces très-particulières, et surtout de celles qui regardaient la conduite intérieure de

(1) Marie de Meabé, depuis Mme. de Lancelin.

(2) La Mère Catherine de Sainte-Gertrude.

son âme : mais elle a voulu rendre un témoignage public d'une faveur bien extraordinaire du ciel, qu'elle a toujours cru devoir aux mérites de ce saint homme. Sa charité et son humilité l'ayant portée aux offices les plus bas de sa communauté dans la cuisine, elle versa par mégarde un grand plein pot de potage tout bouillant sur ses pieds, qui en furent si incommodés, que l'on ne croyait pas qu'elle en pût guérir de fort longtemps. On préparait à la hâte un onguent pour apaiser les douleurs intolérables que ce mal lui faisait souffrir ; mais l'estime qu'elle faisait de la sainteté de M. Le Nobletz lui en suggéra un plus sûr et plus présent. Se souvenant qu'elle avait une lettre de ce prêtre admirable, elle l'appliqua sur son mal, en priant Dieu que s'il était vrai qu'il eût fait des grâces extraordinaires à son serviteur, il lui plût, en considération de ses mérites, de soulager le mal qu'elle endurait. Cette prière fut aussitôt exaucée, et non-seulement les douleurs diminuèrent, mais elles cessèrent tout-à-coup entièrement avec le mal qui les causait : ce qui donna bien de l'admiration à cette bonne religieuse, aussi bien qu'à celle qui préparait l'onguent (1) et à tout le reste de cette sainte communauté.

Mais je n'aurais jamais fait si je voulais ici raconter toutes les incommodités et toutes les diverses maladies qui ont été guéries par la bénédiction de ce saint homme. Il a tiré de cette manière du danger prochain de la mort des person-

(1) La Mère Françoise de S. Bruno.

nes affectées de fièvre continue, d'hydropisie, de pleurésie, et de perte de sang, qui les réduisaient à l'extrémité. Il a obtenu d'heureuses couches à des femmes qui étaient en danger de mourir, ou d'accoucher d'enfans morts. Il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et l'usage libre des membres aux paralytiques. Il en a délivré d'hydropisie, de fluxions très-dangereuses, de loupes incommodés, de douleurs de tête très-aiguës et très-opiniâtres. Il n'y avait point de maux d'yeux et de tête qu'une dame vertueuse (1) ne guérît de son vivant, en prêtant deux mouchoirs qu'elle lui avait pris.

Je ne puis cependant omettre de quelle manière il obtint à une personne incrédule (2) la foi; faute de laquelle son salut était dans un manifeste danger. C'était une femme âgée de 60 ans, qui n'avait jamais cru la réalité du corps du Fils de Dieu dans le sacrement de l'autel. Le saint homme, à qui elle avoua son infidélité, jugeant assez que ces maladies de l'esprit ne sont pas aisées à guérir à force de raisonnemens, sans se mettre en peine de disputer avec elle, ni de la convaincre par des argumens et des passages de l'Écriture et des Pères, se contenta d'obtenir d'elle qu'elle assistât à sa messe. A peine eut-il achevé le saint sacrifice, que cette femme s'allant jeter à ses pieds, lui dit « qu'elle croyait fermement que le Sauveur était dans le sacrement » de l'autel, et qu'elle l'avait vu entre ses mains » à l'élévation sous la forme d'un petit enfant.

(1) Mme. de Camastrat.

(2) Luce Liminic.

» joyeux et beau à merveille, qui baissait vers » lui amoureusement la tête. » Plusieurs personnes qui ont été témoins de la conversion de cette femme, assurent lui avoir ouï souvent raconter avec beaucoup d'admiration et de reconnaissance cette grâce qu'elle avait reçue par l'intercession de M. Le Nobletz.

Dieu se plaisant à glorifier son humble serviteur par les effets admirables qu'il accordait à ses prières, en faveur de ceux dont il procurait le salut, le fit aussi souvent en faisant paraître sur sa propre personne des marques particulières de la bonté avec laquelle il le favorisait. Ce fut ainsi que ce saint vieillard étant allé, peu d'années avant sa mort, le jour de la Ste-Catherine (1646) à une chapelle dédiée à Ste-Barbe, on vit fleurir entre ses mains un vieux tronc de lis blancs cinq ou six mois après que la saison en était passée. Ayant vu avec déplaisir un autel, sur lequel on allait dire la messe, fort mal-propre et tout couvert de poussière, il se mit aussitôt en devoir de le nettoyer; et ne trouvant rien de propre pour cela, il ramassa à terre ce vieux lis, que la négligence de ceux qui avaient soin de la chapelle avait laissé. A peine eut-il commencé de s'en servir, que quelques personnes, qui étaient proches, virent entre ses mains ce tronc sec environné de quantité de boutons blancs tout frais, et qui commençaient à épanouir. Une dame de qualité de ses parentes ayant pris la liberté de s'approcher de lui, et de lui demander s'il prenait garde à la belle fleur qu'il avait entre ses mains, il en parut

lui-même surpris, et faisant humblement la révérence à l'image de la sainte qu'il honorait particulièrement : « Cela ne m'appartient pas, » dit-il, mais à la grande Sainte que Dieu veut que nous honorions en ce lieu. » Il mit en même temps cette fleur sur l'autel avec beaucoup de respect, et y continua ses prières. Cependant les personnes qui s'étaient aperçues de cette merveille, en avertirent quantité d'autres, qui y accoururent de toutes parts : et ne pouvant assez admirer qu'un tronc aussi vieux et aussi sec que celui-là, produisit d'aussi beaux surgeons, chacun en emportait par curiosité ; et il n'y avait personne qui ne bénît Dieu de ce qu'il honorait ses serviteurs d'une manière si particulière et si manifeste.

Il a plu à la bonté divine de faire encore connaître souvent la sainteté de M. Le Nobletz à différentes personnes, qui l'ont vu en diverses occasions : ou élevé de terre, ou environné de rayons de lumière, ou accompagné d'un jeune homme qui était tout lumineux, plein d'une grande modestie, et quelquefois revêtu d'un surplis comme lui, qu'ils ont tous pris pour son ange gardien, ou pour un des anges tutélaires, du pays où il travaillait si utilement au salut des âmes.

CHAPITRE III.

Des miracles obtenus après sa mort par son intercession.

DIVERSES personnes ont ressenti des effets merveilleux du pouvoir de M. Le Nobletz auprès de Dieu en différens endroits, et même en des provinces éloignées de celle où il a prêché l'Évangile durant cinquante-deux ans, et où il a fini une si glorieuse course. De sorte que plusieurs, sans aller dans aucun des lieux où l'on honore particulièrement sa mémoire, et qui sont devenus célèbres par la piété des fidèles, et sans faire aucun vœu ni aucune promesse de s'y transporter, se sont trouvés tout-à-coup guéris de douleurs très-aiguës et de maladies très-dangereuses, en invoquant seulement ce saint prêtre, en portant sur eux son image, en appliquant sur les endroits où ils souffraient, quelque morceau de sa soutane ou quelque chose qui lui eût servi, ou enfin en se lavant de l'eau d'une fontaine d'où il a toujours puisé celle qu'il buvait durant tout le séjour qu'il a fait à Douarnenez.

Cependant la bonté divine a semblé prendre plaisir à honorer d'une façon particulière par un plus grand nombre de miracles, le lieu de sa solitude de Tremenach, où il avait fait autrefois une retraite d'un an pour s'y disposer à ses travaux apostoliques ; et celui de sa sépulture, qui est devenu aussitôt après sa

mort aussi glorieux que les sépulcres des plus grands saints de l'Église, malgré le soin qu'il avait pris en mourant d'y rechercher l'humilité et l'obscurité. Mais bien que ces deux endroits soient maintenant illustres dans toute la Bretagne par le grand nombre de personnes à qui leur dévotion ou leurs besoins font entreprendre ces pèlerinages, on n'y voit rien de pareil à la foule de gens qui vont sans cesse l'invoquer dans la chapelle qu'on a bâtie au lieu de sa demeure de Douarnenez, ni au grand nombre de guérisons miraculeuses et subites qui s'y font continuellement à la vue de tout le monde.

Mon unique peine dans une si grande abondance de tant de choses si glorieuses à Dieu et à la mémoire de notre saint prêtre, et si bien établies par des témoignages incontestables, est de faire le choix de celles que nous devons ici publier. Je le ferai sans ordre des temps et des lieux, afin d'en toucher brièvement un plus grand nombre, en prenant occasion d'un miracle de faire mention de plusieurs autres semblables.

Le sage prélat du diocèse de Cornouailles ayant appris de divers endroits plusieurs merveilles surprenantes obtenues par l'intercession de notre saint prêtre, et vérifiées par les procès-verbaux qu'il en avait fait faire avec beaucoup de soin et d'exactitude, ne douta point qu'il ne dût aussi attendre, dans ses besoins, de grands secours d'un homme dont les exemples lui avaient été fort utiles dans sa jeunesse,

et dont il avait depuis favorisé le zèle en différentes occasions. Son courage l'ayant toujours porté, même dans une extrême vieillesse, à visiter soigneusement son diocèse, il ne pouvait sans affliction se voir dans un état qui l'empêchait de s'acquitter de ces devoirs de sa charge. Il y avait près de huit mois qu'il ne pouvait fléchir les genoux, et qu'il avait perdu tout usage de ses pieds, sans qu'il pût se soutenir en aucune façon; de sorte que voulant visiter la chambre où avait demeuré le plus long-temps notre saint ecclésiastique, il fut obligé de s'y faire porter. Il y entra le trentième de septembre de l'an 1663, avec un sentiment tout particulier de dévotion, et les prières qu'il y fit furent si agréables à Dieu, à qui il demanda sa guérison par l'intercession de M. Le Nobletz, qu'il se trouva aussitôt en état d'appuyer sur ses pieds, et de marcher sans aucune peine. Il entendit le lendemain la messe à genoux, et depuis la dit très-souvent, et il put visiter son diocèse avec beaucoup de soin, conférer les ordres, et faire toutes les autres fonctions de son ministère. La reconnaissance qu'il eut de ce bienfait le porta à faire bâtir en ce même lieu une fort belle chapelle dédiée à St. Michel Archange, et toutes sortes de personnes de tout âge et de toutes conditions y ayant voulu contribuer à l'envi de leurs biens ou de leur travail, on vit en fort peu de temps cet édifice en état de faire admirer la providence de Dieu pour faire honorer la mémoire de ses saints.

La nouvelle de cette merveille fut bientôt répandue dans toute la Basse-Bretagne, et augmenta partout la confiance qu'on y avait en l'intercession de notre saint prêtre, de sorte que plusieurs crurent en pouvoir obtenir les grâces et les faveurs du ciel les plus extraordinaires.

Le 29 de novembre de la même année, une vertueuse veuve (1) qui avait vu du vivant de M. Le Nobletz, un enfant qu'elle nourrissait, ressusciter par les prières de cet homme apostolique, comme nous l'avons rapporté au chapitre précédent, crut qu'elle pourrait obtenir la même grâce pour le sien propre, dans un temps qu'on avait une bien plus grande assurance du crédit de notre saint prêtre auprès de Dieu. C'était une petite fille âgée de cinq ans, qui, ensuite de plusieurs jours d'une fièvre continue, n'avait pu rien avaler, ni prendre aucune nourriture durant cinq jours entiers, à la fin desquels elle se trouva sans respiration, sans pouls et sans aucun signe de vie. Mais sa mère n'eut pas plutôt imploré humblement l'intercession de M. Le Nobletz, et fait vœu de mener cet enfant à la nouvelle chapelle de saint Michel, s'il recouvrait la vie et la santé, qu'elle l'ouït demander à manger, et le vit entièrement guéri.

Une autre mère (2) reçut une pareille récom-

(1) Hélène Melou, fille de Blanche Stipon, de Douarnenez.

(2) Perrine Fouquet, femme de Guillaume le Bourles, au bourg de Saint-Rioval, paroisse de Braspars en Cornouailles.

pense de la simplicité de sa foi le vingt-huitième de janvier de l'an 1665. Sa fille âgée de six ans ayant été furieusement tourmentée durant quinze jours d'une fièvre continue et de très-grandes convulsions, après quatre heures d'agonie, expira à la vue de plusieurs personnes, et demeura ensuite six heures sans haleine, sans mouvement, sans palpitation de cœur. Son corps était tout froid, et tous ses membres raides et étendus, comme le sont ceux de tous les autres corps morts. Il y avait déjà quelque temps qu'on lui avait couvert le visage, et l'on allait achever de l'ensevelir, lorsque cette mère affligée, portée par un mouvement subit de confiance, se mit à genoux, et pria notre saint prêtre en ces termes : *Michel Nobletz, serviteur de Dieu, je n'ai plus aucun enfant, rendez-moi ma fille, puisque vous le pouvez.* On ne peut dire quelle joie ce fut à cette bonne femme, et quelle surprise aux personnes qui étaient présentes, de voir sur-le-champ cet enfant se lever tout-à-coup, et embrasser sa mère, en lui disant : *Je demeurerai avec vous, ma mère, je suis guérie.* Elle l'était en effet de telle sorte, qu'on ne lui vit depuis aucun reste de sa maladie, et elle a vécu depuis sans ressentir la moindre indisposition.

Une autre petite fille, âgée seulement de dix-neuf mois, fut ou conservée en vie, ou ressuscitée d'une façon plus extraordinaire (1). Cet

(1) Thomas Levenez, beau-père de l'enfant; Guivarche Ru-navant, sa mère; son frère, et plusieurs autres.

enfant s'étant trouvé au pied d'une maison qui tombait, fut tout-à-coup enveloppé dans les ruines du pignon, et chargé de plus de huit charretées de terre et de pierres. Il y avait plus d'une demi-heure que cet accident était arrivé, sans qu'on entendît aucun cri de cette petite fille, et sans que son père osât espérer de la revoir autrement que tout écrasée, et sans aucune figure humaine. Cependant se souvenant des bontés que notre saint prêtre avait eues pour lui de son vivant, et des preuves qu'il avait de sa sainteté, il implora son secours avec beaucoup de confiance, et en eut aussitôt des marques. Car il entendit en même temps les cris de sa petite fille; et ayant promptement travaillé avec ses voisins à ôter le grand amas de matériaux où elle était ensevelie, et sur lequel ils avaient tous marché plusieurs fois en la cherchant, il lui trouva le visage, aussi bien que le reste du corps, entièrement couvert de terre et de pierres, de sorte que ce n'était pas une petite merveille qu'elle eût pu respirer et se faire entendre en cet état; mais c'en fut une plus grande, après qu'elle eut été lavée, de la voir sans aucune blessure, et avec la même santé qu'auparavant.

Les grâces obtenues à ces trois enfans par l'intercession de notre saint prêtre, n'ont pas été les seules de cette nature par lesquelles on a pu reconnaître, après sa mort, qu'il conservait dans le ciel la même tendresse qu'il avait eue sur la terre pour un âge dont la faiblesse est

un des objets les plus dignes de la charité des saints, comme le Sauveur a voulu qu'ils en fussent un de leur imitation. Le 26 de juillet de l'an 1664, un enfant (1) âgé de 26 mois, de la paroisse de Guissenen au diocèse de Léon, était tombé dans un petit étang, proche de la bonde d'un moulin, et avait été porté par le courant de l'eau dans le canal qui conduisait l'eau sur la roue, d'où il avait été précipité dans une fosse qui est au-dessous, et qui a au moins six pieds d'eau de profondeur. C'en était bien plus qu'il n'en fallait pour achever de lui ôter ce que la roue du moulin, qui l'avait fort blessé, lui avait laissé de vie. Après que son père eut cherché inutilement son corps durant une heure et demie, il le trouva à côté de cette même roue à la renverse, les bras étendus, et entièrement noyé et plein d'eau. Il le prit entre ses bras avec beaucoup de douleur, et ne sachant comment se consoler d'un accident si funeste, il lui vint en pensée de faire vœu de donner quelque chose pour la décoration du lieu de Tremenach, où M. Le Nobletz s'était autrefois préparé aux missions, et qui est devenu célèbre par la dévotion des peuples. La mère de l'enfant qui survint en même temps tout éplorée, fit aussi vœu de l'y porter, et d'y faire dire une messe. Ces vœux furent écoutés, et l'on vit aussitôt l'enfant remuer les paupières et les lèvres : ayant ensuite rendu toute l'eau qui l'avait

(1) Nicolas, fils de Jean le Mintern, et de Guillemette Carhais.

suffoqué, il se trouva en peu de temps en très-bonne santé.

Le douzième du mois suivant de la même année, le père et la mère d'une petite fille (1) de trois ans lui obtinrent la même grâce après une mort pareille, en faisant vœu de la porter à la chapelle bâtie à Douarnenez au lieu de l'ancienne demeure de notre saint prêtre. Cette enfant était tombée la tête en bas dans un puits qui avait une brassée d'eau et douze de profondeur, et elle y était demeurée durant une demi-heure avant qu'on l'en pût retirer; de sorte qu'elle n'était plus capable de profiter du secours qu'on ne lui rendit qu'après qu'elle fut noyée. Son corps étant sans mouvement et sans respiration, on ne vit aucun signe de vie qu'ensuite d'un vœu qu'on fit de la porter à la chapelle de Douarnenez, fameuse par tant d'autres merveilles obtenues par l'intercession de notre saint prêtre. Aussitôt que ce vœu fut fait, elle commença à respirer, à pleurer et à jeter en grande abondance l'eau qui l'avait suffoquée, et dont elle était encore toute pleine.

Il se trouve encore des preuves de deux autres enfans noyés, et ressuscités par l'intercession de notre saint prêtre, dont l'un (2) ne fut retiré d'une fosse par un grand nombre de personnes qui l'y cherchèrent, qu'après qu'il eut été près de deux heures sous six pieds d'eau de

(1) Catherine, fille de François Guivarch et de Marguerite Boon, de Scaer en Cornouailles.

(2) Anne, fille de Jean le Moïn, de la paroisse de Commana.

profondeur; et l'autre (1) étant tombé par accident dans une fontaine, d'où il fut retiré mort une demi-heure après, avec la bouche et le nez bouchés de boue et de mortier, et toutes les parties du corps démesurément enflées et livides; et ayant été ensuite considéré en cet état durant une demi-heure par plusieurs personnes, reçut la vie en leur présence par le vœu que sa mère fit de l'aller offrir à la chapelle de St. Michel de Douarnenez.

Une femme (2) de la paroisse de Cleden en Cornouailles, croit avoir une obligation encore plus considérable à M. Le Nobletz, que toutes celles dont je viens de parler, puisqu'étant accouchée au mois de février de l'an 1664, d'un enfant mort, et qui fut vu et considéré par diverses personnes en cet état, il reçut, après un vœu qu'on eut fait pour lui à ce saint homme, la vie du corps, pour recevoir celle de l'âme par le baptême, après lequel il ne vécut qu'autant de temps qu'il en fallait pour empêcher les assistans de douter de la certitude de ce miracle.

Cet enfant n'a pas été le seul à qui l'on ait obtenu, par l'intercession de notre saint prêtre, la vie et la grâce du baptême. Une (3) dame qui avait différé deux mois de faire donner ce sacrement à une de ses petites filles, pensa être

(1) Claude Ferec, âgé de trois ans.

(2) Adélice le Normand.

(3) Anne Cousabaz, dame de l'île.

cause de la perte de son salut, par une négligence trop ordinaire à plusieurs personnes de qualité. Elle assure qu'ayant elle-même mis cet enfant dans son berceau avant que de s'aller coucher, elle fut éveillée au milieu de la nuit par une voix distincte et articulée, qui l'avertit de se le faire apporter par sa nourrice, et qu'elle fut dans une affliction extrême, trouvant que ce n'était plus qu'un corps sans vie, et dont toutes les parties étaient froides et raides, d'une manière à faire juger qu'il y avait déjà quelque temps qu'il avait expiré. Après qu'il eut été dépouillé et laissé nu sur le plancher, où plusieurs personnes le virent et le considérèrent durant deux heures, tandis qu'on préparait le linge pour l'ensevelir, sa mère fut heureusement inspirée avant que de rendre ce dernier office à son enfant, de lui en rendre un autre beaucoup plus important, et de se prosterner humblement pour demander à Dieu pour lui, par l'intercession de notre saint prêtre, la vie et la grâce du baptême. Aussitôt qu'elle eut achevé cette prière, et qu'elle eut fait vœu de visiter la célèbre chapelle de St. Michel de Douarnenez, non-seulement cette petite fille commença de remuer les yeux, mais elle fit en même temps plusieurs cris, qu'elle continua jusqu'à ce qu'elle eut reçu le saint baptême; après lequel elle expira une seconde fois, comme si Dieu avait voulu qu'on vît qu'il ne lui rendait la vie mortelle, que pour la faire jouir de l'immortelle.

Plusieurs autres personnes, en invoquant

notre saint prêtre, ont été guéries par des miracles approchans de ceux que je viens de rapporter, de maladies qui les avaient réduites à l'agonie de la mort, et dont, au sentiment des médecins, aucune industrie humaine, ni aucuns remèdes n'eussent pu les délivrer.

Une dame de qualité entre autres, qui avait, selon toutes les apparences, été réduite en cet état par une juste punition de Dieu, qui veut qu'on honore ses saints sur la terre après leur mort, quand lui-même il a commencé de les y glorifier par des signes manifestes et extraordinaires de sa toute-puissance, reçut sa guérison en invoquant celui du crédit duquel elle avait témoigné trop légèrement douter un peu auparavant. Une religieuse hospitalière de Quimper-Corentin (1) ayant été durant plusieurs années fort travaillée d'une difficulté de respirer, que les médecins jugeaient incurable, parce qu'ils ne doutaient point qu'une partie de son poulmon ne fût gâtée et attachée au dos, avait été tout-à-coup entièrement guérie de cette infirmité, en appliquant avec confiance l'image de notre saint prêtre sur l'endroit où elle souffrait le plus de douleur. Cette merveille était devenue publique en peu de temps, et la considération que donnait à cette religieuse sa naissance et son mérite particulier, faisait rapporter dans les compagnies cette guérison comme une des plus illustres marques de la puissance que M. Le

(1) La Mère Corentine de la Mère de Dieu.

Nobletz avait au ciel. Mais la dame dont je viens de parler, méprisant avec une liberté trop ordinaire aux personnes de son sexe qui se sentent de l'esprit, tout ce qu'on disait de ce miracle, aussi bien que tout ce que l'on assurait des morts qui avaient été ressuscités à Douarnenez, sans qu'elle se fût donné la peine d'en examiner les preuves, se trouva bientôt après atteinte d'une douleur si violente au côté, que sans qu'on en pût bien connaître la cause, on en voyait des effets qui faisaient frémir tous ceux qui la virent en cet état. Le mal vint à une telle extrémité en deux heures de temps, que tout le monde la crut proche de sa fin, et elle-même voulut s'y disposer. Après s'être confessée, et étant prête à recevoir le Viatique, elle fit appeler tous ses domestiques, et leur demanda pardon en présence de Jésus-Christ dans le St-Sacrement de l'autel, qu'on venait de lui apporter, du mauvais exemple d'incrédulité qu'elle leur avait donné sur le sujet des miracles faits par l'intercession de M. Le Nobletz. Elle communia ensuite, et s'affaiblissant de plus en plus elle ne paraissait pas loin du dernier moment de sa vie. Mais souhaitant d'avoir un peu de soulagement, et assez de temps avant que de mourir pour faire son testament et pour donner ordre aux affaires de sa famille de la plus grande importance, elle désira que ce fût sa fille qui demandât à Dieu cette grâce par l'intercession de M. Le Nobletz, et qu'on lui mît l'image de ce saint homme sur le mal qui la faisait mou-

rir. On ne peut voir un effet plus prompt et plus certain d'un remède, puisque la malade s'endormit aussitôt qu'on lui eut fait toucher cette image du saint missionnaire, et à son réveil se trouva guérie d'un mal si dangereux, dont il ne lui resta qu'une lassitude de dix jours qui en marquait assez la véhémence.

Un enfant (1), qui n'était pas moins malade, fut guéri d'une manière bien plus subite le jour du Vendredi-Saint, l'an 1663, par le crédit de notre saint prêtre auprès de Dieu. C'était un petit garçon de trois ans, que deux jours d'une fièvre chaude avaient réduit à une telle extrémité, qu'après avoir été privé au troisième jour de la vue, de l'ouïe et du sentiment, et avoir été en cet état durant une agonie de vingt-quatre heures, on croyait à chaque moment qu'on l'allait voir expirer. Mais la foi de sa mère leva bientôt tout sujet de crainte. Cette dame n'eut pas plus tôt imploré l'intercession de M. Le Nobletz, et fait vœu de porter l'enfant à la chapelle de saint Michel de Douarnenez, s'il guérissait, que ce petit malade, qui n'avait pu prendre aucune nourriture durant sa maladie, demanda à manger, et se trouva en un instant parfaitement guéri.

Une autre dame (2), âgée de trente ans, s'étant obligée par un semblable vœu pour elle-même,

(1) André-Joseph, fils de M. et de Mme. de Leformel, au diocèse de Tréguier.

(2) Marie Jouhan, veuve, dame douairière de Kergourant, à Quimper.

dans une fièvre dont les accès et l'abattement où elle se trouvait , faisaient désespérer aux médecins de sa guérison , recouvra sur-le-champ une parfaite santé , et s'est toujours depuis tenue redevable de la vie à la protection de notre saint prêtre.

M. le comte de Carné , qui se tient plus glorieux de l'alliance qu'il a contractée avec la famille de M. Le Nobletz , que de toutes celles de sa maison avec les plus illustres du royaume , a reçu des marques toutes particulières de sa protection. Non-seulement il fut guéri , l'an 1658 , d'une fièvre chaude qu'il travaillait depuis deux mois , aussitôt que Mme. la comtesse sa femme , et nièce de M. Le Nobletz , eut promis pour lui qu'il irait au tombeau de leur saint oncle ; mais trois de ses enfans ont été aussi délivrés en divers temps d'une manière tout-à-fait miraculeuse , par la confiance que leur père et leur mère ont eue en l'intercession de ce grand serviteur de Dieu , de maladies mortelles , pour lesquelles il n'y avait point de remèdes assez puissans dans la médecine.

Je pourrais encore ici rapporter plusieurs autres personnes réduites à l'extrémité , et abandonnées des médecins , dont les guérisons subites obtenues par l'intercession de notre saint missionnaire n'ont rien que de merveilleux. Mais pour éviter l'ennui que reçoit d'ordinaire le lecteur des choses qui ont trop de ressemblance , je passerai à d'autres miracles , où les marques du crédit de ce grand serviteur de Dieu

ne paraissent pas moins certaines ni moins éclatantes.

Si les différentes fièvres de plusieurs personnes qui ont été guéries en invoquant M. Le Nobletz , étaient moins dangereuses que celles des malades à l'agonie dont nous avons déjà parlé , la manière subite dont ils ont recouvré la santé , ou aussitôt qu'ils la demandaient ou en accomplissant ce qu'ils avaient promis de faire pour la gloire du saint missionnaire , ou en faisant vœu d'aller à son tombeau , ou en se servant des habits qu'il avait portés et des grains de chapelet qu'on avait fait toucher à son corps , ou en achevant les dévotions de neuf jours avec lesquelles ils l'honoraient , faisait également voir le crédit de ce fidèle serviteur auprès de son maître.

C'est ainsi qu'un religieux (1) a été redevable à son intercession de sa guérison d'une fièvre quarte , et de celle d'un de ses frères , comme on le peut voir par la lettre de son supérieur qu'on rapportera ici , parce qu'il a voulu qu'elle servît de témoignage à la vérité , et qu'elle fit aussi savoir à tout le monde sa reconnaissance pour un pareil bienfait qu'il a reçu de M. Le Nobletz. Il en écrit donc à l'un de ses amis en ces termes : « Ce sera avec bien de la joie que je vous ferai le » récit des bienfaits qu'un de nos religieux et » moi-même nous avons reçu par le moyen du

(1) Le R. P. Marcel de Sainte-Geneviève , supérieur des Carmes déchaussés de Brest , d'où cette lettre a été écrite le 31 décembre 1663.

» bienheureux Père Michel Le Nobletz. Étant
 » un jour entré chez un honnête homme de
 » cette ville pour lui rendre visite , j'y aperçus
 » le portrait de ce saint prêtre, qui me parut
 » d'abord comme environné d'une lumière si
 » douce et si agréable, que j'en fus tout surpris,
 » et me sentis tout-à-coup persuadé intérieure-
 » ment que cet homme ne pouvait être qu'un
 » très-grand saint. Je ne le connaissais nulle-
 » ment alors , je n'avais jamais vu son portrait ;
 » et quoique peut-être j'eusse ouï parler de lui
 » dans le pays, je n'y avais fait aucune réflexion
 » et ne me souvenais point qu'on m'en eût ja-
 » mais dit aucune chose. De sorte que j'eus la
 » curiosité de m'en enquérir, et en fus pleine-
 » ment instruit par le maître du logis , qui est
 » maintenant notre nouveau maire (1). D'au-
 » tres personnes m'ayant depuis rapporté plu-
 » sieurs choses fort merveilleses de la vie de
 » ce serviteur de Dieu , j'y pris tant de goût
 » que je ne pouvais avoir de plus grand sujet
 » de joie que d'en parler ou d'en entendre par-
 » ler ; et ma dévotion pour lui crut à un tel
 » point , que j'y pris même la dernière con-
 » fiance , et crus pouvoir obtenir de Dieu par
 » son moyen une faveur très-grande. Il y avait
 » plus d'un an que j'étais tout-à-fait incommo-
 » dé par des humeurs froides, qui me couraient
 » par toutes les parties du corps , et que j'em-
 » ployais presque toujours inutilement tous les
 » remèdes pour m'en guérir. Le souverain mé-

(1) M. le Mayer.

» decin m'en inspirant alors un plus excellent,
 » j'eus recours à ce saint prêtre , et fis vœu d'al-
 » ler à la chapelle de Douarnenez , où j'ache-
 » vai de guérir entièrement de mon incommo-
 » dité que j'avais déjà senti notablement dimi-
 » nuer ensuite de mon vœu. Bientôt après , un
 » de nos religieux (1) , natif de cette ville ,
 » malade de la fièvre quarte depuis quatorze
 » ou quinze mois , y ayant été envoyé pour
 » prendre l'air natal , me demanda congé d'al-
 » ler au Conquet pour y voir quelques-uns de
 » ses proches , et pour charmer son mal par ce
 » divertissement. Je le lui accordai avec bien
 » de la joie , et l'exhortai de visiter en ce lieu-
 » là le tombeau de M. Le Nobletz , d'y prier
 » pour moi , et d'y faire quelque vœu pour
 » obtenir , comme j'avais fait , la guérison par
 » l'intercession de ce saint homme. Ce bon re-
 » ligieux , sans différer davantage , fit sur-le-
 » champ vœu intérieurement d'aller à ce tom-
 » beau ; et dès ce même jour , qui était celui de
 » sa fièvre , il s'en trouva entièrement quitte ,
 » sans qu'il en ait eu depuis la moindre attaque.
 » Son frère , qui est un jeune homme de mé-
 » rite (2) , et qui devait l'accompagner dans
 » cette promenade , étant travaillé depuis
 » trois ou quatre mois d'une fièvre quotidienne
 » par laquelle il avait été réduit dans une lan-

(1) Le R. P. Daniel de Sainte-Euphrosine , qui a donné son attestation.

(2) De la famille des Lestobec.

» gueur et une faiblesse extrême, crut qu'il
 » pourrait obtenir par un semblable vœu une
 » pareille guérison. Il ne fut pas frustré de son
 » espérance, et il se trouva aussi sur-le-champ
 » délivré de la fièvre : de sorte qu'ils sont allés
 » tous deux, pleins de joie et de santé, s'acquitter
 » de leur vœu, et rendre leurs visites à leurs
 » proches. Parce que j'ai une parfaite assurance
 » de tout cela, je signe ce papier non-seulement
 » comme une lettre, mais comme une
 » attestation de la vérité que j'ai vue dans la
 » personne de ces deux frères, et éprouvé
 » dans la mienne propre. Je souhaite de tout
 » mon cœur que cela puisse servir à la gloire
 » de Dieu et à celle de son serviteur, qu'il
 » veut élever devant les hommes, comme je le
 » crois un très-grand saint en sa présence. »

La guérison de la fièvre d'un enfant (1) âgé
 de six ans, ne parut pas moins miraculeuse à ses
 plus proches parens, qui en voulurent, peu de
 jours après, donner leur attestation en bonne
 forme. Il avait depuis cinq jours une grande
 fièvre continue, et un mal de côté si violent,
 qu'après trois saignées dont il ne reçut aucun
 soulagement, on désespérait presque de le pou-
 voir tirer d'une maladie si dangereuse. Cela
 obligea sa mère et sa grand'mère à avoir recours
 à des remèdes plus puissans que les ordinaires,
 et à faire un vœu d'aller à la chapelle de saint
 Michel de Douarnenez, si l'enfant recouvrait la

(1) Michel, fils de Louis Jubin, seigneur de Kerivilly.

santé. Ce petit malade s'endormit aussitôt au
 milieu de la plus grande chaleur de sa fièvre,
 dont il se trouva à son réveil entièrement quitte,
 aussi bien que de son mal de côté.

Un homme de mérite (1) qui avait eu deux
 accès d'une fièvre quarte, et qui attendait le
 troisième, s'en trouva quitte et reposa toute la
 nuit, ayant sur sa tête une coiffe dont s'était au-
 trefois servi notre saint prêtre, et par le moyen
 de laquelle une dame vertueuse (2) avait déjà
 rendu la santé à plusieurs malades.

Une religieuse du calvaire de Rennes (3),
 malade depuis plusieurs mois d'une grande fièvre
 quarte, qui l'affligeait principalement en
 ce qu'elle l'empêchait d'observer les jeûnes de
 l'Eglise et les règles de sa communauté, ayant
 reçu de Morlaix un morceau de la soutane de
 M. Le Nobletz, le mit sur sa tête durant neuf
 jours, et fit cependant tous les jours ses prières
 pour obtenir de Dieu qu'il glorifiât son servi-
 teur en lui accordant sa guérison à la fin de la
 neuvaine. Non-seulement elle se porta bien le
 dixième jour, qui devait être celui de sa fièvre,
 mais elle n'en a ressenti depuis aucun reste, ni
 aucune des incommodités ordinaires, que les
 médecins ne croyaient pas qu'elle pût éviter.

La guérison des aveugles, des sourds et des

(1) Régnaud Courien, sieur de Rulan, de Quimper-Corentin, avocat au parlement.

(2) Mme. de Lesconvel.

(3) La Mère Jeanne du Cœur de Jésus.

muets dont le Sauveur parla autrefois aux disciples de S. Jean , comme d'un caractère de son autorité et de sa mission divine, n'a pas manqué à la gloire de M. Le Nobletz ; et il a plu à Dieu de délivrer de ces sortes d'incommodités si difficiles à guérir par la médecine , plus de vingt personnes qui l'ont invoqué avec confiance.

Une petite fille (1), entre autres , âgée de quatre ans , recouvra tout-à-coup à la chapelle de Douarnenez, où elle fut menée et recommandée à notre saint prêtre, non-seulement la vue qu'elle avait entièrement perdue par deux taies qui couvraient ses prunelles depuis cinq semaines ; mais aussi la santé, le marcher , et les forces qui lui avaient été ôtées par une fièvre tantôt continue, et tantôt quarte , dont elle se trouva délivrée au même lieu de l'ancienne demeure de M. Le Nobletz.

Une autre (2) âgée de vingt-deux ans , qui était aveugle , et avait les yeux fermés dès sa naissance, ayant été conduite au même lieu pour y demeurer en dévotion durant neuf jours, commença au troisième jour d'ouvrir les yeux ; mais l'on en vit en même temps l'un des deux entièrement gâté, et comme rongé et consumé par une fluxion âcre. Cependant cette guérison ne

(1) Le 2 janvier 1664, Guillemette le Guric, fille de M. du Rumeux , demeurant en sa maison de Kergoras en Cornouailles.

(2) Jeanne, fille de Jean et d'Isabelle Kervolien, témoins, avec plusieurs autres.

demeura pas imparfaite , et ce même oeil étreci commença à s'élargir , et la prunelle à grossir de telle sorte , qu'en peu de jours cette fille voyait , et avait les yeux aussi beaux et aussi sains que le sont ceux des personnes qui n'y ont jamais eu aucune incommodité.

L'effet de l'intercession de M. Le Nobletz fut plus prompt dans la guérison entière d'un enfant âgé de deux ans et demi (1), qui était demeuré aveugle par deux peaux épaisses dont ses prunelles avaient toujours été couvertes depuis qu'il eut été guéri de la petite vérole. Son père ayant fait vœu, le 17 de juillet de l'an 1664 , de le mener à Tremenach , au lieu de la retraite d'un an que ce saint prêtre y avait faite autrefois , ces deux grandes taies disparurent au même instant qu'il invoqua ; et l'enfant recouvra parfaitement la vue.

Quoique cette guérison fût fort connue de bien des gens , qui voyaient tous les jours ce petit aveugle , et qui remarquèrent en lui un changement si subit, elle fut moins publique que celle d'une femme de soixante ans (2), qui avait perdu la vue depuis l'âge de quatre ans , et qui la recouvra tout-à-coup en présence de plus de cent personnes dans la chapelle même de Douarnenez , en se faisant frotter les yeux avec

(1) Yve, fils de Goulvain Fachun, de la paroisse de Plouneoux Istres, en Léon.

(2) Françoise Bourdon , femme de François Lozach , de la paroisse de Dirinon , en Cornouailles.

de l'huile qu'on gardait dans une fiole, dont notre saint prêtre s'était servi de son vivant.

Une fille âgée de dix-huit ans (1), et muette dès sa naissance, obtint aussi en présence de plusieurs personnes de mérite, dans la même chapelle de Douarnenez, l'usage de la parole l'an 1664, le premier de juin, et le même jour que Dieu accorda autrefois le don des langues à ses apôtres.

Un enfant de huit ans (2), aussi muet dès sa naissance, et qui de plus n'avait jamais pu marcher, commença à marcher et à parler librement de toutes choses, après que sa mère eut fait vœu d'aller à Douarnenez remercier Dieu et le saint prêtre, si elle en obtenait cette grâce pour son fils.

Le père et la mère d'un autre âgé de treize ans (3), qui avait été pareillement muet toute sa vie, lui impétrèrent la même faveur, étant allés le recommander à notre saint prêtre au lieu de sa solitude de Tremenach, et trouvèrent à leur retour qu'il parlait comme si jamais il n'eût eu cette incommodité.

Une fille âgée de quatorze ans (4), affligée depuis six ans par une très-grande surdité, et par une fluxion qui coulait continuellement de

(1) Françoise Pouliquen, de Pleiber-Saint-Tregonnen, en Léon.

(2) Yve, fils de Morvan le Graf.

(3) Yve, fils de François Patinac, de Golven, en Léon.

(4) Louise, fille de Vincent Turmel, de Locment, en Cornouailles.

ses deux oreilles, fut entièrement guérie de la fluxion en se mettant en chemin pour aller à Douarnenez invoquer M. Le Nobletz, et faire ses dévotions dans la chapelle bâtie depuis peu à l'endroit de son ancienne demeure; et sa surdité cessa lorsqu'elle entra dans cette même chapelle, où elle entendit, comme elle a fait depuis, tous ceux qui lui parlaient fort bas, et que toute autre personne le moins du monde incommodée de l'ouïe n'eût pu entendre.

Un garçon (1), presque de même âge que cette fille, avait obtenu au même lieu, un peu avant que l'on y bâtît la chapelle dédiée à saint Michel, une grâce toute pareille, en invoquant ce saint homme, et en lavant ses oreilles à la fontaine dont il avait coutume, de son vivant, de puiser l'eau qu'il buvait.

Il se trouve encore un plus grand nombre de personnes guéries de paralysies habituelles, de rhumatismes très-dangereux, et de fluxions opiniâtres, par l'intercession de M. Le Nobletz: que de sourds, de muets, ou d'aveugles, qui en ont obtenu l'ouïe, la vue, et l'usage de la parole!

Un jeune homme (2), entre autres, âgé de vingt-deux ans, qui avait le bras gauche tout tourné, et la main toujours fermée depuis plus de quatre ans, ayant fait faire une neuvaine à l'oratoire de Tremenach, où notre saint prêtre

(1) Matthieu, fils d'Yve Cariou.

(2) René Trevien, de Guineventer.

s'était autrefois enfermé durant un an, et ayant à la fin de cette neuvaine fait toucher dévotement son image à cette partie affligée, se trouva délivré tout-à-coup de cette indisposition, en présence d'un très-grand nombre de personnes dont plusieurs l'avait connu avant sa guérison.

Un homme plus âgé et plus incommodé (1), en ce que son mal l'empêchait depuis longtemps entièrement de pouvoir marcher, reçut au même lieu une parfaite santé, et retourna fort dispos au lieu de sa demeure ordinaire, où tout le monde fut dans une extrême étonnement de le voir marcher sans aucune aide, au lieu qu'il ne le faisait auparavant qu'avec beaucoup de peine, et toujours appuyé sur deux potences.

Une femme de quarante ans (2), qui depuis un an, outre cette même incommodité, avait le corps tout courbé, obtint subitement, au même lieu et de la même manière, une entière guérison.

Un homme âgé de trente-deux ans (3), ayant fait au même lieu sa prière avec beaucoup de confiance, et demandé à Dieu, par l'entremise de M. Le Nobletz, la guérison de son bras droit, qui était fort enflé, et qu'il ne pouvait depuis quelque temps remuer en aucune façon, s'endormit en ce même temps, et se trouva à son réveil sans aucune incommodité.

(1) Yve Grall, âgé de 60 ans, de Lesneven, en Léon.

(2) Catherine Castet, veuve de Jean Dourmap, de Kerlouan.

(3) Yve Gueffuns, de la paroisse de Tremenach.

Une fille de quinze ans (1), paralytique depuis trois mois, fut guérie entièrement tout-à-coup au mois de septembre de l'an 1663, par un vœu que fit son père de visiter avec elle la maison où avait autrefois demeuré M. Le Nobletz à Douarnenez.

Un enfant (2), qu'une maladie avait rendu perclus de ses jambes depuis près de trois mois, fut l'année suivante délivré de la même manière de cette incommodité par la piété de ses parens, qui promirent de le conduire à Saint-Michel de Douarnenez, où ils ont rendu témoignage de cette merveille.

Une dame de Léon (3) obtint avec la même facilité, en un instant, la guérison d'une fluxion incommode qui lui tombait sur les yeux depuis six semaines, aussitôt qu'elle eut fait vœu, en invoquant le saint prêtre de Basse-Bretagne, d'aller visiter la chapelle de Saint-Michel de Douarnenez.

Un homme de cinquante-quatre ans (4) fut guéri d'un mal plus invétéré par un semblable vœu. Il y avait vingt ans qu'il avait la jambe extrêmement enflée, et toute gâtée par un de ces maux que chacun sait être dangereux et très-difficiles à guérir en Bretagne, à cause de l'humidité continuelle, et

(1) Anne le Madec, de Plouzer, en Léon.

(2) Yve le Bihan, de Guisseni, en Léon.

(3) Mme. de Kersulvan, de Landerneau, le 26 avril 1664.

(4) André Lor, de Nizon, en Cornouailles.

des fréquentes pluies qui y sont causées par le voisinage de la mer. On avait inutilement essayé sur celui-ci toutes sortes de remèdes, excepté l'intercession de notre saint prêtre, qui fut un remède si puissant, que cet homme eut la joie de voir sa jambe entièrement saine, et se trouva en état d'aller à Douarnenez aussitôt qu'il en eut fait vœu.

Une pareille enflure de jambe, qui avait fort incommodé durant huit jours un Père augustin de Carhais (1), se dissipa aussi, et fut guérie subitement, lorsqu'on avait le moins de sujet de l'espérer, par le vœu que fit ce religieux de visiter la chapelle de Douarnenez, en priant avec confiance le saint prêtre, qui avait autrefois demeuré au même lieu où on l'a bâtie depuis, de lui obtenir cette grâce.

Un Père jésuite (2), dont le mérite est assez connu dans sa compagnie, puisqu'il a été employé plusieurs années à gouverner quatre ou cinq des principales maisons qu'elle a en France, se tient redevable à M. Le Nobletz, d'une grâce qui paraît encore plus considérable que celle que nous venons de rapporter. Il a rendu témoignage par écrit, qu'étant incommodé (3) de douleurs très-aiguës au côté gauche de la poitrine, qui faisaient croire qu'il y avait un abcès au-dedans, et que sa vie en était en danger, il

(1) Le R. P. Fulgence de Saint-Faond.

(2) Le R. P. Alain de Launay.

(3) Le 10 février 1664.

se sentit fortement porté à invoquer M. Le Nobletz pour obtenir la guérison par son moyen, et à promettre de dire tous les jours l'oraison dominicale à l'honneur de ce grand serviteur de Dieu, jusqu'à ce qu'il pût aller à la chapelle qu'on bâtissait alors à Douarnenez : qu'aussitôt qu'il eut fait cette promesse, son mal le quitta, comme si quelqu'un le lui eût ôté sensiblement, et que depuis il n'en a ressenti aucune attaque.

A peine y a-t-il quelque maladie dont on n'ait trouvé le remède dans l'invocation de ce saint prêtre, et dans ses reliques.

On voit dans les procès-verbaux qu'on en a faits avec beaucoup d'exactitude, des personnes guéries d'une façon tout-à-fait merveilleuse, de lassitudes extrêmes, de faiblesses de tous leurs membres, dont elles étaient incommodées depuis plusieurs années, de douleurs de tête très-aiguës, et de maux de côté très-dangereux.

Un enfant de six ans (1) qui avait le pied démis, et qu'un chirurgien ne put guérir, se trouva guéri sans que personne y mît la main, par la confiance qu'il eut aussi bien que sa mère dans le pouvoir de notre saint homme auprès de Dieu.

Deux autres enfans (2), qui à l'âge de six ou

(1) Jean, fils de Vincent Jacques, de Douarnenez, le 23 février 1666.

(2) Adélice, fille de Julien Jobic, de la paroisse d'Éliant, en Cornouailles; François, fils de François Pichon, de Plougareu, en Léon.

sept ans ne pouvaient encore marcher, ne l'eussent pu de leur vie, selon toutes les apparences, si la foi de leurs parens ne leur eût obtenu tout-à-coup de Dieu cette grâce, en promettant de rendre quelque honneur à la mémoire de M. Le Nobletz.

Une nièce de ce saint homme (1), qui avait une fille que les plus habiles médecins de Paris et de Rennes n'avaient pu guérir du mal caduc dont elle était souvent travaillée depuis cinq ans, lui ayant conseillé d'invoquer son oncle avec confiance, et de boire de l'eau où elle aurait mis tremper une dent de notre prêtre admirable qu'elle lui avait donnée, cette jeune demoiselle n'eut depuis que deux très-légers accès de son mal, et s'en trouve, depuis plus de huit ou neuf ans qu'il y a qu'elle usa de cet excellent remède, entièrement délivrée.

Les médecins n'ayant pu arrêter une hémorragie qui mettait en grand danger la vie d'une fille de douze ans (2), sa mère obtint sa guérison de M. Le Nobletz, et l'on vit le sang qu'elle perdait continuellement par la bouche et le nez depuis cinq jours, s'arrêter aussitôt qu'on eut invoqué le secours de ce grand serviteur de Dieu.

Une autre mère (3) qui avait guéri son fils,

(1) Mme. de Bellaire; Mlle. Anne de Kerangar.

(2) Mlle. Guillemette le Garrec, de Lesneven.

(3) Jeanne le Masson, femme de Michel Aouel, du Conquet.

âgé seulement de trois ou quatre ans, d'une descente de boyaux en lui faisant toucher une relique de M. Le Nobletz, guérit une autre fois ce même enfant d'une brûlure dans la bouche, qui l'avait empêché durant dix jours de prendre aucune nourriture, en lui faisant avaler de l'eau où elle avait mis tremper un petit morceau de la peau du même saint prêtre.

Un homme (1) qui ne pouvait prendre la nuit aucun repos depuis deux mois, ne fut jamais plus incommodé de cette insomnie depuis qu'il eut demandé à Dieu sa guérison par l'intercession de M. Le Nobletz, et qu'on lui eut frotté le front avec de l'huile commune prise dans une fiole qui avait servi à ce saint homme.

Plusieurs femmes enceintes ont été redevenues, selon leur sentiment, et selon celui des sages-femmes et des médecins, de leur conservation et de celle des enfans dont elles étaient enceintes, à la protection de notre saint prêtre. On pourrait surtout en nommer quelques-unes ou que des chûtes très-fâcheuses avaient mises en danger d'accoucher avant le terme, ou que des douleurs continuelles de plusieurs jours, jointes à de grands accès de fièvre, avaient réduites à l'extrémité, ou dont la grossesse était devenue plus dangereuse par d'autres maladies mortelles dont elle était accompagnée, ou sur lesquelles on allait faire de grandes incisions pour sauver la vie de leur fruit après qu'on avait

(1) Yve Cam, de Plouniventel, en Léon, le 2 de mai 1664.

entièrement désespéré de la leur, qui ont toutes accouché heureusement et recouvré une santé parfaite, contre toutes les conjectures de la médecine.

Je ne puis finir ce chapitre sans faire encore mention de quelques miracles obtenus par l'intercession de ce saint homme, qui sont d'espèce différente de tous ceux que j'ai déjà rapportés.

On sait, par les dépositions d'un très-grand nombre de témoins, que deux filles, l'une (1) de Cornouailles, et l'autre (2) de Léon, qui avaient depuis quelques mois perdu entièrement l'usage de la raison, et étaient devenues si folles et si furieuses, qu'il fallait les renfermer et les lier, ont été guéries parfaitement et en un instant par le vœu que firent les parens de l'une et de l'autre, de les mener à la chapelle de saint Michel de Douarnenez, si elles recouvraient la santé.

Une autre (3), obsédée du démon d'une manière tout-à-fait cruelle durant trois ans, s'est trouvée, depuis qu'on a eu fait pour elle un pareil vœu, entièrement délivrée de ses attaques qui donnaient de la frayeur et de la compassion à tous ses proches et à tous ses voisins, lorsqu'ils lui voyaient souffrir tant de choses par des voies si extraordinaires.

Parmi diverses personnes qui croyaient avoir

(1) Marie, fille de Jean Treut, de Roscanvel.

(2) Marie, fille de Hervé Soutré, de Kerlouen.

(3) Françoise, fille de Laurent le Belec, de Plouvien, en Léon.

été sauvées des plus grands dangers de la mer par les prières qu'elles ont adressées à ce saint prêtre, qui avait eu durant sa vie tant de charité pour les gens de mer, il s'en trouve quelques-unes qui ont rendu témoignage en accomplissant dans la chapelle de Douarnenez les vœux qu'elles avaient faits dans l'extrémité du danger, que les tempêtes les plus furieuses et les vents les plus impétueux s'étant tout-à-coup apaisés, lorsqu'elles avaient imploré son assistance, elles s'étaient vues portées en très-peu de temps au port d'une façon qui leur donnait d'autant plus d'admiration et de reconnaissance pour leur protecteur, que la longue expérience qu'elles avaient de la marine leur avait laissé moins de sujet d'espérer ce bonheur.

Dieu a voulu enfin glorifier son fidèle serviteur, en le faisant voir, comme il avait fait durant sa vie, à quelques personnes, environné de lumière. Il s'en trouve qu'il a guéries de maladies très-fâcheuses, et délivrées de très-grands dangers en leur apparaissant de cette façon; et d'autres à qui il a donné dans le besoin des conseils très-nécessaires pour leur protection et pour le salut de leur prochain: ce saint homme ayant conservé après sa mort une tendresse pour les âmes de la Basse-Bretagne, dont on reçoit tous les jours de nouveaux effets, qui ne seraient pas croyables si l'on n'en avait quantité de preuves si évidentes qu'elles ne se peuvent révoquer en doute.

LIVRE DIXIÈME.

DE LA SAINTE VIE

De quelques personnes qui ont été conduites dans
le chemin de la vertu par

M. LE NOBLETZ.

CHAPITRE PREMIER.

De la conversion et de la sainte vie de Mlle. François de
Quisidic.

LA conversion de Mlle. de Quisidic (1), fille d'un gentilhomme du diocèse de Tréguier, fut un des premiers fruits que notre saint prêtre fit à Morlaix ; et elle commença d'être délivrée de la vanité ordinaire aux personnes de son sexe par un de ses sermons. Elle était jeune et bien faite, et avait beaucoup de qualités propres à se faire considérer dans le monde, auquel elle était fort attachée. Cependant dès la première visite qu'elle rendit à ce zélé prédicateur, à la fin de son discours, dont elle avait été vivement touchée, cet homme de Dieu acheva de la résoudre entièrement à mépriser le monde, et à s'attacher uniquement à la croix de Jésus-Christ.

(1) Mlle. de Kergonan, de St-Michel-en-Grève, diocèse de Tréguier.

L'ayant trouvée dès-lors fort disposée à le croire et à suivre ses conseils en toutes choses, il la porta d'abord à se mettre du Tiers-Ordre de Saint-François, pour l'engager dans une profession ouverte de l'humilité chrétienne. Il alla ensuite aussitôt trouver la mère de cette demoiselle et lui dit « qu'il avait choisi à sa fille un époux » le plus accompli du monde, pour lequel elle » avait déjà beaucoup d'inclination, et qui ne » l'empêcherait pas de demeurer avec elle, et » de la consoler en sa vieillesse ; que c'était Jésus-Christ à qui elle voulait se consacrer par » un mépris universel de toutes les choses de » la terre. » Il fit si bien par ses discours prudents et enflammés, qu'il obtint à la demoiselle la bénédiction de sa mère, et la permission de faire en cela ce que le Saint-Esprit lui inspirerait.

Ce sage directeur reconnaissant que Dieu la destinait à une sainteté extraordinaire, et en voyant déjà en elle de si heureuses dispositions, il attaqua d'abord l'esprit de la vanité du monde, dont elle s'était laissée empoisonner, et lui fit commencer ce combat par une grande victoire qu'elle remporta sur elle-même, en quit tant tous ses habits de soie et tous les autres ornemens dont les jeunes personnes de son sexe ont accoutumé de se parer. Il lui fit prendre en la place une robe de grosse bure grise, avec une ceinture de chanvre et un petit manteau de grosse étoffe de la même couleur, et lui ordonna d'aller en cet état voir ses amies de la ville et les

gentilshommes de ses parens qui en étaient les moins éloignés. La confusion extrême que lui donnèrent les railleries qu'on fit partout d'une résolution si extraordinaire, servit merveilleusement à l'établir dans ce mépris généreux du monde, qui devait être le fondement de sa perfection.

Il lui fit ensuite présent de quelques instrumens de mortification, afin que ne se contentant pas des douleurs que Dieu lui enverrait, elle en prit encore de volontaires, et il lui donna une tête de mort ornée de fort beaux cheveux blonds frisés à la mode, pour lui imprimer vivement dans l'esprit le peu de différence qu'il y a de la mort à la vie, et de la plus belle personne au squelette le plus difforme. Elle avait d'ordinaire ce spectacle devant les yeux avec un crucifix, quand elle faisait ses méditations de la mort, qui consistaient toutes en interrogations et en réponses qu'elle faisait à la tête de mort, ou qu'elle se faisait à elle-même, et en conclusions pratiques qu'elle en tirait. C'étaient les méditations de cette sorte que son sage directeur croyait les plus utiles aux personnes séculières, et à celles qui commencent à aspirer à la perfection.

Je ne puis omettre ici un beau modèle de ces méditations que donnait ce saint homme à sa fille spirituelle, parce que bien des gens qui seront touchés de Dieu, pourront s'en servir au commencement de leur conversion.

Dans le premier point de cette méditation, elle s'entretenait avec cette tête de mort, l'inter-

rogeant, et s'imaginant l'entendre répondre en la manière qu'elle l'eût fait, si elle eût pu parler : « Quelle était autrefois ta qualité ? étais-tu » marquise, demoiselle, bourgeoise, paysanne ? » riche, ou pauvre, honorée, ou méprisée ? *Ma* » *coiffure fait encore juger que j'étais de qua-* » *lité et que j'avais quelque beauté à conserver.* » Qui pourrait te discerner d'avec la plus misé- » rable et la plus méprisable personne du mon- » de, si je t'avais ôté ces cheveux qui ne sont » pas à toi ? *La mort nous fait tous égaux.* Où » sont tes perles, tes pendans d'oreilles, tes » dentelles, ton fard, et tes autres ornemens » empruntés ? *Il ne m'en reste plus rien.* Que » sont devenus ces yeux si charmans, ce front » si poli, ces sourcils si étudiés, ces lèvres si » vermeilles, ce teint si frais, et qui te donnait » tant de peine à conserver ? *Mes peines n'ont* » *servi de rien, et la mort en a plus détruit en* » *un moment que je n'en avais pu conserver* » *par mes soins de plusieurs années.* Qu'as-tu » fait de cette bouche si délicate dans les vian- » des, et de cette langue si éloquente, si prompte » aux reparties, si lente pour la prière, et » si mobile pour les paroles de médisance, de » mépris, de vanité, ou pour les discours peu » honnêtes. *C'est cette partie par laquelle j'ai* » *commencé à pourrir et à être mangée de vers.* » Du moins n'as-tu rien retenu de tes joies et » des divertissemens du monde que tu recher- » chais sans cesse ? *Il ne m'en reste qu'autant* » *de souvenir qu'il en faut pour me tourmenter.*

» Quoi ! ces vœux qu'on te faisait, ces amitiés
 » inviolables et perpétuelles, ces caresses qu'on
 » t'assurait ne devoir jamais cesser, ces servi-
 » ces éternels, qu'on jurait te vouloir rendre,
 » ces honneurs divins que plusieurs t'adressaient
 » comme à une déesse, ont-ils pu finir si tôt ?
 » *Tout cela n'était qu'une vaine fumée, dont*
 » *je n'ai pu rien retenir. Vanité des vanités,*
 » *tout n'est que vanité, excepté le royaume*
 » *de Dieu et le service qu'on lui rend.* Mais
 » est-il bien possible que le monde auquel tu
 » t'étais si fortement attachée, et qui de sa part
 » t'était si favorable, t'ait entièrement abandon-
 » donnée ? *Le monde est un trompeur, c'est un*
 » *traître avec qui il n'y a nulle sûreté; c'est un*
 » *tyran cruel qui nous tourmente en nous flat-*
 » *tant, et dont les fausses récompenses con-*
 » *tiennent beaucoup de véritables déplaisirs,*
 » *et sont suivis de douleurs infinies.* Que vou-
 » drais-tu donc avoir fait au lieu des services
 » que tu lui as rendus ? *Une austère pénitence.*
 » *Mais, hélas ! le temps en est passé, le temps*
 » *des ténèbres est venu, et je ne verrai jamais*
 » *la lumière.* »

Après quantité d'autres pareilles interroga-
 tions, cette dévote fille s'interrogeait elle-même,
 se demandant si elle croyait que sa tête serait
 réduite quelque jour au même état que celle-là ;
 si elle en savait le temps, le lieu et la manière ;
 si elle ne pourrait point trouver le moyen de se
 conserver quelque chose de son bien, quelque
 joie et quelque satisfaction de ce monde, quel-

ques parens ou quelques amis ; si du moins au
 cas qu'elle ne se trouvât pas bien de sa condi-
 tion après sa mort, elle ne pourrait pas penser à
 en chercher une meilleure ; si elle n'aurait pas
 encore le pouvoir de faire de bonnes œuvres, et si
 en perdant son âme elle perdrait tout le reste.
 Elle se faisait les réponses les plus propres à la
 toucher, qu'elle mêlait de quantité d'actes de
 foi sur celles de ses demandes, qui étaient des
 objets de foi divine.

Dans le troisième point de cette méditation
 elle tirait plusieurs conclusions pratiques pour
 le changement de sa vie, et des résolutions de
 faire de bonne heure tout ce qu'elle voudrait à
 la mort avoir fait, lorsqu'il n'en serait plus
 temps ; et elle y mêlait un grand nombre de fer-
 ventes aspirations aux personnes adorables de
 la Trinité, à la sainte Vierge, et aux saints en
 qui elle avait une particulière confiance.

Cette méditation, et d'autres semblables que
 donna M. Le Nobletz à cette vertueuse fille,
 firent tant d'effet sur son cœur, qu'elle mena
 toujours depuis une vie merveilleusement sainte
 et réglée, qui n'était autre chose qu'un exer-
 cice continuel d'oraison, de pénitence, de mé-
 pris du monde et d'humilité.

Elle ne manquait jamais d'entendre la messe
 tous les jours, ni de faire trois heures d'oraison
 mentale ou vocale le matin, et autant le soir,
 s'employant sans cesse à travailler le reste de la
 journée, suivant cette maxime qu'elle tâchait
 d'inspirer aux autres, qu'il n'est pas possible

qu'une jeune demoiselle qui ne s'occupe pas à quelque honnête ouvrage, ne tombe en quantité de péchés que l'oisiveté entretient, après les avoir fait naître.

Outre les jeûnes ordonnés par l'Eglise, elle jeûnait tous les vendredis et l'avent entier, et châtiait son corps par quantité d'autres austerités. Sa charité pour le prochain ne s'étendit pas seulement sur sa mère, à qui elle rendit les soins les plus assidus et les offices les plus humbles durant trente ans qu'elle vécut avec elle depuis sa conversion, et sur ceux de ses proches qu'elle vit ruiner par le malheur de leurs affaires, et qu'elle secourut de tout son possible; mais elle ne connut jamais de personnes misérables, qu'elle n'en eût beaucoup de compassion et qu'elle ne tâchât de les soulager.

Elle procura la conversion de plusieurs filles que leur pauvreté avait portées à une vie scandaleuse, et les fit retirer en des maisons où elles vécurent d'une manière fort éloignée de leurs désordres passés. Elle était le refuge des pupilles et des pauvres les plus abandonnés; et non-seulement elle n'épargnait rien de ce qui était à elle pour les assister, mais elle sollicitait la charité des autres de faire ensemble pour les personnes affligées ce qu'elle ne pouvait faire toute seule.

Entre plusieurs femmes malades ou fort pauvres qu'elle retirait souvent chez elle, on admira surtout son courage à en assister une presque toute consumée d'écrouelles, à qui elle

donna un lit proche du sien, pour la pouvoir assister plus commodément nuit et jour.

Sa charité ne fut pas moins admirable, lorsque rencontrant sur le grand chemin une vieille dame réduite à la mendicité par les débauches de son mari, elle la conduisit chez elle, où elle lui donna une chambre; et étant bien aise de se charger, pour l'amour de son Sauveur, des incommodités et du chagrin qu'on reçoit d'ordinaire des personnes fort âgées, elle la nourrit et la servit avec un respect et une assiduité merveilleuse jusqu'à la quatre-vingt-dixième année de son âge.

Cette vertueuse fille de M. Le Nobletz étant tombée malade, une dame de qualité (1) qui honorait son mérite et sa vertu, et qui chérissait particulièrement sa personne, voulut l'avoir chez elle durant sa maladie; et après sa guérison la conjura d'y demeurer le reste de ses jours, lui promettant de l'y considérer comme sa propre mère. Mais la bonne demoiselle s'en excusa sur ce qu'elle se croyait appelée à une plus particulière imitation de la pauvreté du Sauveur, et se retira dans une chambre sans cheminée, où il n'y avait ni tapisserie ni aucun meuble de prix.

Ayant appris en ce temps-là, à l'âge de quatre-vingts ans, de la bienheureuse Vierge, en qui elle avait toujours eu une confiance particulière, qu'elle devait quitter deux ans après cette vie mortelle, comme on l'a su d'une dame de ses intimes amies à qui elle fit dès-lors confidence de

(1) Mme. de Tronjoly.

cette faveur , elle crut s'y devoir disposer, en renouvelant ses soins et sa ferveur.

Pour le faire avec une plus entière liberté d'esprit, elle se retira à Saint-Michel-en-Grève chez une de ses nièces, qui l'en pria depuis quelque temps avec instance, et qui lui promettait de pourvoir à ses besoins, de telle sorte qu'elle pourrait s'exempter de tout autre soin que de celui de son salut.

Mais après avoir passé treize mois en ce lieu dans une solitude parfaite et dans une continuelle union avec Dieu, ayant été avertie tout de nouveau par une visite de la sainte Vierge, de se tenir prête à partir de ce monde dans trois mois, elle se fit ramener à Morlaix, pour y achever ce qui lui restait de vie dans de plus grandes austérités que sa nièce ne lui en laissait pratiquer, et pour mourir plus près de l'église des Pères recolets de Cuburien, où elle avait choisi le lieu de sa sépulture. Ce fut le 29^e jour d'octobre de l'an 1659, au temps porté par ces prédictions de la sainte Vierge, qu'elle alla jouir de la récompense de sa vertu et de la constance inébranlable avec laquelle elle avait gardé près de 60 ans les bonnes résolutions qu'elle avait faites dès le commencement de sa conversion, sans manquer jamais à aucune observance de la règle du Tiers-Ordre de Saint-François, son protecteur particulier.

CHAPITRE II.

De la conversion, de la vie admirable et de la sainte mort de Marguerite Le Nobletz, sœur de M. Le Nobletz.

PENDANT que le saint homme travaillait avec un soin et une application infatigables au salut des âmes à Morlaix et dans les pays de Tréguier et de Léon, après sa sortie du noviciat des Pères dominicains, il n'oubliait pas la charité particulière qu'il devait avoir pour ses plus proches parens, et il offrait à Dieu des prières et des pénitences continuelles pour leur conversion. Il le faisait surtout avec une affection plus grande pour Marguerite Le Nobletz, qui était celle de ses sœurs à qui il se croyait le plus obligé de rendre ses devoirs de charité, parce qu'il avait reçu des assistances particulières lorsqu'il avait été abandonné de tout le reste de sa famille, et parce qu'elle était plus exposée aux dangers du monde et de la corruption du siècle.

Elle était âgée de vingt-cinq ans, et avait l'esprit fort agréable, un naturel actif et entreprenant, et le cœur rempli de tous les desseins de fortune et de vanité, et de tous les désirs d'être considérée et estimée, qui sont ordinaires aux personnes de ce sexe et de cet âge. Il plut enfin à Dieu de la toucher d'une si puissante grâce, qu'elle conçut un très-ardent désir de le servir. Comme elle croyait en avoir la principale obligation aux prières et aux fréquentes exhortations de son frère, il fut aussi le premier avec qui elle jugea en devoir communiquer.

Le saint missionnaire en reçut une joie incroyable, et se servit de la confiance qu'elle avait prise en lui pour lui donner une grande horreur des maximes du monde, et pour la porter à une sainteté tout-à-fait extraordinaire. Cette fille généreuse embrassa les exercices de patience, d'humilité et de charité par l'avis de son frère avec encore plus d'ardeur qu'elle n'en avait fait paraître pour les charmes du siècle, qui lui avaient caché les véritables biens de la vie dévote. Elle se dépouillait par son conseil, tantôt d'un collier de perles, tantôt de ses pendans d'oreilles, quelquefois de ses dentelles, et enfin de tous ses autres ornemens; son frère la menant ainsi par degrés à un parfait détachement de tous les plus chers amusemens de la vanité.

Il lui restait un diamant de prix, qu'elle donna sans peine, par l'ordre de ce cher directeur, à une pauvre femme qui demandait l'aumône à la porte du château de Kerodern. Elle ne sentit pas la même disposition à donner quelques jours après à une autre pauvre femme la seule jupe de soie qui lui restait, et il fallut qu'elle fit, pour s'y résoudre, un acte de vertu héroïque, et qu'elle remportât une de ces victoires difficiles que Dieu récompense d'ordinaire d'une grande facilité à en remporter de semblables, et de cette joie spirituelle qui peut tenir lieu du centuple qu'il a promis à ceux qui quitteront quelque chose pour son service.

Elle éprouva ces mêmes effets de la grâce, et quitta avec beaucoup de plaisir ce qui lui restait

d'habits et de meubles convenables à sa condition. Elle abandonna même la maison de son père, pour aller embrasser une vie plus austère à Morlaix, où son frère l'attendait. S'y étant fait conduire par une femme âgée et vertueuse, elle rencontra en chemin une pauvre villageoise avec qui elle changea d'habits, lui donnant tout ce qu'elle avait encore, qui eût pu la faire distinguer d'une paysanne, pour se revêtir de la grosse toile et des haillons de cette femme. Elle coupa en même temps ses cheveux, qu'elle avait fait servir à sa vanité avant sa conversion, les entretenant et les frisant avec beaucoup de soin. Jamais elle ne plut tant à son frère, que lorsqu'elle parut devant lui en cet état.

Pour la perfectionner davantage dans les vertus de la croix qu'elle venait d'embrasser, il lui ordonna d'obéir à la vertueuse fille dont nous avons parlé au chapitre précédent. Cette sage demoiselle, pour la mettre d'abord au-dessus de toutes sortes de considérations humaines, et l'accoutumer à vaincre les maximes du monde, en se vainquant soi-même, la fit revêtir d'une robe grise sans aucun pli et sans aucune façon, plus semblable à un sac de pénitent qu'à l'habit d'une personne de sa qualité, lui donna une besace de toile et une écuelle de bois à la main, et la mena en cet équipage un jour de fête solennelle par toutes les églises de la ville, et la recommandant aux charités d'un chacun comme une pauvre fille qui avait perdu l'esprit. Elle reçut de cette façon beaucoup d'aumônes, qu'elle distribua toutes aux pauvres dès le même jour.

Plusieurs personnes qui la reconnurent et qui augmentaient sa confusion, ne pouvaient s'étonner assez de ce changement. Le bruit qui s'en répandit dans le pays ne donna pas peu d'indignation à plusieurs gentilshommes de ses parens, qui en attribuaient toute la faute à son directeur, et il y en eut même un qui voyant par cette conduite le peu d'apparence qu'il y avait de faire accepter à cette fille un parti avantageux qu'il lui avait trouvé, eut deux fois le dessein formé de faire mourir le saint missionnaire par des voies violentes, comme il l'a depuis avoué.

Cet acte généreux de Marguerite Le Nobletz eut tant d'effet sur son cœur, que tout le reste de sa vie l'esprit du monde, la vanité et le désir de paraître ne lui causèrent plus aucun empêchement dans le service de Dieu. Son frère, pour l'affermir de plus en plus dans cette humilité, la mit en pension pour un an chez une pauvre femme où elle ne prenait point d'autre nourriture que celle dont les plus pauvres entretiennent leur vie, et où elle apprenait à coudre et à faire des habits de paysanne, pour gagner quelque chose à ce métier et l'employer avec son revenu à assister les pauvres.

Afin de la porter à la plus haute perfection, il lui dressa des règles dont elle fit toute sa vie sa principale étude, et qu'elle tâcha toujours de garder avec une constance et une fidélité inviolable. Il lui écrivait soigneusement de tous les lieux où il allait faire ses missions évangéliques, des lettres pleines d'un zèle ardent et d'une pru-

dence divine, pour lui donner les avis qu'il lui jugeait nécessaires.

On voyait encore parmi les papiers de M. Le Nobletz plusieurs de ces lettres, qui ressentent la piété et la charité de celles des premiers Pères de l'Église, et qui sont des preuves illustres de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu, aussi bien que celle de sa sœur, dont il était souvent obligé de modérer la ferveur et les pénitences excessives, qui eussent bientôt ruiné sa santé si elle n'eût été parfaitement soumise aux avis de ce sage directeur.

Il faudrait un volume entier pour raconter toutes les merveilles de la vie de cette sainte fille; mais du moins ne frustrerai-je pas le public de quelques preuves de sa vertu, que je tirerai de la plupart de ce qu'en a dit et de ce qu'en a écrit M. Le Nobletz, qui composa sa vie après sa mort, pour sa consolation particulière et pour l'instruction des personnes de ce sexe, qui font profession de mépriser le monde.

Non-seulement l'amour qu'elle avait pour la pauvreté de la crèche du Fils de Dieu, lui faisait employer le revenu, et même le fonds de son bien, à assister les pauvres et les malades, et à ensevelir les morts, suivant la direction de son frère, sans l'ordre duquel elle s'était obligée de ne disposer de rien; mais elle lui faisait fuir les tables et les entretiens des personnes riches. D'abord qu'elle arrivait en un lieu, elle cherchait à loger dans quelque pauvre chaumière: on l'a vue même demeurer long-temps à Douarnenez

dans une étable , avec une joie sensible ; et sa nourriture ordinaire y était , comme au commencement de sa conversion , semblable à celle des plus pauvres. Elle faisait elle-même le pain d'orge dont elle vivait ; et rendant service à tout le monde , elle refusait d'en recevoir de qui que ce fût , que n'eussent pu aussi en recevoir les plus méprisables personnes du monde.

Sa chasteté ne fut pas moins merveilleuse que sa pauvreté volontaire durant tout le cours de sa vie ; et son obéissance fut aussi toujours si parfaite , qu'elle considérait la volonté de Dieu dans celle de son frère , et suivait tous ses ordres et toutes les pratiques qu'il lui donnait avec la soumission et l'exactitude la plus fidèle , la plus simple et la plus aveugle , que puissent pratiquer les personnes les plus vertueuses qui ont fait vœu d'obéissance dans les cloîtres.

Dieu permit cependant lorsqu'elle était au Conquet , qu'elle relâchât durant fort peu de temps quelque chose de la perfection de ces deux vertus , afin qu'elle s'y établît ensuite encore davantage par une plus profonde humilité. Son directeur avait souvent refusé de lui permettre de faire vœu de chasteté perpétuelle , lui conseillant de se contenter de le faire pour une seule année , et de le renouveler ainsi de temps en temps.

Un jeune homme avantageusement pourvu de l'esprit et de la fortune , et qui faisait profession d'une vertu et d'une piété toute particulière , rechercha secrètement cette demoiselle , que

la sainteté de sa vie lui rendait bien plus aimable que toutes les autres qualités qu'elle possédait. La fille dévote donna dans ce piège que l'esprit du mensonge tendait à sa vertu , en lui faisant concevoir qu'elle tirerait de là de très-grands avantages pour aider le prochain , et pour continuer d'assister les pauvres avec plus de libéralité. Elle reçut et donna promesse de mariage , à l'insu de son frère et des parens du jeune homme , qui était aussi bien qu'elle en âge de disposer de soi-même.

Dieu fit connaître au saint prêtre cette résolution de sa sœur , lorsqu'elle était sur le point de l'exécuter. Il était en ce temps-là à Douarnenez , et n'avait pu par aucune voie naturelle rien apprendre de tout ce qui s'était passé , sans qu'il y eût aucun autre témoin que celui qui est toujours le témoin et le juge de toutes les actions les plus secrètes. Ayant mandé Marguerite pour venir profiter des exemples de quelques personnes de son sexe qui vivaient dans une rare sainteté , et pour seconder leur zèle au salut des âmes , il lui donna bien de la surprise et de la confusion en lui demandant d'abord , aussitôt après son arrivée , la bague qu'elle avait reçue du jeune homme. Il sembla qu'au premier mot il lui eût fait tomber le bandeau qui l'avait aveuglée ; elle reconnut sa faute , et en demandant pardon à Dieu et à son directeur avec beaucoup de confusion , perdit pour le reste de sa vie toute pensée de mariage , et obtint quelque temps après la permission qu'elle demandait depuis si

long-temps, de consacrer à Dieu sa virginité par un vœu de chasteté perpétuelle.

Quoique son directeur lui dit qu'il aimait mieux qu'elle fût tombée dans cette surprise, que de s'être laissé vaincre par l'esprit de superbe, elle voulut l'expier en augmentant ses austerités, et obtenant de son frère permission de traiter son corps avec beaucoup plus de rigueur qu'auparavant. Elle prenait toutes les semaines trois fois la discipline jusqu'au sang, et portait autant de fois un rude cilice le long du jour. Il n'y avait personne qui ne s'étonnât qu'elle se pût nourrir avec un régime aussi frugal que celui qu'elle s'était prescrit.

Mais outre ces douleurs qu'elle se procurait, et celles qui étaient nécessairement jointes à l'exercice de son zèle, sa patience était invincible à souffrir celles qui lui venaient de la main de Dieu ou des hommes. Elle le désirait aussi avec ardeur, et demandait incessamment à Jésus-Christ ces faveurs de sa croix, qu'il ne manque jamais de donner à toutes les personnes qui lui sont chères et qui tâchent de procurer sa gloire. La vie même ne lui était supportable, qu'autant qu'elle y trouvait des occasions d'endurer de la honte ou de la douleur; et l'oraison jaculatoire qu'elle avait le plus ordinairement en bouche, était ces deux vers :

Mon Jésus, ou douleurs, ou mépris, ou mourir;

Qui peut vivre sans vous, ne peut assez souffrir.

La bonté du Sauveur crucifié lui accordait libéralement cette grâce. Il ne se passait jamais de jour qu'il ne lui arrivât quelque nouveau sujet d'affliction : elle eût pris, disait-elle, pour une marque de réprobation, l'abandon où Dieu l'eût laissée, s'il ne l'eût favorisée de cette façon, et elle avait toujours dans le cœur et fort souvent dans la bouche la parole du Sage, qui dit que ceux qui ne sont pas châtiés en cette vie par les faux jugemens et par l'injustice des hommes, le sont ordinairement d'une autre manière par les justes jugemens de Dieu. (*Sap. 12. 26.*)

On pouvait juger de ce qu'elle endurait par la joie qui paraissait sur son visage, et qu'elle ne pouvait cacher, tant le mépris et les injures, avec lesquels les gens du monde la traitaient, lui donnaient de satisfaction.

Parmi les actions de grâce qu'elle rendait à Dieu de tous les biens qu'elle avait reçus de lui, elle ne le remerciait d'aucune chose avec plus de reconnaissance et de tendresse, que des opprobres qu'elle avait soufferts pour la gloire de son saint nom, et de toutes les personnes qu'elle tâchait de servir, il n'y en avait point qui lui fussent plus chères, ni qu'elle assistât avec plus de soin, d'application et de joie, que celles qui lui avaient le plus fait de peine.

Non-seulement plusieurs personnes exercèrent sa patience par leurs persécutions, mais Dieu permit aussi que l'esprit des ténèbres la tourmentât dans ses saintes retraites. Lorsqu'elle commençait ses prières, il la jetait rudement

contre les murailles de sa chambre , ou l'interrompait avec des bruits et des hurlemens épouvantables , qui donnaient au commencement d'extrêmes frayeurs à cette sainte âme , accoutumée à n'attribuer jamais qu'à ses péchés tout ce qu'on lui faisait souffrir.

Une fille dévote qu'elle avait instruite dans sa vertu , et qu'elle pria une fois de passer la nuit dans sa chambre , fut témoin de la rage de cet ennemi cruel des saints. Elle le vit souvent durant tout un carême qu'elle demeura avec elle , se présenter à elle tantôt comme un voleur qui entrait par la fenêtre , tantôt comme son frère , ou comme son confesseur , ou tantôt sous des figures monstrueuses. Elle lui voyait enlever la sainte fille dans son lit jusqu'au plancher ; elle l'entendait se moquer d'elle lorsqu'elle prenait la discipline , ou faire un grand bruit , comme si plusieurs autres personnes eussent usé de la même mortification avec elle , et souvent lorsqu'elle était dans la ferveur de ses prières , sa chambre était tout-à-coup remplie d'une grande confusion de diverses voix de toutes sortes , semblables à celle que l'on entend dans une assemblée nombreuse de personnes qui parlent toutes ensemble.

La sainte fille profitait de toutes ses persécutions et les offrait à notre Seigneur , qui récompensa enfin sa constance d'une grande intrépidité au milieu de toutes ses attaques des diables , des vains efforts desquels elle se moquait , les chassant avec le signe de cette croix adorable qui la fortifiait dans ses souffrances.

Elle ne craignait que le seul péché , et c'était surtout de ses attaques dont elle prenait soin de se défendre. Son extrême tendresse de conscience lui en faisait ressentir vivement les moindres taches ; et elle ne s'apercevait jamais d'être tombée en aucune légère faute par inadvertance , par ignorance , ou par la promptitude avec laquelle son zèle la portait aux bonnes œuvres , qu'elle ne l'expiât dès le même jour par le sacrement de pénitence.

Ayant appris de son frère , et suffisamment reconnu par sa propre expérience , que la règle et l'ordre de la vie donne facilité à l'âme de demeurer unie à Dieu en agissant , et d'agir quand il faut ; en priant , elle évitait les dégoûts qui se mêlent quelquefois dans l'oraison , et la fatigue et la dissipation de l'esprit intérieur que cause l'action , par le mélange continuel d'oraison et d'action dont elle partageait toutes ses journées.

Trois heures de méditation , ses lectures spirituelles , et ses autres exercices de piété qu'elle faisait aux heures qu'elle s'était prescrites par l'avis de son directeur , ne l'empêchaient jamais de secourir le prochain dans ses besoins , et ses occupations extérieures , ni les ouvrages des mains qu'elle s'imposait , ne lui faisaient jamais perdre de vue son Dieu , vers qui elle élevait souvent son esprit par de fréquentes aspirations , et par ces oraisons courtes et ardentes qui pénètrent les cieus et qui sanctifient les actions les plus indifférentes.

Comme la seule charité et l'obéissance qu'elle rendait à son frère la faisaient agir dans ses emplois contre l'inclination qu'elle eût eue de vaquer sans cesse à la contemplation , aussi n'y abîmait-elle jamais son esprit de telle sorte qu'elle perdît de vue celui pour qui elle s'y occupait. Non - seulement elle s'était défendue toute sorte de curiosité pour les choses du monde qui empêchent davantage l'application de l'esprit aux objets célestes , mais elle ne se méloit même qu'avec beaucoup de réserve et avec une sainte timidité , de toutes celles où il y avait la moindre apparence de quelque propre intérêt , et où la nature eût pu chercher quelque satisfaction humaine.

Parce qu'elle était assurée de moins perdre la solitude de cœur , de moins s'exposer aux dangers des exemples et de la vanité du siècle , et de moins s'attacher aux créatures , en fréquentant les pauvres , que dans l'entretien de ses proches et des personnes de qualité , elle ne logeait jamais chez les riches du monde , si elle ne les reconnaissait aussi fort riches en vertu ; et elle n'entretenait jamais ses parens , et les gentilshommes et les dames de sa connaissance , que par rencontre , en peu de paroles , et autant seulement qu'elle le jugeait absolument nécessaire pour contribuer à leur salut et à leur perfection.

Elle fuyait toujours les longs discours , quand même elle parlait à ceux chez qui elle logeait , aux personnes vertueuses , ou aux ecclésiastiques

dont elle prenait avis pour sa conduite dans l'absence de son frère.

Il n'entraît jamais aucun homme dans sa chambre , qui était comme un sanctuaire , où elle ne permettait pas qu'il se tint aucun discours inutile d'affaires et de nouvelles du siècle. Les personnes qui l'y visitaient pour en être instruites , pour en être consolées dans leurs afflictions , ou pour conférer avec elle du service et de la gloire de Dieu , ne lui parlaient qu'après avoir salué la sainte Vierge par un *Ave Maria* , et ne s'en retournaient qu'après avoir rendu grâces à Dieu par une courte prière du profit et de la consolation qu'elles remportaient de son entretien.

Elle fuyait soigneusement la multitude ; elle n'allait qu'aux lieux de dévotion les moins fréquentés , et ne faisait tous les voyages où elle rencontrait des personnes de sa connaissance , qu'avec la même hâte que l'Évangile remarque en la sainte Mère du Sauveur lorsqu'elle alla visiter ses proches dans les montagnes de la Judée.

Elle évitait les trop grandes et les trop fréquentes civilités du monde , comme les ennemies du silence et de la simplicité qu'elle chérissait. Son frère lui en avait donné l'avis dès le commencement de sa conversion , le prenant de S. Jérôme (1) , aussi bien que quantité

(1) *Salutationes non nimis , neque quotidianæ.*

d'autres pareils qu'il avait tirés pour elle du même S. Père, et dont les lettres qu'il lui écrivait sont toutes pleines.

Elle eut tant de soin de suivre en cela sa direction et de vider son cœur de toute sorte d'affections de la terre, qu'elle vivait comme s'il n'y eût eu que Dieu et elle au monde, comme si elle n'eût eu qu'à satisfaire son Créateur, et comme si toutes les créatures lui eussent été inconnues ou indifférentes d'elles-mêmes. Étant crucifiée pour le monde, comme le monde l'était pour elle, elle fut, selon le témoignage de son frère, celle qui leva l'étendard du mépris du siècle et de l'humilité de la Croix parmi les filles dévotes de son temps, et qui en engagea un plus grand nombre dans cette milice spirituelle.

Ce détachement des créatures fut si parfait en elle, qu'elle en vint jusqu'à ce point d'avoir ordinairement plus de peine de parler des choses du monde, et d'y penser, que les personnes engagées dans les pratiques du monde n'en ont à s'entretenir des choses célestes, et à penser longtemps et sérieusement à ce qui regarde la gloire et le service de Dieu. Elle tenait cela de la maxime de son frère qui déplorait souvent après un prophète (*Mich. c. 2. 1.*) et après le Sage (*Sap. c. 4. 12*), le malheur de ceux dont toutes les pensées sont inutiles, et dont tous les desirs sont vains et badins, parce qu'ils ne s'en proposent aucune fin légitime.

Cela l'exemptait des tristesses, des inquiétudes, des craintes, des défiances, des lâchetés, et des autres passions dont l'attachement du cœur aux créatures est toujours accompagné. L'union entière de sa volonté avec la divine, remplissait d'ordinaire le sien d'une consolation et d'une joie très-pure, dont elle ne parlait qu'à son seul confesseur.

Par le soin qu'elle avait eu de mortifier ses sentimens et de bien purifier son cœur, elle avait acquis une familiarité toute particulière avec le divin époux de son âme, qui n'était interrompue par aucunes pratiques extérieures de charité : elle en était illuminée par des rayons admirables d'une sagesse surnaturelle, qui lui faisaient regarder toutes choses dans leur principe ; et son esprit en était rempli d'une connaissance de Dieu, accompagnée de cette douceur et de cette onction inconnues aux âmes qui aiment la satisfaction du siècle.

Son vertueux frère assure dans sa vie qu'il a écrite, qu'elle s'avança plus en un an, au commencement de sa conversion, dans l'amour extatique de Dieu, par la violence qu'elle fit à ses passions, et par les victoires qu'elle remporta sur elle-même, que ne font en soixante ans des personnes d'une vertu commune, qui ne tâchent pas de surmonter en toutes choses la partie inférieure de leur âme, et de combattre les maximes du monde par leurs actions et par leur manière de vivre.

Pour ne pas quitter ses entretiens spirituels

quand elle était obligée d'aller quelque part au temps qu'elle s'était prescrit pour l'oraison , elle se servait de toutes choses pour s'élever davantage , et s'unir plus intimement à Dieu. Elle prévoyait les endroits où elle devait aller , et y assignait différentes stations qu'elle se représentait comme les lieux où le Sauveur avait le plus souffert : de sorte qu'en trompant ainsi saintement son imagination , elle ne se trompait pas , du moins partout où elle allait , en rencontrant l'objet unique de son amour , et trouvant toujours dans les actions de la vie de Jésus-Christ , qu'elle méditait , des exemples pour se conduire dans celles qui l'avaient retirée de son oratoire.

Cette facilité qu'elle avait à retenir ses pensées et ses affections attachées à Dieu , ne lui était rien de la défiance que toute âme humble qui croit ne mériter aucune faveur du ciel , doit avoir de ses propres forces. Elle se munissait contre les distractions qui arrivent aux plus saints dans l'oraison , avec toutes les industries dont les Pères de la vie spirituelle nous ont donné des règles. Elle se servait surtout souvent pour cela de la manière de méditer que son frère lui avait conseillée au commencement de sa conversion , faisant à son âme diverses demandes sur des points de pratique , sur les obligations qu'elle avait d'imiter le Sauveur , et sur les moyens de s'en bien acquitter , et de vaincre les obstacles qui s'y opposeraient.

Elle avait recours à Dieu dans tous ses be-

soins avec une parfaite confiance , et réduisait toutes les demandes qu'elle lui faisait à quelques chefs différens , pour lesquels elle ne manquait jamais d'implorer l'intercession de la sainte Mère de Dieu , de S. Dominique , de S. François , et de S. Jérôme qu'elle invoquait surtout , pour obtenir par son moyen ce grand mépris du monde dont il avait fait profession.

Étant ainsi unie à Jésus-Christ par amour , et par la méditation continuelle des mystères de sa vie et de sa passion , il n'était pas possible qu'elle n'eût aussi beaucoup d'affection pour les âmes dont le salut a été le but de son incarnation et de ses souffrances. Il ne se peut dire avec quel zèle elle s'occupait à accomplir les desseins de ce Sauveur infiniment bon , sur les personnes de son sexe et sur les petits enfans.

Elle conçut cette passion pour le salut de son prochain en même temps que Dieu la lui donna pour le sien propre. Quoique sa charité fût universelle , elle prit toujours un soin particulier de l'instruction des pauvres femmes et des filles de la campagne , parce qu'elles étaient plus abandonnées , parce qu'elle y rencontrait plus de disposition à la grâce , et parce qu'elle trouvait dans cet emploi moins de satisfaction naturelle et d'intérêt humain.

Elle a par ce moyen merveilleusement contribué aux fruits que son frère a faits dans les trois évêchés de Léon , de Tréguier et de Cornouailles. Il avait coutume de la mander dans ses missions , lorsqu'il commençait à voir la

plupart des personnes des lieux où il était, disposées à leur conversion. Cette généreuse fille, par ses soins, par son assiduité, sa bonté, sa douceur et sa prudence, s'insinuait si heureusement dans les esprits, et gagnait les cœurs d'une manière si efficace, qu'on voyait partout des changemens admirables que Dieu faisait par son moyen.

Non-seulement elle instruisait suffisamment les personnes de son sexe, et leur faisait faire à toutes des confessions générales, mais elle en portait aussi plusieurs aux pratiques les plus saintes de la vie spirituelle. Elle eut ce bonheur surtout dans les villes de Morlaix, du Conquet et de Douarnenez, où elle fit un plus long séjour que dans aucun autre lieu, parce qu'elle y trouva un plus grand nombre de ces âmes choisies qui se portaient à une plus grande perfection que le commun des chrétiens, et que son frère l'y jugea plus long-temps nécessaire pour le salut des peuples.

Elle se logeait chez quelque honnête veuve, dans une maison séparée de celle de son frère; ces deux admirables personnes ayant toujours gardé ce détachement dans la sainte union que la charité avait mise entre elles.

Son logement était une école, non-seulement de la doctrine chrétienne pour les enfans à qui elle l'enseignait avec une application perpétuelle, mais aussi de toutes les vertus les plus relevées et les plus parfaites du christianisme, dans lesquelles elle prenait soin de former les

femmes que la grâce de Dieu appelait à une sainteté de vie extraordinaire.

J'ai dit ailleurs, en parlant des missions de son frère, les diverses industries de son zèle; mais je n'en puis ici omettre une qui donnera de l'admiration pour la prudence et la charité de cette fille admirable, et fera voir que les plus saints doivent quelquefois user de quelque condescendance pour les faiblesses de ceux qu'ils veulent porter à la vertu, quand cette complaisance n'est pas criminelle.

Les jeunes gens de Douarnenez avaient une extrême passion pour la danse, comme tous les autres peuples de Bretagne, qui quittent volontiers leur travail et leurs repas pour aller bien loin danser au son d'un petit tambour et d'une cornemuse qui leur servent ordinairement de violons.

Les filles de cette petite ville passaient avec les garçons les jours entiers de fête et de dimanche et les nuits suivantes dans ce divertissement; de sorte que n'assistant à aucunes des instructions qui se faisaient ces jours-là, il n'y avait pas lieu d'espérer qu'on pût leur persuader la pureté et la sainteté de l'Évangile.

Ce fut donc en les détournant de ces danses dangereuses que la vertueuse sœur de M. Le Nobletz crut devoir commencer à procurer leur salut. Elle fut un dimanche sur le chemin par où devaient passer toutes ces filles qui allaient dans une place hors de la ville chercher ce divertissement; et ayant pris soin d'abord d'en

gagner quatre ou cinq à qui elle promet de leur faire passer le temps d'une façon nouvelle, plus agréablement qu'elles ne l'avaient passé de leur vie, elle les exhorta de mettre de cette partie le plus grand nombre de leurs compagnons qu'elles pourraient y amener.

Il s'en trouva au lieu assigné plusieurs qu'elle ne voulut pas priver entièrement, dès le premier jour, de leurs divertissemens ordinaires; mais ayant appris exprès des airs agréables, où il n'y avait rien que de fort honnête, elle se mit à les chanter et à faire danser ses filles aux chansons avec beaucoup plus de plaisir qu'elles ne l'avaient fait au son des instrumens. Elle jouait ensuite avec elles, et leur apprenant divers petits jeux innocens qu'elles avaient toutes ignorés jusqu'alors, elle perdait exprès afin que le petit gain qu'elles faisaient servît encore davantage à les attirer, et à leur faire trouver bon tout ce qu'elle tâcherait ensuite de leur persuader.

L'assemblée du dimanche suivant fut plus nombreuse, et toutes ces filles étant informées de l'humeur agréable de cette bonne demoiselle, et de la manière plaisante dont elle entretenait la compagnie, laissèrent les joueurs d'instrumens seuls, pour aller passer l'après-dinée avec elle. Cette journée se passa comme la première dans toutes les réjouissances innocentes que pouvaient souhaiter ces filles: de sorte qu'il fut aisé au troisième dimanche de les surprendre, en leur donnant des divertisse-

mens plus sérieux, et d'autant plus utiles qu'elles s'y attendaient moins.

Après une ou deux heures de danse, elle les invita à changer d'exercice pour quelque temps, leur faisant comprendre que les plus grands plaisirs cessent de l'être par leur trop longue durée, et que c'était la variété qui en faisait la plus grande douceur. Elle les mena dans un lieu où ses peintures des quatre fins dernières de l'homme étaient exposées, et leur expliqua avec tant de grâce et de bénédiction du ciel la vanité et les dangers des plaisirs de ce monde, la justice des jugemens de Dieu, et l'obligation qu'elles avaient de se faire instruire, qu'il n'y en eut aucune qui ne fût fort touchée, et qui ne prit résolution de revenir à ces explications aussi volontiers qu'elle avait fait auparavant à la danse. Les joueurs d'instrumens ne trouvèrent plus rien à gagner dans ce lieu, ni aux environs, d'où toutes les filles venaient avec un soin et un empressement merveilleux pour se faire instruire par cette vertueuse demoiselle. Pour en porter quelques-unes à une plus grande perfection, et à une austérité de vie plus extraordinaire, elle en prit un jour sept ou huit avec elle, et les entretenait en peu de paroles des supplices de l'enfer et du purgatoire que souffrent ceux qui n'ont pas expié leurs fautes en cette vie, des douleurs extrêmes que nos péchés ont fait endurer au Fils de Dieu, et de la nécessité de la pénitence, qui doit suppléer, selon S. Paul, à ce qui manque en quelque

façon aux souffrances du Sauveur , dont nous devons nous appliquer les mérites par les nôtres propres.

Après avoir fini cette exhortation , elle ferma les fenêtres et les portes de la chambre où elles étaient , et prit avec tant de ferveur la discipline que ces pauvres filles, en étant tout étonnées , ne se trouvèrent pas moins convaincues, par son exemple que par ses paroles, de l'obligation que tout le monde a de faire pénitence. Elles embrassèrent toutes la croix de Jésus-Christ avec beaucoup d'ardeur , et vécurent depuis avec un mépris du monde si merveilleux , que plusieurs autres , suivant de si beaux exemples , renoncèrent aux plaisirs et à la vanité du siècle ; et l'on peut dire que la vertu , la dévotion et la simplicité que chacun admire encore à Douarnenez dans les personnes de ce sexe , sont presque autant le fruit de ces saintes industries de Marguerite Le Nobletz , que du zèle ardent de son frère.

Sa charité ne s'occupait pas seulement à procurer les secours spirituels à son prochain, mais sachant qu'il n'y avait pas de plus sûr moyen pour rendre les autres dociles aux avis qu'on leur donne pour leur salut , que d'avoir compassion de leurs misères et de les secourir dans leurs besoins, elle souffrait avec tous ceux qui souffraient , et il semblait que les nécessités des pauvres et des malades fussent les siennes propres ; tant elle s'incommodait volontiers pour les soulager. Son frère ne lui permettant

pas d'engager le fonds de son bien , elle en employait tout le revenu en aumônes , et quand elle n'en avait plus pour assister les membres de Jésus-Christ , elle leur procurait les charités des autres qu'elle allait elle-même demander à ceux qui pouvaient en faire le plus commodément. Elle s'associait plusieurs personnes pour chercher et pour nourrir les pauvres et les malades ; et on la voyait prendre soin de leur faire leurs bouillons et de préparer leurs viandes, et s'appliquer à les servir , à faire leurs lits , et à leur rendre tous les autres offices les plus humbles , avec une joie qui donnait de l'attrait pour ces saints exercices aux femmes qui en avaient eu le plus d'aversion.

Elle avait toujours avec elle quelque pauvre orpheline qu'elle nourrissait et qu'elle instruisait. Elle était sans cesse au chevet des moribonds , qu'elle assistait avec une bénédiction du ciel toute particulière , suivant la méthode que son frère lui en avait donnée, surtout quand il n'y avait point de prêtres qui pussent s'acquitter de ce devoir si important au salut de ceux qui sont à l'agonie.

Sa charité paraissait encore à juger toujours favorablement des actions d'autrui , à excuser les défauts de son prochain , et à tout interpréter en bonne part. Ou elle se croyait elle seule coupable devant Dieu , ou si les crimes des autres étaient si manifestes et si publics qu'on ne pût les excuser , elles les considérait comme des personnes dont la conversion et la pénitence

seraient peut-être plus glorieuses à Dieu que l'innocence de plusieurs autres qui n'auraient jamais eu le malheur de tomber dans le péché mortel , et elle employait avec beaucoup de ferveur ses prières auprès de lui pour leur en obtenir la grâce.

Comme elle avait consumé sa vie dans l'exercice de la charité , elle a fini aussi dans la pratique de cette même vertu ; et l'on peut dire qu'elle fut martyre de charité. Cette sainte fille avait depuis quelque temps un désir extrême de s'unir parfaitement à son divin époux ; elle soupirait incessamment pour le Ciel , et n'avait point de paroles plus ordinaires dans la bouche que celles dont S. Paul se sert pour exprimer la sainte impatience qu'il avait d'être joint à Jésus-Christ. Dieu écouta enfin ses prières et ses desirs ardents , et couronna sa vie de la manière qu'elle le souhaitait.

Le jour de la fête de saint Laurent , qu'elle avait coutume de célébrer avec une dévotion particulière , parce que c'était en ce même jour qu'elle avait quitté , l'an 1608 , la maison de son père pour vivre dans le parfait mépris du monde , elle alla visiter une vertueuse femme qui était malade à l'extrémité. Cette personne était nécessaire à cinq petits enfans , qu'elle élevait avec beaucoup de soin dans la crainte de Dieu ; Marguerite ayant compassion de cette famille affligée , pria Dieu de tout son cœur de vouloir bien transporter ce calice sur elle , et non-seulement de lui faire souffrir la fièvre et les

douleurs de la malade , mais aussi de recevoir sa vie pour la sienne.

On ne vit jamais une prière exaucée plus promptement. La malade commença aussitôt à se bien porter ; et dans le même instant Marguerite se sentit attaquée d'une maladie entièrement semblable , avec tous les mêmes symptômes et toutes les mêmes douleurs. Elle fut travaillée durant cinq semaines d'une fièvre continue , accompagnée d'une grande fluxion sur la gorge , et de douleurs universelles par tout le corps.

Elle passa tout ce temps-là sans donner la moindre marque de chagrin ou d'impatience , mais faisant toujours paraître au milieu de ses souffrances beaucoup de tranquillité. Sa joie était extrême de ce qu'enfin il plaisait à Dieu de la délivrer de tout ce qui l'empêchait de s'unir parfaitement à lui , et cette pensée dont elle s'entretenait avec beaucoup de plaisir , semblait la rendre insensible à tout ce qu'elle endurait.

Les ennemis cruels des saints prirent le temps pour renouveler la guerre continuelle qu'ils lui avaient faite depuis tant d'années , et témoignèrent souvent leur rage contre elle par des bruits épouvantables dont ils tâchaient de l'effrayer. Mais la faiblesse de son corps ne lui fit rien perdre de la fermeté de son âme , ni de la parfaite confiance qu'elle avait en la bonté et en la puissance de son divin Époux : elle rassurait celle qui la gardait la nuit , lui disant que ceux que Dieu même gardait par sa grâce , n'avaient rien à craindre de toutes les puissances des ténèbres.

Sa maladie n'empêcha pas son frère, qui en vit dès-lors les suites, de faire, peu de jours après qu'elle se fut mise au lit, un voyage au Conquet, où l'appelaient quelques affaires de charité. Le confesseur de sa sœur voyant le mal et le péril s'augmenter, lui en donna avis de la même manière et dans les mêmes termes que Marie et Marthe firent dire au Sauveur le danger prochain de mort où était leur frère : *Ecce quem amas infirmatur*, le conjurant de la venir secourir dans cette extrémité. Mais le saint homme qui savait assez qu'elle ne manquait pas de consolations divines, ne répondit autre chose au messager de ce bon prêtre, après avoir eu lu sa lettre, sinon qu'on l'enterrât au bas de l'église de Plouaré avec les plus pauvres, comme elle l'avait désiré. Le messager lui répliquant qu'elle n'était pas encore morte, et qu'il pouvait lui rester quelques jours de vie : « Faites, lui dit-il, ce que je vous recommande ; et qu'on exécute la dernière volonté de la malade, pour ce qui regarde sa sépulture. » Il parlait ainsi, par un esprit de prophétie, de ce qui devait s'accomplir peu de jours après.

La malade fut à l'agonie durant neuf jours, qu'elle employa entièrement à faire des actes de foi et d'amour de Dieu, si purs et si ardens, et avec une satisfaction si ravissante, qu'il n'y avait personne des assistans à qui elle ne fit désirer la mort, en la montrant si aimable par son exemple.

Elle perdit la parole en faisant ces actes, et

en prononçant le nom de Jésus, avec une tendresse qui ne ressentait rien de la faiblesse où la maladie l'avait réduite, et rendit peu après son esprit à celui à qui elle avait donné tout son amour, le 17 de septembre de l'an 1633.

Les marques de sa joie demeurèrent sur son visage, qui parut plus serein, plus frais et plus vermeil après sa mort. On fut obligé de le laisser vingt-quatre heures découvert, pour la consolation des peuples qu'elle avait assistés, qui y accouraient de toutes parts. On eût dit que toutes les veuves, tous les orphelins, tous les pauvres et les malades et toutes les personnes affligées avaient perdu en elle leur mère et leur unique consolatrice, tant on en voyait un grand nombre fondre en larmes.

Chacun allait baiser ses mains avec dévotion et tâchait d'avoir quelque pièce des habits qu'elle avait portés ; et il s'en est trouvé plusieurs non-seulement du peuple, mais des ecclésiastiques fort sages, et des religieux d'une vertu rare, qui ont déposé qu'ils avaient senti une odeur merveilleusement douce et agréable dans sa chambre et dans l'église où elle fut portée, et même sur le lieu de sa sépulture, quelques mois après qu'elle y eut été inhumée.

Je n'ai pas de peine à croire que Dieu ait voulu l'honorer de ce miracle après sa mort, puisqu'il a bien voulu faire connaître sa sainteté durant sa vie par un grand nombre d'autres plus grandes merveilles qu'il faisait par son moyen, dont on a des témoignages si authentiques,

qu'il s'en voit peu dans l'histoire Ecclésiastique de mieux prouvés.

Son frère, qui rend d'elle ce témoignage dans sa vie, que les miracles ne lui coûtaient rien, et qu'il lui était ordinaire de faire des choses surnaturelles et un grand nombre de guérisons de toutes sortes de maladies avec des grains bénits ou des reliques des saints qu'elle donnait à ceux qui souffraient, ou qui étaient dans quelque grand péril, voyant qu'elle obtenait de Dieu tout ce qu'elle lui demandait, la reprit avec beaucoup de sévérité de cette facilité qu'elle avait d'accorder ses prières à ceux qui les imploraient pour obtenir de ces grâces extraordinaires, et lui dit plusieurs fois que ce n'était pas par cette voie, mais par celle du mépris du monde et de l'humilité que Dieu voulait qu'elle le glorifiât.

Le sépulcre de cette sainte fille est encore visité avec beaucoup de respect et de vénération d'un grand nombre de personnes, qui voient souvent l'accomplissement de la prédiction de son frère, à qui Dieu fit connaître aussitôt après sa mort la gloire dont il récompensait sa vertu, et les marques extraordinaires qu'il voulait en donner aux hommes; ainsi que lui-même le manda confidemment à celui qu'il avait demandé à Dieu pour successeur dans ses missions.

CHAPITRE III.

De la sainte vie d'Anne Le Nobletz, attirée par son frère à la vie spirituelle.

Le sage missionnaire était fort éloigné de l'illusion de ces directeurs, qui, faute d'une assez longue expérience ou d'une assez grande capacité, ou parce qu'ils n'ont pas assez d'union avec l'Esprit-Saint, dont l'unité et la simplicité n'empêchent pas la diversité de ses dons, n'ont qu'une règle et qu'une seule manière de conduire toutes les consciences qu'ils dirigent. Il croyait qu'un bon directeur, non-seulement doit considérer l'attrait particulier que Dieu donne à chacun de ceux dont il veut procurer le salut et la perfection, et à quoi les portent principalement les lumières et les sentimens plus ordinaires dont le St-Esprit les favorise, mais qu'il est aussi obligé d'étudier leur humeur et leur complexion, et ce que les forces du corps leur permettent d'entreprendre pour Dieu.

Suivant cette maxime, il conduisit dans la vie spirituelle une autre de ses sœurs d'une manière bien différente de ce qu'il observa pour celle dont nous venons de parler dans le chapitre précédent. Comme le naturel actif et entreprenant de Marguerite Le Nobletz la rendait propre aux actions de zèle et de charité, et aux emplois de la vie active qu'il lui fit entrepren-

dre, l'humeur douce et paisible d'Anne Le Nobletz la rendait plus propre à une vie sédentaire, et au repos de la contemplation.

Ce fut ce parti que M. Le Nobletz lui fit prendre, la portant au silence, à la retraite, à la lecture et à l'oraison. Il lui persuada de faire une profession particulière du mépris du monde au commencement de l'année 1608, et pour l'y mieux établir d'abord, il lui obtint permission de quitter pour quelques mois la maison de son père, et de faire dans la retraite le noviciat de la vie dévote, à laquelle elle aspirait; ce qu'il lui eût été fort difficile de faire parmi l'embarras domestique, et le grand nombre de personnes de qualité qu'elle était obligée de voir sans cesse à Kerodern.

Elle sortit de sa solitude, où elle avait toujours suivi la direction de son frère, comme d'une fournaise d'amour, où le St-Esprit l'avait formée à toutes sortes d'exercices de piété, et l'avait embrasée d'un ardent désir de plaire uniquement à Dieu, sans se mettre nullement en peine des injustes jugemens des hommes.

Sa sœur ayant quitté, comme nous avons dit, le jour de Saint-Laurent, la maison de Kerodern, par le conseil du saint missionnaire, elle y demeura pour assister son père et sa mère, et leur rendre tous les services et toute l'assiduité que des personnes fort âgées pouvaient attendre de la meilleure fille du monde.

Quoiqu'elle s'appliquât de tout son possible à leur donner incessamment des marques de

son respect, de son obéissance et de sa charité, son cœur et son esprit étaient toujours attachés à Dieu, pour qui elle prenait tous ces soins. Elle méditait presque toutes les actions de la vie du Sauveur, et surtout celles de son enfance, qu'elle considérait avec une douceur et une tendresse particulière.

La dévotion qu'elle avait au Verbe incarné et à sa nativité, la portait d'ordinaire, après avoir fait ses oraisons, à aller travailler à ses ouvrages dans l'étable de Kerodern; et l'on peut dire que de la manière qu'elle s'y occupait en pensant à l'humilité de la crèche du Sauveur, ces sortes de légers exercices du corps étaient plutôt une continuation de ceux de l'esprit, qu'un divertissement.

Ses frères et les personnes de qualité qui avaient accoutumé, avant sa conversion, de la voir tenir sa place dans les cercles et les conversations ordinaires, ne pouvaient s'étonner assez de cette conduite, et l'attribuaient souvent plutôt à une humeur mélancolique et ennemie de la société civile, qu'au dégoût de la vanité des entretiens du monde, et à l'amour du silence, de la retraite et de l'oraison que Dieu avait mis dans son cœur.

Mais comme les vertus extraordinaires ne déplaissent que par leur nouveauté, elle accoutuma bientôt par sa constance toute sa famille à sa manière de vivre; de sorte que chacun commença d'admirer ce que personne ne voulait approuver au commencement.

Ayant, quelques années après, fermé les yeux à son père et à sa mère, elle chercha un logement plus solitaire, plus propre au silence et à la prière, et plus convenable à la pauvreté de la crèche de l'enfant Jésus, pour s'y retirer, et y passer le reste de sa vie. Elle en choisit un petit couvert de paille, tout proche de l'église de Plouguerneau, pour assister plus commodément à la messe et à l'office divin.

Elle employait à cette dévotion les matinées entières, en passant une partie à l'église, et le reste en sa chambre, à méditer nos divins mystères et à faire quelque lecture spirituelle; suivant l'ordre que son frère lui avait prescrit pour ses exercices de piété.

A midi on lui servait quelque chose à diner, dont elle retranchait toujours la moitié, qu'elle portait elle-même à quelques malades, ou aux pauvres honteux des maisons prochaines.

Elle ne se contentait pas d'assister le prochain par ses charités, mais sans faire les longues courses auxquelles Dieu avait appelé sa sœur, elle allait dans les maisons et les bourgades des environs enseigner les pauvres femmes ignorantes, et les enfans qu'elle jugeait manquer de ce secours pour leur salut.

Après avoir ainsi employé ses après-dînées en œuvres de miséricorde, et s'être retirée chez elle de fort bonne heure, elle donnait encore quelque temps à la lecture et à la prière, qu'elle entremêlait de quelques heures de travail pour les nécessités des pauvres.

Ses jeûnes et ses austérités ne finirent qu'avec sa vie, et sa dernière maladie ne satisfaisant pas encore son désir ardent de souffrir pour Dieu, elle voulut qu'une personne de ses amies lui donnât rudement la discipline, que sa faiblesse l'empêchait de prendre elle-même.

Elle mourut de cette maladie avec beaucoup de paix et de confiance en Dieu, laissant à tous ceux qui la connaissaient une grande estime pour sa vertu, et une particulière vénération pour sa mémoire, après avoir donné ordre par humilité qu'on enterrât son corps au bas de l'église.

Son frère, que ses missions de Cornouailles avaient empêché de l'assister à cette dernière heure, donna des marques de la tendresse qu'il avait pour elle, en versant des larmes quand il apprit la nouvelle de sa mort. Mais sa douleur fut de peu de durée; il se mit aussitôt à genoux au milieu d'un grand chemin où il rencontra la personne qui venait au-devant de lui pour lui apprendre ce qui se passait; et après avoir fait une prière ardente, il dit à cette même personne que sa sœur était bienheureuse, qu'il ne lui restait rien à expier quand elle était morte, et que son âme jouissait de la récompense éternelle de ses vertus. Il fut aisé de juger à sa joie subite et à la manière d'assurer ce qu'il disait, qui lui était si peu ordinaire, que la certitude qu'il avait du salut de sa sœur lui venait d'un témoignage plus certain que ne le peut être celui de tous les hommes.

CHAPITRE IV.

Des vertus et des grâces particulières de Claude Le Belec, veuve de Douarnenez, qui a été conduite dans le chemin de la vertu par M. Le Nobletz, et qu'il employait aux œuvres de charité et à l'instruction des pauvres.

CLAUDE Le Belec, marchande de Douarnenez, était aussi attachée aux biens de la terre et à l'intérêt de son trafic, que peu soigneuse de s'instruire de tout ce qui regarde le salut et le commerce heureux des véritables biens du ciel, et n'était pas exempte de la vanité des bourgeoises qui sont à leur aise, et qui sont considérées dans les villes.

Dieu donna pour son bonheur au saint prêtre la pensée de prendre son logement chez elle. Sa coutume étant de commencer à sanctifier les lieux où il allait par les maisons où il logeait, il chassa bientôt de celle-ci l'ignorance, la vanité des habits et l'avarice qu'il y avait trouvées, et fit naître dans le cœur de son hôtesse, en l'instruisant avec beaucoup de soin, un ardent désir de se perfectionner dans la vie chrétienne, et de s'unir intimement à Dieu.

Ce fut une merveille de voir en peu de temps une personne qui ne savait pas lire, aussi versée dans tout ce qui regarde les mystères de notre sainte religion, aussi éclairée dans les maximes de la vie spirituelle, et aussi consom-

mée dans la connaissance de soi-même, que si on l'eût élevée dès son enfance à ces hautes sciences de la perfection; et que si elle eût employé toute sa vie à lire les meilleurs livres qui traitent de la pratique des vertus.

Les affaires et les œuvres de charité qu'elle entreprenait, ne lui permettant pas de vaquer à la prière les jours de travail, elle se levait à minuit pour faire une heure ou deux d'oraison mentale; et parce qu'elle ne pouvait s'y disposer, ni en choisir le sujet dans les livres ordinaires, dont les caractères lui étaient inconnus, elle se servait d'un livre de figures peintes sur le parchemin, que son directeur lui avait fait faire, et dont chaque feuillet lui fournissant le sujet d'une méditation, servait encore à fixer son imagination, s'il lui arrivait d'être distraite, et à lui représenter des images dont la disposition et l'ordonnance lui marquait les principaux points sur lesquels elle devait davantage s'arrêter.

Ces saints exercices lui acquirent un don si admirable de contemplation, qu'au milieu d'un grand nombre de bonnes œuvres qu'elle entreprenait, son âme s'occupait sans cesse à s'entretenir avec Dieu: et l'embarras des affaires de charité, dont elle avait soin, n'empêchait point qu'elle ne se conservât dans une grande solitude de cœur où elle ne considérait que Dieu, et ne s'attachait uniquement qu'à lui.

Ces entretiens continuels qu'elle avait avec la sagesse divine, lui donnèrent une grande facilité à parler aux autres des obligations du chris-

tianisme et des espérances de l'autre vie. Il était aisé de reconnaître à l'onction dont elle assaisonnait ses paroles, et à la solidité de ses discours, que son maître avait employé non-seulement ses soins pour l'instruire, mais aussi ses prières, pour lui obtenir du St-Esprit une force et une grâce extraordinaires, et de très-grandes lumières assister le prochain.

Il n'y avait rien d'utile au salut des âmes, que son zèle ne lui fit entreprendre. Elle avait soin surtout de celles de la ville où elle demeurait, y attirant souvent des jésuites et des capucins pour les instruire. Elle logeait et assistait tous les religieux avec beaucoup de charité, et avec tant de respect qu'elle ne manquait jamais de demander et de recevoir à genoux leur bénédiction, quand ils arrivaient, et quand ils partaient pour s'en aller.

Elle s'appliqua aussi avec un soin particulier à instruire un bon paysan, à qui elle donna le zèle et l'industrie d'assembler, tous les soirs des jours ouvriers, les enfans et les plus simples du peuple, pour leur apprendre les choses qu'ils étaient obligés de savoir, et de gagner avec beaucoup d'adresse l'amitié des plus débauchés et des plus endurcis, pour les porter à faire des confessions générales de toute leur vie.

Il en conduisait aussi souvent un grand nombre à un Père jésuite de Quimper (1), qui était un homme d'une vertu rare, qui avait une con-

naissance très-parfaite de la langue bretonne, et à qui Dieu avait donné une grâce toute particulière, pour tirer de la débauche et du libertinage les pécheurs les plus attachés à leurs crimes par une accoutumance de plusieurs années.

Ce fut à la sollicitation de cette même vertueuse veuve, que le recteur de la paroisse de Plouaré, dont la ville de Douarnenez fait partie, établit dans son église la coutume de faire chanter par les enfans, régulièrement tous les dimanches, les commandemens de Dieu et les principaux points de notre créance, lorsque tout le peuple y était assemblé.

Dieu lui inspira de ne pas borner les effets de son zèle à l'étendue de la ville de Douarnenez ni à sa seule paroisse, et son sage directeur qui reconnut qu'elle était éclairée d'en haut d'une manière si merveilleuse, pour le bonheur d'un grand nombre de personnes, trouva bon qu'elle s'associât avec deux autres vertueuses veuves, pour aller de tous côtés faire part aux autres des biens précieux qu'elle avait reçus du Saint-Esprit.

Elle commença ce saint exercice par des visites qu'elle rendait seulement à ses parens et à ses amies; et quoiqu'elle ne les instruisit au commencement et ne leur expliquât les peintures spirituelles de son directeur, que comme en passant et par occasion, il se trouvait enfin tant de gens qui venaient l'entendre dans les maisons où elle faisait ses instructions fami-

(1) Le P. Guillaume Thomas.

lières, qu'elle a enseigné de cette façon à plus de dix mille personnes ce qu'elles étaient obligées de croire, dans les diocèses de Léon, de Tréguier et de Cornouailles, où elle a fait durant trente ans des courses fréquentes, jusqu'à vingt lieues loin de sa demeure ordinaire.

Après en avoir usé quelque temps avec un peu plus de réserve, ne parlant et n'expliquant les peintures de M. Le Nobletz que dans les maisons particulières et en famille, elle donna, par le conseil de ce sage directeur et par l'autorité de l'évêque, une plus ample étendue à son zèle. Il se fait souvent dans la Basse-Bretagne des assemblées nombreuses auprès des églises et des chapelles, vers le temps de la fête des saints à qui elles sont dédiées. Ces pèlerinages ayant commencé autrefois par une piété louable de ces peuples, qui sont fort portés à faire des voyages pour honorer les églises, les sépulcres et les reliques des saints, n'étaient presque plus que des parties de divertissement et de débauche, où l'on voyait quantité de danses peu convenables à la sainteté de la fête qu'ils venaient célébrer, et d'excès de bouche qui faisaient toujours perdre la raison à plusieurs de ceux qui s'y trouvaient, et souvent même la vie à quelques-uns, ces réjouissances se terminant d'ordinaire par des querelles très-funestes.

Cette courageuse femme allait dans ces assemblées, non-seulement pour les sanctifier, selon leur première institution, par sa dévotion particulière, mais aussi pour y rencontrer des

occasions plus favorables d'instruire quantité de personnes. Elle prenait d'abord en présence de quelque ecclésiastique, dans un lieu où elle pouvait être entendue de bien du monde, quelques pauvres femmes à qui elle montrait ses tableaux, et commençait de les leur expliquer avec beaucoup de douceur et de charité : la curiosité lui attirait en peu de temps un très-grand nombre d'auditeurs, qui laissaient leurs autres divertissemens pour celui-ci, avec tant de bonheur, que plusieurs s'en retournaient mieux instruits de nos saints mystères par un de ces entretiens d'une après-dînée, qu'ils ne l'avaient été par les sermons des prédicateurs durant plusieurs années.

Elle recevait avec beaucoup de joie les persécutions que lui attira quelquefois ce saint exercice, et l'un des déplaisirs les plus sensibles de sa vie fut de ce que le juge séculier qui ne pouvait approuver son zèle, ayant voulu le punir en la faisant mettre en prison, ses péchés, comme elle avait accoutumé de le dire, l'avaient privée de cet honneur.

Le pays des environs de Douarnenez eut aussi l'obligation à son zèle de ce que plusieurs croix abattues depuis quelques années par la malice d'une femme adonnée à plusieurs sortilèges, qui persuadait au simple peuple que les Anglais, en élevant autrefois ces croix, y avaient enfermé de grands trésors, furent rétablies avec autant de magnificence que les premières.

Elle eut la même ardeur à honorer Jésus-

Christ souffrant dans les pauvres qui sont ses images vivantes. Elle allait demander l'aumône de porte en porte pour les assister, et s'attachait à secourir avec un soin particulier les plus misérables. Dieu témoignait quelquefois par des marques extraordinaires qu'il agréait cette charité : il le fit entre autres en faveur d'une pauvre fille chassée et abandonnée de tous ses parens, parce qu'ils ne pouvaient souffrir l'infection d'un cancer qui la consumait. La charitable veuve étant accourue, aussitôt qu'elle eut appris son affliction, pour la consoler et pour la soulager en toutes choses, la traita, à la vérité, autant bien qu'il lui était possible, mais sans se servir de moyens extraordinaires, pour la guérir d'un mal que les médecins jugeaient incurable ; de sorte que chacun crut que c'était par ses prières, plutôt que par aucun remède naturel, qu'elle lui avait rendu la santé parfaite qu'on lui vit recouvrer bientôt après.

Dieu honora d'un miracle plus sensible et plus public la fidélité qu'elle eut un jour à s'acquitter d'un vœu qu'elle lui avait fait de donner trente pots de vin aux pauvres, si une barque chargée de vin qu'elle attendait, échappait le danger des pirates qui couraient toute la côte voisine. Son vœu eut son effet, et le vaisseau ne fut pas plus tôt abordé, qu'on tira les trente pots de vin d'un tonneau, qui se trouva aussitôt plein comme auparavant, lorsqu'on voulut le remplir : ce qui donna bien de l'étonnement à plusieurs personnes qui étaient là présentes,

et qui ont rendu témoignage de cette merveille.

Son ange gardien, qu'elle honorait avec une tendresse toute particulière, et avec qui elle avait de fréquentes communications, lui faisait souvent connaître par les bons offices qu'il lui rendait, qu'il prenait plaisir à sa reconnaissance, en la secourant sensiblement dans ses besoins, et surtout ne manquait jamais de l'éveiller à l'heure qu'elle désirait pour vaquer à l'oraison ou à ses affaires.

Ces faveurs extraordinaires du ciel n'étaient pas celles qu'elle chérissait davantage ; elle en souhaita d'autres avec ardeur, qui ne lui manquèrent pas durant tout le cours de sa vie, et elle eut le bonheur d'avoir toujours part au calice des souffrances de Jésus-Christ.

Parmi les pertes de biens qu'elle fit quelquefois, et qui lui devaient être d'autant plus sensibles qu'elle avait une nombreuse famille, elle en fit une considérable. Un navire sur lequel elle avait mis la troisième partie de son bien et de celui de ses enfans s'étant péri sur la mer, non-seulement elle vit l'affliction et les larmes de ses enfans sans être touchée de cette perte, mais elle se mit à les consoler d'une manière fort gaie ; et leur ayant commandé le mépris des faux biens de la terre, la confiance en Dieu et la conformité à sa très-sainte volonté, elle finit son exhortation en leur recommandant de se prendre tous par la main et de danser avec elle, pour donner à Dieu une marque de la joie qu'ils ressentaient en se soumettant à sa

divine providence dans des choses qui feraient beaucoup moins de peine si l'on n'augmentaient pas les petits sujets d'affliction de cette vie par le peu de courage que l'on a d'ordinaire à les supporter. Elle chantait en même temps un air en breton, dont le sens était que, soit que Dieu accorde les biens ou qu'il les ôte, soit qu'il nous couronne d'épines ou de roses, nous lui en devons toujours mille actions de grâces, parce qu'en tout cela il cherche sa gloire et notre sanctification.

Dieu fit assez connaître à cette veuve combien il avait agréé sa danse, lui faisant retrouver un peu après dans son coffre la même somme d'argent qu'elle avait employée sur ce navire perdu. Racontant depuis cette faveur à une personne en qui elle avait confiance pour la conduite de son âme, elle ne doutait point qu'elle n'en eût toute l'obligation aux prières de M. Le Nobletz, à qui Dieu en avait souvent fait de pareilles.

La plus sensible affliction qu'elle ressentit, fut celle que lui apportèrent les débauches d'un de ses enfans qu'elle avait élevé avec grand soin, et qui lui avait donné, jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, beaucoup de satisfaction. Ce pauvre jeune homme, après s'être porté heureusement plusieurs années à la vertu et à l'étude des lettres, s'était acquis l'estime de tous les honnêtes gens, et commençait d'être en état de rendre de grands services à Dieu, lorsque les mauvais exemples de ceux de son âge, l'es-

prit d'orgueil, et la vaine confiance que prennent d'ordinaire les jeunes gens aux biens qui ne leur ont coûté aucune peine à acquérir, le jetèrent dans toutes sortes de désordres.

En étant venu jusqu'à s'oublier de son Dieu, ce n'était pas merveille qu'il traitât sa mère avec beaucoup de mépris et de cruauté. M. Le Nobletz, qui souffrait avec beaucoup d'affliction les égaremens de ce jeune homme, pria Dieu de punir en cette vie son insolence d'une manière qui fit glorifier la justice de ses jugemens; et se sentant exaucé, il prédit à la bonne veuve que la mauvaise conduite de son fils, qui lui causait une extrême douleur, lui causerait enfin la mort, et que pour cet enfant dénaturé il mourrait à l'Hôtel-Dieu de Paris, comme le plus misérable de tous les hommes, accablé de douleur et d'infamie, après avoir fait diverses pertes de biens, s'être engagé dans quantité de fâcheuses affaires, et s'être attiré toutes sortes d'incommodités en différens endroits du royaume.

On voit encore la lettre prophétique du saint homme, et l'on ne peut assez admirer avec quelle clarté il marque toutes les villes où devait aller cet enfant prodigue, et tous les malheurs qui lui devaient arriver, en décrivant les circonstances les plus particulières de chaque chose. Toutes ces prédictions s'accomplirent ponctuellement dans la suite, et Dieu ayant appelé la bonne veuve, en l'an 1648, le jeune homme la suivit quelques années après, accablé des misères qu'il

s'était attirées par ses désordres, mais avec tant de douleur de ses péchés, et de si heureuses dispositions pour le ciel, qu'on pouvait en cela reconnaître l'efficacité des prières du saint prêtre, qui l'avait tenu sur les fonts sacrés du baptême, et qui lui obtint la perte de tous les biens de la terre, pour lui faire désirer ceux du ciel, et l'en rendre digne par la pénitence.

Aussitôt que la vertueuse veuve fut décédée à Douarnenez, elle en donna elle-même avis à son directeur qui en était éloigné de deux journées, et lui apprit, en lui apparaissant, combien le mépris du monde dont elle avait fait profession durant trente-trois ans sous sa conduite, lui avait produit de gloire et de véritable bonheur dans le ciel.

Ce ne fut pas à lui seul qu'elle en donna des marques; elle s'apparut aussi quelque temps après environnée de lumière à une de ses parentes, qu'elle avertit d'une chose de conséquence pour le salut de son âme, la portant à aller trouver un jésuite missionnaire qu'elle lui nomma, pour lui déclarer l'état de sa conscience, et pour en prendre conseil dans le besoin. Cette personne, qui a rendu témoignage de cette visite, a fait voir depuis par sa conduite qu'elle était véritablement touchée d'en haut, et que la bonté de Dieu voulait encore se servir de cette bonne veuve après sa mort pour assister celles de son sexe, comme il l'a témoigné par d'autres marques qu'il serait trop long de rapporter ici.

CHAPITRE V.

De la sainte vie de Domnat Rolland, veuve de Douarnenez, sous la conduite du saint missionnaire.

QUAND M. Le Nobletz vint demeurer à la côte de Douarnenez, Domnat Rolland qui avait encore son mari, était âgée de quarante-trois ans, et ne savait ni l'oraison dominicale, ni aucune autre prière, ni les premiers principes de notre sainte foi touchant les mystères de la Trinité et de l'incarnation, ni enfin aucune des choses les plus nécessaires au salut.

Dès la première fois qu'elle assista au catéchisme du saint missionnaire, elle commença d'avoir une faim insatiable de la parole de Dieu, et de ne concevoir point de plus grand malheur que d'être empêchée d'assister aux instructions de cet homme apostolique. Cependant il fallut qu'elle se privât souvent de cette consolation; son mari, qui croyait que le temps qu'elle y mettait diminuait les petits gains qu'elle faisait par son travail, lui défendant souvent d'assister à ces leçons divines.

Mais il plut à Dieu de guérir cet homme de cette défiance qu'il avait de sa providence, aussi bien que de quelques autres péchés habituels qui le mettaient dans le danger prochain de sa perte, lui faisant un jour voir un ange

res plendissant de lumière à côté du saint-prêtre, pendant qu'il expliquait au peuple avec beaucoup de tendresse et de zèle la salutation angélique, et les mystères de la vie de la Vierge, qu'il faut considérer en récitant le rosaire. Cette vue le toucha si fort, qu'il souhaita depuis, avec autant de ferveur que sa femme, d'assister aux catéchismes, et qu'il commença de se disposer par une véritable pénitence à l'autre vie, à laquelle Dieu l'appela bientôt après.

La bonne veuve avait une mémoire prodigieuse. Allant deux fois le jour à l'instruction, elle répétait aussitôt après fidèlement aux autres tout ce que M. Le Nobletz y avait expliqué, et lui répondait, au commencement de chaque assemblée, sur tout ce qu'il avait dit dans la précédente.

Le zélé missionnaire jugea qu'elle devait apprendre à lire pour se rendre encore plus utile aux autres, et se perfectionner elle-même de plus en plus dans la vie spirituelle; mais quelque soin qu'elle prit, et quelque peine qu'elle se donnât pour le satisfaire là-dessus, elle ne put en aucune façon y réussir, et Dieu voulut faire voir en cette femme que les plus ignorans ne sont pas toujours les moins propres à procurer sa gloire, et qu'il choisit, à la confusion des sages du monde, les instrumens les plus faibles pour produire les merveilles les plus extraordinaires de sa grâce.

Par le moyen de ces saintes instructions qu'elle entendit ainsi assidument durant vingt-

cinq ans, et des peintures spirituelles que M. Le Nobletz expliquait, elle devint plus savante dans la théologie mystique et dans la connaissance de nos mystères, que ceux qui ont consumé toute leur vie à les étudier. Elle savait expliquer plus de trente de ces tableaux mystérieux, et il y aurait de quoi former plusieurs gros volumes des explications qu'elle faisait par cœur, sans y manquer jamais d'un seul mot, et des autres instructions qu'elle s'était rendues propres, les apprenant aussi par mémoire, après les avoir bien méditées.

Elle avait une connaissance si parfaite des vertus, de leurs propres motifs, de leur nécessité, de leur utilité, de leur dignité, de leurs actes, et des moyens de les acquérir, et elle possédait si excellemment l'art de mépriser le monde, de se vaincre soi-même, de combattre et de surmonter tous les vices, que les plus doctes étaient extrêmement surpris de l'en entendre parler avec une force et une solidité merveilleuse.

Comme elle satisfaisait les plus spirituels et les plus savans par cette solidité, elle s'expliquait avec tant de facilité, de grâce, de douceur et de simplicité, qu'il n'y avait point de personnes si ignorantes qui ne comprissent aisément tout ce qu'elle leur disait; ni de si dures et de si attachées au mal, qui ne fussent touchées de ses paroles, et qui ne se sentissent portées à suivre ses avis.

Un homme de qualité (1), qui avait beaucoup de vertu et de connaissance des bonnes lettres, fut surpris d'étonnement lui ayant ouï expliquer, lorsqu'elle était âgée de 61 ans, une énigme qu'elle appelait les cinq villes de refuge, et avoua qu'il avait appris d'elle, dans cette explication, des secrets merveilleux pour la vie intérieure qui ne se trouvaient point dans les livres ordinaires.

L'évêque de Cornouailles, qui l'exhorta, comme nous avons dit ailleurs, de continuer à enseigner de cette manière les peuples de son diocèse, ne le fit qu'après lui avoir ouï ainsi expliquer un tableau sur les principaux devoirs d'un chrétien, ayant été ravi de la solidité et de l'humble simplicité de son discours.

Elle eut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans la même facilité à apprendre et à retenir tout ce qu'elle entendait d'instructif, et le même don de s'expliquer nettement et avec grâce, et de persuader aux autres les vérités nécessaires au salut et à la perfection.

Elle conservait ces faveurs si particulières du ciel par la même humilité qui les lui avait attirées. Elle avait un très-bas sentiment d'elle-même, et ne pouvait souffrir l'estime que chacun avait pour elle. Son extérieur était fort négligé, et la pauvreté de ses habits, et la naïveté de ses

(1) M. le Baron de Lannion, gouverneur de Vannes.

paroles répondaient fort bien à son humilité intérieure.

Non-seulement elle demeurait presque toujours unie à Dieu de pensée et de cœur, par le moyen de l'oraison, mais elle s'unissait aussi souvent à lui réellement par le moyen de l'Eucharistie, qu'elle recevait du moins tous les dimanches.

Cette dévotion fut toujours accompagnée d'une grande mortification et de beaucoup d'austérités secrètes qu'elle pratiqua sans relâche jusqu'à une extrême vieillesse.

Son occupation ordinaire dans sa maison, était de faire des rets à prendre les poissons, et se refusant à elle-même les choses les plus nécessaires, elle entretenait cinq ou six pauvres du gain qu'elle faisait à ce métier, et des autres profits de son petit trafic.

Mais son soin continuel était toujours de suivre les mouvemens du zèle pour le salut des âmes que son saint directeur lui avait communiqué. Son travail domestique ne l'empêchait pas d'enseigner tous les jours les prières et le catéchisme aux petits enfans, et elle ne manquait jamais les dimanches et les fêtes d'expliquer aux personnes plus âgées les tableaux de M. Le Nobletz.

La réputation de sa vertu et de sa capacité fut si grande dans les pays de Léon et de Cornouailles, qu'elle attira des extrémités de ces deux grands diocèses plusieurs demoiselles de qualité, qui vinrent demeurer chez elle, pour apprendre d'une pauvre veuve qui ne savait pas lire,

la plus sublime et la plus utile de toutes les sciences.

Il y en eut qui demeurèrent long-temps auprès d'elle , tirant beaucoup de fruit et de satisfaction de ses entretiens, et il ne s'en est trouvé aucune de ce nombre qu'on n'ait vue persévérer jusqu'à la mort dans une observance continuelle des maximes de l'Évangile , qu'elle leur avait enseignées.

Ce fut elle aussi qui , par l'ordre de M. Le Nobletz , instruisit avec tant de soin et de bénédiction du ciel une pauvre fille de village , qui paraissait incapable de concevoir ce qu'on apprend sans beaucoup de peine aux esprits les plus grossiers , qu'on vit cette paysanne , après avoir été six mois avec elle , capable d'instruire les autres , comme elle fit durant treize ans avec des fruits incroyables.

Cette vertueuse veuve avait un désir ardent des âmes , et eût voulu pouvoir porter par tout le monde la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. Son sage directeur lui donna le moyen d'exercer utilement ce zèle , et elle fut souvent , par son ordre , avec celle dont nous avons parlé au chapitre précédent , en divers lieux des diocèses de Léon , de Tréguier et de Cornouailles pour y enseigner la doctrine de l'Évangile.

Son entretien avait aussi beaucoup de saints charmes , qui attiraient les peuples à s'en faire instruire , et à écouter ses explications des peintures spirituelles , qu'elle allait souvent faire à la campagne , jusqu'à ce que sa vieillesse l'em-

pêchant de marcher , elle fut obligée de ne faire plus ces instructions que chez elle , où elle mourut la quatre-vingt-cinquième année de son âge , avec beaucoup de marques d'une heureuse prédestination.

CHAPITRE VI.

Exemples mémorables de la patience de quelques autres femmes de la même ville de Douarnenez , dont M. Le Noblet était le directeur.

J'ai déjà parlé ailleurs d'une veuve charitable (1) qui , par ordre de M. Le Nobletz , son directeur , prenait soin tous les jours de visiter les pauvres honteux et les malades de la ville de Douarnenez , et de leur procurer , avec l'aide des autres personnes zélées , tous les secours spirituels et corporels dont ils avaient besoin. Cette femme , que sa charité rendait infatigable , après avoir ainsi fait sa visite , s'allait offrir à rendre , pour l'amour de son Dieu , les services les plus humbles et les plus pénibles aux personnes de la ville , qu'elle jugeait en avoir le plus de besoin ; de sorte que plusieurs autres femmes étaient souvent surprises de la voir venir à leur secours lorsqu'elles s'y attendaient le moins , comme si Dieu lui eût donné un instinct particulier pour deviner et pour prévenir toutes leurs nécessités.

Les peines continuelles qu'elle recherchait et qu'elle offrait sans cesse à Dieu , ne satisfaisant

(1) Anne Kéraudren.

pas encore son désir de souffrir pour Jésus-Christ, elle lui demandait toujours avec beaucoup d'instance qu'il lui fit faire une entière pénitence avant sa mort. Cette grâce lui fut accordée, et non-seulement sa dernière maladie qui la tint six mois au lit, fit admirer sa constance et sa résignation, à souffrir des douleurs très-aiguës, mais sa foi et sa confiance en la croix du Sauveur, parut sur la fin de sa vie à surmonter les efforts des ennemis des saints, dont Dieu permit qu'elle fût cruellement attaquée, pour couronner une si sainte vie par une victoire si glorieuse.

Une autre de ces bonnes veuves (1), que le saint prêtre dirigeait dans le chemin de la perfection, s'était particulièrement adonnée, par son conseil, à l'amour de la croix et de la passion du Sauveur : elle était touchée surtout de la douleur qu'on lui fit endurer en le couronnant d'épines ; et parmi les prières qu'elle lui faisait souvent pour obtenir la grâce d'avoir part à ses souffrances, elle lui demanda un jour avec beaucoup de ferveur qu'il lui fit ressentir quelque chose des douleurs de ce cruel couronnement. Elle obtint cette faveur, et souffrit le reste de sa vie, tous les vendredis et les veilles des principales fêtes, des douleurs très-aiguës à la tête, comme si l'on la lui eût percée à l'entour à coups d'alènes. Elle recevait toujours ce présent de myrrhe, non-seulement avec une grande pa-

(1) Éliénor Tepot.

tience, mais aussi avec des sentimens de joie, qui faisaient voir qu'elle savait parfaitement le prix de cette couronne qu'elle avait souhaitée. Elle eut la même confiance durant une année entière, que sa dernière maladie la retint au lit, où elle souffrit continuellement de grandes douleurs, outre celles de sa couronne ordinaire.

La patience d'une autre veuve (1) que le même saint prêtre avait attirée à l'exercice du mépris du monde, et dont il dirigea long-temps la conscience, ne fut pas moins admirable. Elle perdit la vue et les deux prunelles des yeux par une maladie assez peu ordinaire, qui lui donna en même temps une grande faiblesse dans tous les membres ; de sorte qu'elle fut obligée, durant vingt ans de vie qui lui restèrent, de demeurer continuellement sur le lit. Elle faisait paraître en cet état de souffrance tant de résignation à la volonté de Dieu, tant de joie et une sérénité de visage si extraordinaire, que toutes les personnes de vertu qui allaient à Douarnenez la visitaient comme une merveille de patience, pour s'instruire également par ses discours et par son exemple. Elle passait la plupart des jours et des nuits dans l'oraison ; et parlait à Dieu avec tant de sagesse, d'amour et de confiance, que tous ceux qui l'entendaient en étaient vivement touchés de dévotion. Quand M. Le Nobletz était éloigné, il ne perdait aucune occasion de se recommander aux prières de cette femme forte, auxquelles il avait beaucoup

(1) Marie Le Bourch.

de confiance, comme elle attribuait pareillement aux soins et à l'intercession de M. Le Nobletz le courage que Dieu lui donnait, et toutes les grâces qu'il lui faisait au milieu de ses douleurs. Elle décéda à Querlosquet proche de Douarnenez, l'an 1653, laissant à cette ville une estime très-grande de sa sainteté.

Je ne puis omettre ici, pour la consolation des personnes mariées, qui rencontrent beaucoup à souffrir dans l'état de vie où elles se trouvent engagées, un modèle admirable de patience formé par les avis et par la conduite du saint directeur de Douarnenez. Clémence Le Goff ayant commencé dès l'âge de treize ans d'entendre tous les jours les instructions qu'il faisait en public, y fut constante l'espace de 25 ans. Elle acquit par cette assiduité, aussi bien que par les avis qu'elle recevait de lui au confessionnal, et par les exemples de Claude Le Belec, qui était sa tante, et des vertus de laquelle nous avons déjà parlé, une piété assez généreuse pour supporter patiemment les plus grands sujets d'affliction que puisse produire à une femme le joug le plus pesant du mariage.

Ses parens l'obligèrent de prendre un mari très-propre à lui faire pratiquer les résolutions qu'elle avait faites de porter toute sa vie la croix du Sauveur. Outre les vices ordinaires du pays dans lesquels il était comme abîmé, il en avait de particuliers qui n'étaient pas moins difficiles à supporter; et son humeur colère et emportée; et la prodigalité avec laquelle il consumait dans

les débauches tout ce que cette pauvre femme tâchait d'acquérir pour la subsistance de sa famille qui était fort nombreuse, ne pouvaient lui causer une affliction médiocre.

Son unique consolation était de décharger son cœur devant Dieu et devant son sage directeur, dont elle suivit si constamment les avis, qu'on ne l'entendit jamais durant trente ans qu'elle porta cette croix, faire aucune réponse mal digérée, ni dire un seul mot désobligeant à son mari.

Elle vécut tout ce temps-là dans le silence et l'humilité, et dans une espérance certaine que Dieu l'assisterait, et pourvoirait aux nécessités de cinq enfans qu'il lui avait donnés, et qu'elle élevait avec beaucoup de soin dans sa crainte et pour son service.

Ce fut elle que Dieu conserva aux besoins de sa famille affligée, accordant la prolongation de sa vie au zèle de Marguerite Le Nobletz, qui mourut de la même maladie dont elle avait délivré cette femme par ses prières ardentes.

Elle fut après sa guérison prier le frère de celle qui lui avait conservé la vie, de conserver aussi celle de ses enfans, à qui il ne restait aucun secours humain, et que la faim avait déjà réduits en un pitoyable état. Le bon prêtre, voulant fortifier de plus en plus son espérance et sa confiance au Père universel de tous les pauvres, ne lui fit aucune aumône, et lui dit seulement qu'il allait prier pour elle. Étant accoutumée à voir les effets merveilleux de son intercession, elle

s'en retourna bien joyeuse , ne doutant nullement que la providence de Dieu ne pourvût bientôt aux besoins pressans de sa famille affligée.

Sa foi eut aussitôt sa récompense; car étant arrivée chez elle, et ayant par hasard regardé dans un coffre qui était toujours fermé, et dont aucun autre qu'elle n'avait la clef, elle y trouva un écu, qu'elle reçut de la main de Dieu avec beaucoup de respect. Après qu'elle eut consommé ce petit secours, étant réduite à la même disette qu'auparavant, elle trouva deux écus dans le même coffre, qu'elle avait laissé fermé comme la première fois; et ensuite une troisième fois elle en trouva quatre, et continua durant quelque temps de trouver ainsi les sommes dont elle avait absolument besoin, jusqu'à ce que sa famille fut tirée entièrement de la nécessité par la meilleure conduite de son mari, et par le succès que Dieu lui donna dans quelque voyage qu'il fit sur mer.

Le saint prêtre, qui avait toujours beaucoup de zèle pour la perfection de cette âme d'élite, lui laissa en mourant deux peintures spirituelles fort dévotes, pour renouveler sans cesse, dans sa mémoire, le souvenir des bons avis qu'il lui avait donnés durant sa vie. Une femme, qui était dans cette erreur de certaines personnes dévotes qui croient que les choses qui n'ont point d'autre prix que celui que leur donne la piété des fidèles, et qui n'entrent point dans le commerce des marchands, peuvent être dérobées

ou retenues sans crime, s'imagina que c'était faire une bonne action de soustraire ces deux tableaux, et d'en frustrer celle qui devait les posséder.

Mais Dieu voulut faire voir que la dernière volonté de son serviteur avait été conforme à la sienne. La personne qui avait retenu ces peintures entendait chez elle de grands bruits qui l'empêchaient les nuits entières de dormir, et trouvait tous les matins ces deux tableaux en des lieux différens, et fort éloignés de ceux où elle les avait mis le jour précédent; de sorte qu'après qu'elle eut ainsi souffert durant quelque temps de fâcheuses inquiétudes, elle ne trouva point de meilleur moyen de s'en délivrer, que d'exciter le legs du saint homme.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DES

LIVRES ET CHAPITRES

contenus en ce volume.

LIVRE VII.

Des dernières années de la vie de M. Le Nobletz, et de sa sainte mort.

CHAPITRE I ^{er} . M. Le Nobletz cherche divers moyens dans le pays de Léon, pour instruire les peuples du promontoire de Saint-Matthieu et des environs. Il emploie pour cela une fille de village, avec une bénédiction toute particulière du ciel.	pag. 1
Chap. II. Il établit dans l'exercice des missions celui que Dieu lui avait désigné pour successeur, et l'assiste avec un zèle et une charité paternelle.	9
Chap. III. Son zèle à aider les nouvelles missions des Jésuites, l'ayant fait persécuter tout de nouveau, est ensuite approuvé et appuyé de l'autorité épiscopale.	16
Chap. IV. Le saint prêtre étant tombé dans une longue paralysie est souvent cruellement maltraité des démons durant cette maladie, et se prépare à la mort avec beaucoup de soin.	30
Chap. V. Il souffre trois rudes agonies de plusieurs jours, après lesquelles il meurt, laissant plusieurs marques illustres de sa sainteté.	44
Chap. VI. Sa mort est suivie de signes extraordinaires; et son corps ayant été mis dans une chapelle durant trois jours, plusieurs malades y recouvrent la santé. Il est ensuite transporté et enterré dans une autre église, où Dieu honore encore sa mémoire de quelques guérisons subites et miraculeuses.	52

LIVRE VIII.

Des vertus de M. Le Nobletz.

CHAPITRE I ^{er} . De la foi de M. Le Nobletz.	80
Chap. II. De son espérance et de sa confiance en Dieu.	67
Chap. III. De sa charité ardente envers Dieu et le prochain.	71
Chap. IV. De son zèle pour le salut des âmes.	78
Chap. V. De sa prudence et de ses industries particulières dans ses emplois de charité.	84
Chap. VI. De la manière dont il exerçait son zèle dans ses entretiens publics et particuliers, et dans l'administration des sacrements.	101
Chap. VII. De sa dévotion particulière envers l'adorable Trinité, la sainte humanité du Fils de Dieu, l'auguste sacrement de l'autel, la bienheureuse Mère de Dieu, et envers ses autres saints protecteurs.	110
Chap. VIII. De ses oraisons et de sa manière de s'entretenir avec Dieu.	120
Chap. IX. De son mépris du monde et des victoires qu'il remportait sur soi-même.	132
Chap. X. De son mépris pour les richesses, et de son amour pour la pauvreté évangélique.	148
Chap. XI. De son humilité et de sa soumission à ses supérieurs.	155
Chap. XII. De sa chasteté angélique et des moyens dont il se servait pour arriver au souverain degré de cette vertu.	167
Chap. XIII. De son esprit de pénitence, et de son austérité dans sa nourriture.	175
Chap. XIV. De sa patience.	184

LIVRE IX.

Des miracles obtenus par l'intercession de
M. Le Nobletz, avant et après sa mort.

CHAPITRE I ^{er} . De son admirable don de prophétie.	191
Chap. II. Des miracles faits par son intercession durant sa vie.	201
Chap. III. Des miracles obtenus après sa mort par son intercession.	221

LIVRE X.

De la sainte vie de quelques personnes qui ont
été conduites dans le chemin de la vertu par
M. Le Nobletz.

CHAPITRE I ^{er} . De la conversion et de la sainte vie de Mlle. Françoise de Quisidic.	252
Chap. II. De la conversion, de la vie admirable et de la sainte vie de Marguerite Le Nobletz, sœur de M. Le Nobletz.	261
Chap. III. De la sainte vie d'Anne Le Nobletz, attirée par son frère à la vie spirituelle.	289
Chap. IV. Des vertus et des grâces particulières de Claude Le Belec, veuve, de Douarnenez, qui a été conduite dans le chemin de la vertu par M. Le Nobletz, et qu'il employait aux œuvres de charité et à l'instruction des pauvres.	294
Chap. V. De la sainte vie de Domnat Rolland, veuve, de Douarnenez, sous la conduite du saint missionnaire.	305
Chap. VI. Exemples mémorables de la patience de quelques autres femmes dans la même ville de Douarnenez, dont M. Le Nobletz était le directeur.	311